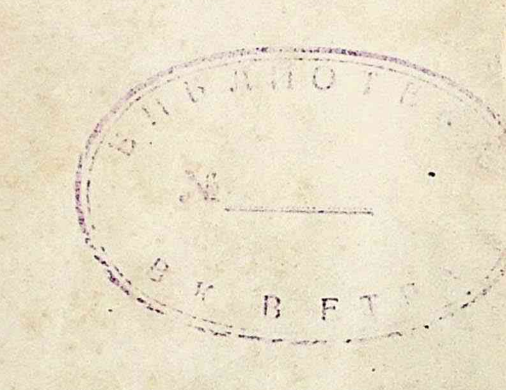

1503034
И (фр)
G 99



PROFESSIONAL-LOVER



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

Format gr. in-18.

AUTOUR DU DIVORCE, 43e édition	1	vol.
AUTOUR DU MARIAGE, 83e édition	1	—
CE QUE FEMME VEUT...? 16e édition	1	—
CES BONS DOCTEURS, 21e édition	1	—
C'EST NOUS QUI SONT L'HISTOIRE !!! 14e édition	1	—
ELLES ET LUI, 19e édition	1	—
UN HOMME DÉLICAT, 22e édition	1	—
JOIES CONJUGALES, 21e édition	1	—
L'ÉDUCATION D'UN PRINCE, 11e édition	1	—
MADAME LA DUCHESSE, 18e édition	1	—
LE MONDE A CÔTÉ, 21e édition	1	—
MADEMOISELLE ÈVE, 15e édition	1	—
MADEMOISELLE LOULOU, 19e édition	1	—
MARIAGE CIVIL, 13e édition	1	—
LE MARIAGE DE CHIFFON, 23e édition	1	—
MONSIEUR FRED, 18e édition	1	—
MONSIEUR LE DUC, 16e édition	1	—
OHÉ! LA GRANDE VIE!!! 12e édition	1	—
OHÉ! LES PSYCHOLOGUES! 13e édition	1	—
Ô PROVINCE! 14e édition	1	—
PAS JALOUSE! 21e édition	1	—
UNE PASSIONNETTE, 18e édition	1	—
PAUVRES P'TITES FEMMES! 18e édition	1	—
PETIT BLEU, 15e édition	1	—
PETIT BOB, 34e édition	1	—
PLUME ET POIL, 17e édition	1	—
POUR NE PAS L'ÊTRE! 19e édition	1	—
LE PLUS HEUREUX DE TOUS, 14e édition	1	—
UN RATÉ, 15e édition	1	—
SAC A PAPIER, 13e édition	1	—
SANS VOILES, 18e édition	1	—
LES « SÉDUCTEURS »! 17e édition	1	—
TANTE JOUJOU, 19e édition	1	—
LE 13e, 18e édition	1	—
LA VERTU DE LA BARONNE, 16e édition	1	—

Format in-8° colombier.

LES CHASSEURS, un très beau volume illustré de 500 dessins de CRAFTY.

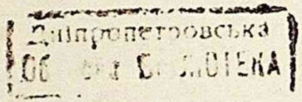
PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 6220-7-93. — (Encre Lorilleux).

GYP

PROFESSIONAL-LOVER

QUATORZIÈME ÉDITION





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894

A

MONSIEUR ARMAND BAUDOUIN,

HOMMAGE DE

GYP.

Août 1894.

PROFESSIONAL-LOVER

BAPTÊME

Rue Marbeuf. Un joli appartement bien meublé. Pas de faux luxe. Pas de fautes de goût. Dans un grand cabinet de toilette tendu de perse ancienne, sur un divan est allongée :

SUZANNE DE GRÂCE, *trente ans. Petite, mince, blonde. Beaucoup de souplesse et d'élégance. Peignoir de crépon fleur de soufre, garni de dentelles bretonnes.* — Eh bien?... cette loge?...

RAOUL GOUILLAT, *trente-deux ans. Grand, svelte, nerveux, bien tourné. Cheveux bruns; moustaches blondes, soyeuses et ébouriffées; teint*

mat. Grands yeux bleus caressants; cils noirs en pinceaux. Oreilles toutes petites; dents admirables; jolies mains blanches. Dans toute sa personne une sorte de charme très enveloppant. Très bien, peut-être trop bien mis. — Cette loge?... ah, oui!... *(Il se lève de la berceuse dans laquelle il se balançait.)* tu tiens beaucoup à y aller, à cette revue?...

SUZANNE. — Mais oui!... on dirait que ça ne te vas pas?... *(Elle le regarde.)* qu'est-ce que tu as donc?...

RAOUL. — J'ai... j'ai que je trouve que ça serait si gentil de rester ici tous les deux... *(Il se penche vers elle.)*

SUZANNE. — Mais voilà huit jours que nous y restons, ici... tous les deux!...

RAOUL. —Tu t'en plains?... *(Il l'embrasse.)*

SUZANNE, *sincère.* — Non... mais enfin... je voudrais ne pas me terrer tout à fait... et puis, on dit que cette petite revue est drôle comme tout!...

RAOUL. — Oh!... pas si drôle que ça!...

SUZANNE. — Qu'est-ce que tu en sais?... tu ne l'as pas vue...

RAOUL. — Quand la presse est si bonne... c'est mauvais signe...

SUZANNE. — Enfin, drôle ou pas, j'ai envie de la voir, cette revue!... et comme depuis huit jours que je te connais et que tu ne bouges pas de chez moi, c'est la première chose que je te demande... il me semble que tu pourrais, sans te fouler, me l'accorder?...

RAOUL, *prenant son chapeau qui est posé sur une chaise.* — Oh! si tu le prends comme ça!...

SUZANNE. — Tu vas voir qu'à force de lambiner il n'y aura plus de loge... c'est aujourd'hui la troisième... et comme c'est un succès...

RAOUL, *sa physionomie préoccupée s'éclaircit.* — C'est vrai!... il pourrait bien ne plus y avoir de loge... enfin, je cours...

SUZANNE, *le rappelant.* — Tu ne m'embrasses pas?...

RAOUL, *revenant.* — Dame!... tu me bouscules... *(Il s'incline. Elle lui passe les bras autour du cou. Baisers très tendres.)*

SUZANNE. — Allons!... va... *(Criant, tandis qu'il referme la porte.)* s'il n'y a rien pour ce soir, tu prendras pour demain... *(Un temps.)* Hum!... je crains de m'être embarquée dans une mauvaise affaire... — financièrement parlant — car autrement je ne regrette rien!... *(Avec conviction.)* Ah! non, je ne regrette rien!... bien que je ne sois pas encore dans une situation qui me permette les caprices!... *(Un temps.)* Bah!... ce n'est jamais que huit jours de perdus!... le plus embêtant, c'est que je l'aime... et c'est la première fois que j'aime quelqu'un pour tout de bon... c'est délicieux... et irritant!... je suis contente... et je m'en veux!... *(Un temps.)* après tout, je me trompe

peut-être ?... il est possible qu'il soit très chic, ce garçon !... c'est ce malheureux nom de Gouillat !... et puis, il n'y a pas à dire... je sens des trous dans son existence...

LA FEMME DE CHAMBRE, *soulevant la portière qui ferme le cabinet de toilette.* — M. le vicomte de Cernay est là, madame...

SUZANNE, *vivement.* — Je suis sortie !... *(A part.)* il vient me relancer... *(Réfléchissant.)* ce pauv' parrain !... c'est pas gentil ce que je fais là !... *(Rappelant la femme de chambre.)* non !... faites entrer M. de Cernay...

(La femme de chambre sort et revient, introduisant le vicomte de Cernay.)

SUZANNE, *lui tendant la main.* — Bonjour, parrain !...

CERNAY, *trente-cinq ans. Grand, élégant, beaucoup de chic. L'air distingué, intelligent et très bon.* — Bonjour !... je viens...

SUZANNE, *riant, et voulant prévenir la ques-*

tion qu'elle devine. — Voir si je suis encore en vie?...

CERNAY. — Oh non!... ta disparition ne m'a pas surpris... c'est moi qui t'ai présenté Gouillat, et...

SUZANNE, *à part.* — Quel drôle de nom!... je ne m'y ferai jamais!... *(Haut, réfléchissant.)* Tiens!... mais c'est vrai, au fait!... c'est toi qui m'as présenté... *(Elle s'arrête.)*

CERNAY. — Oui... et quand je le présente... je sais ce qui résulte de la présentation...

SUZANNE, *intéressée.* — Ah!... il résulte ..

CERNAY. — Immuablement!... Gouillat est un garçon qui adore les femmes et que les femmes adorent... il ne vit que pour elles... elles sentent ça à première vue... et, comme il est irrésistible...

SUZANNE, *négligemment.* — Oh! irrésistible...

CERNAY. — Oui... j'en avais fait plu-

sieurs fois déjà l'expérience... mais celle-ci est la plus probante... car tu n'es pas gobeuse, toi!... et tu es pratique, et fine, et pas emballeuse, sapristi!...

SUZANNE, *sans conviction.* — Aussi, tu aurais tort de me croire si emballée que ça!... *(Un temps.)* A propos, tu venais me demander quelque chose quand je t'ai interrompu... quoi?...

CERNAY. — Si tu voulais venir ce soir dîner avec moi... et au théâtre après?...

SUZANNE. — Dîner et au théâtre... seulement ça?...

CERNAY. — Ça... et le reste...

SUZANNE. — Ce soir... je ne peux pas...

CERNAY. — Je m'en doutais...

SUZANNE. — Oh! je vais tout simplement au théâtre...

CERNAY — Est-il indiscret de te demander avec qui?... comme je n'ai aucun droit sur toi... — que celui que tu veux bien

m'accorder de temps à autre, — je pense que ma question ne peut pas te gêner?...

SUZANNE. — Pas du tout!... je vais voir la petite revue des Menus-Plaisirs avec... Raoul...

CERNAY. — C'est Gouillat, Raoul?... (*Suzanne fait signe que oui.*) Ah!... c'est que, moi, tu sais, je ne l'ai jamais appelé par son petit nom... au lycée, ça ne...

SUZANNE. — Ah!... c'est au lycée que tu l'as connu?...

CERNAY. — Oui, nous avons passé ensemble à Condorcet... — qui dans ce temps-là se nommait Fontanes — ce qu'on est convenu d'appeler les plus belles années de notre vie...

SUZANNE, *très intéressée.* — Et... quel garçon était-ce?...

CERNAY. — Un pur cancre!... mais de l'esprit, de la bonne humeur, et déjà ce joli physique sympathique et caressant...

SUZANNE. — Et ses parents... comment étaient-ils ?...

CERNAY. — Je n'en sais rien, je ne les ai jamais vus... ils habitaient quelque part du côté de Chartres... ou d'ailleurs... lui, il logeait rue Maubeuge chez un oncle quelconque, — qui lui donnait une chambre de bonne, — et il mangeait je ne sais où...

SUZANNE. — Et tu es toujours resté en relations avec lui ?...

CERNAY. — Non... je l'ai perdu de vue pendant dix ans... et puis, l'an dernier, je l'ai retrouvé un soir au Jardin de Paris où il faisait sensation... dans un monde peu difficile, il est vrai !... plus tard, je l'ai rencontré au concours hippique, dans la tribune chic où il était entré je ne sais comment... et, ce jour-là, une douzaine de femmes « du meilleur monde » m'ont demandé son nom...

SUZANNE. — Aïe !...

CERNAY. — Et comme je suis un bon garçon et que j'aime bien Gouillat, je ne m'en suis pas souvenu... j'ai dit que c'était un vieux nom de province... et j'ai eu l'air de chercher... tu comprends, si je l'avais nommé, c'était fini...

SUZANNE. — Ça, oui !...

CERNAY. — Il est certain que si ce garçon s'appelait autrement... et était un tantinet moins ignorant, on se l'arracherait dans tous les mondes...

SUZANNE. — S'appeler autrement, ça ne fait pas question... mais c'est si facile !... (*Elle rit.*) tu en sais quelque chose, parrain ?... quant à être moins ignorant... pourquoi faire ?... regarde ?... moi qui ai tous mes diplômes, y compris le bachot... ça m'a fait une belle jambe !...

CERNAY. — D'abord, tu avais une très belle jambe sans ça... ensuite, ça t'a permis d'être institutrice dans un monde où tu

as connu le brave garçon grâce à qui...

SUZANNE. — Bah!... celui-là ou un autre, j'en aurais toujours connu un!...

CERNAY. — C'est probable!... mais enfin, celui-là était très...

SUZANNE. — Oh! je ne cherche pas à le débiner!... mais revenons à Raoul...

CERNAY, *résigné.* — Revenons-y, si tu veux?... bien qu'à vrai dire, ce ne soit pas précisément pour te parler de lui que je suis venu...

SUZANNE. — Je vois, d'après ce que tu me racontes, qu'il vit en dehors du vrai monde?...

CERNAY. — Je crois même qu'il vit en dehors de tous les mondes...

SUZANNE. — Et d'abord, de quoi vit-il?...

CERNAY. — Mais il doit être employé dans un bureau quelconque... ou dans un ministère... peut-être aussi que ses parents lui donnent quelques petites choses...

SUZANNE. — Espérons-le!...

CERNAY. — Oh! tu sais... si tu crois avoir mis la main sur un sac, tu te trompes du tout au tout...

SUZANNE, *haussant les épaules.* — Eh! je sais bien qu'il ne me donnera même pas un bouquet... et, à présent, je suis au regret de lui avoir demandé cette loge... non... mais je t'avoue très sincèrement qu'il m'intéresse... qu'il m'intéresse énormément...

CERNAY. — Je m'en doute...

SUZANNE, *pensive.* — S'il avait un autre nom...

CERNAY, *agacé.* — Eh! parbleu! alors il serait en six mois la coqueluche du monde... et du demi-monde... il vivrait dans son élément qui est l'amour!... de même que la « Professional-beauty » ne vit que de la beauté et pour la beauté, lui, ne vivrait que d'amour et pour l'amour... il serait le « Professional Lover »!...

SUZANNE. — Ça serait gentil, ça !...

CERNAY. — Très gentil... s'il avait un autre nom... mais comme il a le sien...

SUZANNE. — C'est pas une affaire d'en changer !...

CERNAY. — Pour toi, non... c'est simple comme bonjour !... on prend, en blaguant un beau soir, un nom ronflant et cocasse, donné par un ami qui fait un détestable à peu près... et le tour est joué... on s'amuse, on rigole, et on ne songe pas à faire croire que c'est arrivé !... pour un homme, c'est une autre affaire...

SUZANNE. — Évidemment !... mais c'est faisable... tu dis que personne ne le connaît ?...

CERNAY. — C'est vrai !...

SUZANNE. — Et que tu n'as pas dit son nom ?...

CERNAY. — C'est encore vrai... mais je serai bien obligé de le dire si on me pousse...

SUZANNE. — Non!... tu diras l'autre... le nouveau... celui qu'il prendra...

CERNAY. — Ah! quant à ça, non, par exemple!... je ne présenterai pas un monsieur sous un faux nom...

SUZANNE. — Mais tu ne fais que ça tous les jours, mon pauvre ami!... mais la moitié des gens que tu connais, et que tu présentes, n'ont pas des noms plus sincères...

CERNAY. — Possible!... mais je ne le sais pas... alors, je ne suis pas complice!...

SUZANNE. — Écoute... je ne te demande qu'une complaisance?...

CERNAY. — Qui est?...

SUZANNE. — Qui est de ne rien dire... je m'arrangerai pour présenter un de ces soirs Raoul à d'Alvéol ou à Frask... qui, huit jours après, l'auront présenté à cinquante personnes... et voilà!...

CERNAY. — Soit!... je ne dirai rien... je croirai même la chose!... mais dis-moi, toi, quel intérêt as-tu... si tu tiens à Gouillat... — entre nous, nous pouvons, n'est-ce pas, continuer à l'appeler par son nom?... — quel intérêt as-tu à le lancer dans un monde qui te fera, je t'en avertis, une sérieuse concurrence?...

SUZANNE. — Eh! mon ami, j'y tiens sans y tenir!... tu ne penses pas, je présume, que je vais vivre avec un garçon qui n'a pas le sou et qui n'est pas posé... j'ai ma vie à faire, moi aussi, et il est grand temps que je m'y mette!... non... mais il me plaît... il m'étonne... je désire très vivement le voir réussir... devenir quelqu'un... je suivrai avec intérêt ses succès... et comme il me les devra un peu, j'espère qu'il viendra de temps en temps me les raconter... (*Souriant.*) et m'en remercier... oui!... je peux bien te dire ça, à toi... Eh bien,

depuis huit ans que je connais l'amour... c'est la première fois qu'il me chante!...

CERNAY. — Merci!...

SUZANNE. — Oh! tu sais, je dis toujours ce que je pense!... d'ailleurs, il n'y a pas d'excès... c'est pas encore ça qui me fera faire des bêtises...

CERNAY. — Allons! tant mieux!... *(Il se lève.)* tu n'as plus besoin de moi?...

SUZANNE. — Tu es fâché?...

CERNAY. — Fâché?... mon Dieu, non!... mais je te laisse aux occupations de l'heure présente...

SUZANNE. — Tu te moques de moi?...

CERNAY. — Pas du tout!... dis donc?... si, après le... baptême de Gouillat, tu as quelques heures dont tu ne trouves pas un plus utile emploi, fais-moi signe, veux-tu?...

SUZANNE. — Oui, sûrement... tu es très bon!

CERNAY, *sortant.* — Je suis excellent... et philosophe...

SUZANNE. — C'est vrai qu'il est bon, ce pauv' Cernay!... mais il n'a pas ce je ne sais quoi que l'autre a, lui!... je suis bête de m'intéresser autant à ce garçon qui ne s'intéresse peut-être pas du tout à moi?... Ben, oui!... je suis bête, mais je ne peux pas faire autrement, c'est plus fort que moi!...

RAOUL, *rentrant d'un air navré.* — Impossible de rien trouver!... pas la moindre loge!...

SUZANNE, *agacée.* — Oh!... c'est ennuyeux!... tu as été au théâtre, ou aux agences?...

RAOUL, *mollement.* — J'ai été partout!...

SUZANNE, *le regardant.* — Ah!... *(Elle se lève, va à un petit bureau et prend dans un tiroir un billet de cent francs.)* Tu vas retourner là-bas...

RAOUL. — Où ça?...

SUZANNE. — Au théâtre... ou à l'agence...

enfin, où tu voudras... et tu prendras une loge pour demain... ou plutôt, non... pour après-demain... *(A elle-même.)* il faut que j'aie le temps de m'assurer d'Alvéol... *(A Raoul.)* tu entends... pour après-demain?...

RAOUL. — Mais s'il n'y en a pas?...

SUZANNE. — Il y en aura... *(Elle lui tend le billet.)*

RAOUL. — Mais non... je n'ai pas besoin de ton argent...

SUZANNE. — Si!... c'est une fantaisie que je tiens à payer moi-même... je sais que ça t'assomme, le théâtre, et, en y réfléchissant, je trouve qu'il serait injuste de... Ah... attends!... ne pars pas tout de suite... j'ai un mot à écrire, que tu mettras à la poste en t'en allant... *(Elle s'assoit au petit bureau et écrit.)* un mot pressé pour un de mes amis, auquel je demande de venir avec nous au théâtre...

RAOUL. — Avec nous?... oh! pourquoi?...

SUZANNE. — Pour te présenter à lui... *(Elle lui tend la lettre.)*

RAOUL, *regardant l'adresse*. — « Marquis d'Alvéol, rue de Tilsitt... » Est-ce que c'est le d'Alvéol si chic?...

SUZANNE. — Si chic?... je ne sais pas!... je n'ai pas remarqué qu'il soit si chic que ça?... *(Un temps.)* oui, pourtant... en y réfléchissant un peu, il est chic... il est chic positivement!... Eh bien, c'est très particulier... depuis cinq ou six ans que je connais d'Alvéol, jamais l'idée ne m'était venue de le remarquer pour son chic...

RAOUL. — Il est très lancé!... c'est lui qui donne le *la*!...

SUZANNE. — Ça, je sais bien!...

RAOUL, *avec un peu d'embarras*. — Je ne vois pas trop le... l'utilité de me présenter à un monsieur aussi dans le train que ça?... je

suis, moi, un très modeste personnage... totalement ignoré... et je crains que... que, n'étant pas de son monde...

SUZANNE. — T'inquiète pas de ça !... c'est mon affaire !...

RAOUL. — Ah !... comme tu voudras !... *(Il prend son chapeau, puis revient vers Suzanne et l'embrasse longuement.)*

SUZANNE, *à elle-même, le regardant avec satisfaction.* — « Professional-Lover... » oui... c'est bien ça... c'est tout à fait ça !...

RAOUL. — Qu'est-ce que tu dis ?...

SUZANNE. — Rien... je te le dirai plus tard !...

ÉTAT CIVIL

Chez Suzanne de Grâce.

Dans un petit salon. Il est six heures.

SUZANNE, *à Raoul Gouillat, qui vient d'entrer.* — Comme tu viens tard, ce soir !...

RAOUL, *l'embrassant.* — J'ai été retenu au ministère...

SUZANNE, *riant.* — Est-ce que ton ministre est arrêté ?...

RAOUL. — Non... pas encore... espérons que ça viendra !...

SUZANNE. — Ça te rase, hein, ton ministère ?...

RAOUL, *avec âme.* — Si ça me rase?... c'est-à-dire qu'on ne saura jamais à quel point ça me rase!...

SUZANNE. — Eh bien... j'ai pensé... *(Un temps.)* si tu le lâchais?...

RAOUL, *saisi.* — Le lâcher?... lâcher le ministère?... ce serait avec joie, si je le pouvais... mais voilà!... je ne peux pas!... je n'ai... je ne... *(Avec embarras.)* et justement, à ce propos, j'ai à te parler...

SUZANNE. — Moi aussi...

RAOUL, *étonné.* — Toi?...

SUZANNE. — Oui... je me rends compte, comme tu peux le penser, que tu n'as pas des revenus considérables...

RAOUL. — C'est précisément ce que... enfin je... je voulais m'excuser de ne pas pouvoir faire ce que je voudrais... et te dire que... que je sens bien... *(Avec effort.)* que je ne peux pas continuer à te voir dans ces conditions-là...

SUZANNE, *simplement*. — C'est évident!... moi non plus, je ne peux pas continuer à te voir dans ces conditions-là... (*Mouvement de Raoul.*)... à te voir exclusivement... mais depuis deux ou trois jours, j'ai beaucoup pensé à toi... et je me suis dit que tu n'es pas du tout fait pour la vie que tu mènes...

RAOUL. — Ah! fichtre! j'te crois!... le malheur, c'est que je n'en peux pas mener une autre...

SUZANNE. — Que si!... oh! je ne te dis pas que tu vas, du jour au lendemain, lâcher le ministère et rouler carrosse... non... mais il y a des chances pour que d'ici à un an ou deux, — d'après ma combinaison, — tu décroches une demoiselle très argenteuse... à moins que tu ne préfères continuer à t'offrir les plus jolies femmes de Paris...

RAOUL, *ahuri*. — Continuer?... les plus

jolies femmes de Paris?... mais tu es folle... excepté toi, je ne...

SUZANNE. — Oh!... il ne s'agit pas seulement de femmes comme moi!...

RAOUL. — Peste!...

SUZANNE. — Je parle de femmes du monde... finance ou faubourg... peu importe...

RAOUL. — Celles qui vont au Bois?...

SUZANNE, *riant*. — Au Bois et ailleurs!...

RAOUL. — Si je dis qu'elles vont au Bois, c'est que je n'ai guère eu l'occasion de les apercevoir que là...

SUZANNE, *étonnée*. — Tu vas au Bois, toi?...

RAOUL. — Pas au Bois, mais sur la route... autrefois très souvent, on m'envoyait, du ministère, porter des lettres ou des papiers chez le docteur Cornélius Herz ..

SUZANNE. — Ah!!!... *(Un temps.)* alors, c'est vrai, tout ce qu'on a dit?...

RAOUL. — Oui !... et tout ce qu'on n'a pas dit est encore plus vrai !... alors, comme le docteur demeurait avenue Henri-Martin, je disais aux cochers de mes fiacres de passer par la Muette... ça allongeait... mais je me rinçais l'œil à voir toutes ces jolies femmes, sortant de leurs fourrures ou de leurs nuages de crépons et de mousselines... si joliment assises de côté dans leurs voitures... ça te fait rire... tu trouves ça bête?...

SUZANNE. — Mais pas du tout...

RAOUL. — Oh ! que si !... que veux-tu?... je n'ai jamais rien vu, moi !... quand je sors du ministère, je rentre, je me change, je vais dîner... et tous les jours ça recommence, cette vie-là !... Ah ! pour une chouette vie, c'est pas une chouette vie !... depuis que je ne vais plus chez Cornélius, j'ai essayé d'aller au retour des courses pour remplacer... mais c'est plus ça...

SUZANNE, *riant*. — Vraiment?...

RAOUL. — Non!... c'est presque tout fiacres... tandis que dans le temps, vers le soir, dans l'avenue, sur trois voitures il y en avait au moins une avec des armoiries partout... sur les portières, sur les harnais... sur les boutons des larbins...

SUZANNE, *riant*. — Tu aimes ça, les armoiries?...

RAOUL, *avec conviction*. — Oh! oui!... je trouve que ça vous donne tout de suite un air...

SUZANNE. — C'est aussi mon avis... et c'est précisément de ça que je veux te parler...

RAOUL, *étonné*. — Tu veux me parler d'armoiries... à moi?...

SUZANNE. — Oui... tu n'as pas attendu, pour savoir que tu es joli garçon, que je te l'apprenne, n'est-ce pas?

RAOUL. — Mon Dieu! je...

SUZANNE. — Pas besoin de faire ta vio-

lette pour moi, tu sais !... tu es joli garçon, c'est convenu... toutes les femmes te gobent à première vue, c'est convenu aussi...

RAOUL, *protestant*. — Mais...

SUZANNE. — J'en sais quelque chose !... donc, tu as tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde... tout... sauf un nom...

RAOUL, *avec conviction*. — Et de l'argent...

SUZANNE. — Eh ! l'argent !... on a celui du voisin... les affaires sont là pour ça !... tandis que le nom, c'est autre chose... chacun le sien...

RAOUL. — Eh bien ?...

SUZANNE. — Eh bien, puisque tu as un nom... — disons révoltant, car, entre nous, il est révoltant ce nom, — il faut en changer...

RAOUL. — En changer ?... mais on croirait à t'entendre que j'en ai de rechange, des noms ?...

SUZANNE. — Sans en avoir de rechange, on peut en... en trouver un?...

RAOUL, *ahuri*. — Où ça?...

SUZANNE. — Mais, par exemple, dans ma tête... en cherchant bien...

RAOUL. — ??? . . . .

SUZANNE. — Mais oui!... c'est facile à trouver, un joli nom!...

RAOUL. — Facile à trouver, je ne dis pas!... mais pas à prendre?... c'est à quelqu'un, les jolis noms!...

SUZANNE. — Pas toujours!... ainsi, le mien, par exemple... ou, pour parler plus exactement, celui que je porte...

RAOUL. — Ah!... ce n'est pas...

SUZANNE. — Tu penses?... c'est le nom d'un hôpital...

RAOUL, *étonné*. — Ah!...

SUZANNE. — Je m'appelle Duval!... oui... c'est pas un nom chic Duval!... — mais enfin, c'est tout de même pas un nom

comme Gouillat ! — ben, c'est un soir, que je déblatérais contre Duval, que ton ami Cernay m'a dit : « Pourquoi ne choisis-tu pas un autre nom ?... ou pourquoi ne t'appelles-tu pas Duval de quelque chose ?... » et comme je demandais « de quoi » ?... il m'a répondu : « Dame !... c'est à voir... Duval de Grâce, par exemple ?... »

RAOUL. — Ah !... c'est donc pour ça que tu l'appelles toujours parrain ?...

SUZANNE. — Juste !... j'ai sauté sur son idée... j'ai rayé Duval et je me suis appelée de Grâce sans que jamais personne ait paru s'apercevoir de mon emprunt...

RAOUL. — Ah !... c'est ingénieux !... et alors, tu veux...

SUZANNE. — Procéder de la même façon pour toi... oui...

RAOUL, *commençant à mordre à l'idée.* — Il faudrait trouver un joli nom ?... un nom de pays ?...

SUZANNE. — De pays?... ça a l'air juif ou opéra-comique... pour toi, il faut autre chose que ça...

RAOUL. — Quoi?...

SUZANNE. — Un nom ancien... *(Mouvement de Raoul.)* et même historique ne me déplairait pas...

RAOUL, *effaré.* — Historique?... mais sapristi, ils sont à quelqu'un, ceux-là!...

SUZANNE. — Je ne te dis pas de prendre Montmorency ou La Rochefoucauld... et d'aller te promener avec!.. mais il y a des noms éteints... oubliés, même... d'ailleurs, nous aurons le temps de chercher ça tout à l'heure!... commençons par le commencement?... quelle est, au juste, ta situation?...

RAOUL. — Ma situation?... quelle situation?...

SUZANNE. — Financière?...

RAOUL. — Quatre mille francs au ministère...

SUZANNE. — Et puis?...

RAOUL. — Et puis rien...

SUZANNE. — Tes parents?...

RAOUL. — Mais ils sont vivants, mes parents!...

SUZANNE. — Ils peuvent être vivants et te donner quelques petites choses... c'est même à cette seule condition qu'ils le peuvent...

RAOUL. — Ils m'envoient de temps à autre des confitures, du cognac, et des chemises... qui ont l'air en bois, et que je ne peux pas mettre...

SUZANNE. — Et c'est tout?...

RAOUL. — Et c'est tout!... mes parents trouvent que je suis plus riche avec quatre mille francs par an qu'eux avec dix...

SUZANNE, *étonnée*. — Comment?... ils ne sont pas flattés d'avoir un fils comme toi?...

RAOUL. — Mon Dieu, non!... Papa était mieux que moi...

SUZANNE. — Bigre!... et qu'est-ce qu'il a fait toute sa vie, ton père?...

RAOUL. — Rien!... il a épousé maman... il m'a eu... et il a vivoté paisiblement entre sa femme et son père... — Bon papa Gouillat... qui m'a toujours prédit que je n'arriverais à rien, — dans sa petite maison...

SUZANNE. — Où ça, sa petite maison?...

RAOUL. — A six lieues de Chartres... dans un petit bourg qui s'appelle Épernon...

SUZANNE. — Épernon... (*Illuminée.*) ben, le voilà trouvé, le nom!... d'Épernon!... ça sonne bien... ça va t'aller comme un gant... et ça ne sera presque pas mentir!...

RAOUL. — C'est vrai!... c'est joli, d'Épernon!... ça sonne très bien!... (*Réfléchissant.*) mais es-tu sûre qu'il n'y en a pas d'autres?...

SUZANNE. — D'autres quoi?...

RAOUL. — D'autres d'Épernon, parbleu!..

SUZANNE. — Mais oui, j'en suis sûre!... il y a beau temps qu'ils sont éteints!...

RAOUL. — Et tu crois qu'on ne s'étonnera pas de me voir ainsi sortir de terre?... qu'on ne demandera pas...

SUZANNE. — Bah!... il y a bien des chances pour que, tourné comme te voilà, on n'ait guère l'idée de s'inquiéter d'où tu sors...

RAOUL. — Mais enfin... il faut tout prévoir...

SUZANNE. — Alors, tu descends en ligne... — disons en ligne collatérale, — de Louis de Nogaret, duc d'Épernon, mignon de Henri III, plus tard gouverneur de Guyenne ..

RAOUL. — Un homme très chic!..

SUZANNE, *surprise*. — Tu connais son histoire?...

RAOUL. — Vaguement...

SUZANNE. — Il faudra l'apprendre bien...

être très ferré là-dessus !... *(Elle rit.)* pense donc ?... un ancêtre !...

RAOUL, *inquiet.* — Personne ne me prendra au sérieux !...

SUZANNE. — Que si !... à condition toutefois que tu paies d'audace et que tu portes haut la tête... Ah ! si tu as l'air d'un pauvre honteux, ça ne prendra pas !...

RAOUL. — Mais les gens qui me connaissent déjà sous mon... mon autre nom ?... Cernay, par exemple ?...

SUZANNE. — Eh bien, Cernay ne dira rien...

RAOUL. — Mais... je ne sais pas...

SUZANNE. — Je sais, moi !... il me l'a promis... nous avons causé de tout ça ensemble...

RAOUL, *gêné.* — Ah !... Cernay sait que je vais m'appeler d'Épernon ?...

SUZANNE. — Il ne sait pas que tu vas t'appeler d'Épernon... puisque je ne le savais

pas moi-même... mais il sait que tu vas t'appeler d'un autre nom que le tien...

RAOUL, *embêté*. — Avec ses idées, il doit trouver ça grotesque?...

SUZANNE. — Mais non... mais non!... il comprend, — jusqu'à un certain point, — que tu ne peux pas aller dans le monde en t'appelant Gouillat...

RAOUL, *perplexe*. — Crois-tu qu'il le comprenne?...

SUZANNE. — La preuve, c'est que, au concours hippique, — où tu as, paraît-il, fait sensation, — il a refusé de dire ton nom aux gens qui le lui ont demandé...

RAOUL. — On a dû me prendre pour un malfaiteur...

SUZANNE. — Refusé, c'est une manière de parler... il a dit qu'il l'avait oublié... que c'était un vieux nom de province... et que, comme il ne t'avait pas revu depuis le lycée...

RAOUL. — Ce pauv' Cernay!... c'est gentil à lui, ça!... alors, il me présentera comme si...

SUZANNE. — Non, il se taira, voilà tout!... c'est d'Alvéol, à qui je te présenterai demain, qui se chargera de ça, sans qu'il soit besoin de le lui demander!... il est intrigant comme une vieille femme, d'Alvéol!... ça lui est une joie de découvrir, de piloter, de lancer... avec ça ignorant comme une carpe des choses d'autrefois, et le nom passera comme une lettre à la poste...

RAOUL, *pensif*. — Ce d'Épernon... dont tu parlais tout à l'heure... n'avait-il pas un titre?...

SUZANNE. — Il était duc!... *(Riant.)* ça, ça serait peut-être un peu excessif!... ce n'est pas un titre assez modeste... pour commencer...

RAOUL, *déconcerté*. — Ah!... je ne savais pas... je...

SUZANNE. — Eh bien, il faut savoir... il est important de ne pas gaffer!... tu rencontreras surtout des indifférents et des sceptiques... qui savent que, sur vingt individus, dix à peine portent le nom auquel ils ont droit... et qui en prennent leur parti... mais tu peux tomber aussi sur un vieux birbe, qui saura son d'Hozier par cœur et te poussera des colles... il faut être prêt à parer...

RAOUL. — Dame!... c'est que je t'avoue...

SUZANNE, *riant.* — Prends un crayon... je vais te dicter... en gros... l'histoire de ton ancêtre...

RAOUL, *avec admiration.* — Comment!... tu la connais?...

SUZANNE. — Mais, mon pauvre ami, je suis relativement savante, moi!... j'ai passé tous les examens qu'on peut passer...

RAOUL. — Ah bah!... *(Il cherche du*

papier à lettre et s'installe à un petit bureau.)

SUZANNE. — Tu y es?... allons-y!.. « Louis de Nogaret de la Vallette... »

RAOUL. — Encore un?...

SUZANNE. — Encore un quoi?...

RAOUL. — Encore un nom...

SUZANNE. — Oui... c'est bien la moindre des choses que tu saches tous « tes » noms, n'est-ce pas?...

RAOUL, *riant.* — C'est vrai!...

SUZANNE, *reprenant.* — « ... porta d'a-
» bord le nom de la Vallette et se distin-
» gua sous ce nom en 1570, au combat de
» Mauvesin, où il sauva la vie à son père.
» Il se distingua également au siège de La
» Rochelle et dans toutes les guerres contre
» les huguenots. Sa grande beauté attira
» l'attention de Henri III, qui en fit aussitôt
» son mignon préféré... »

RAOUL. — Hum!...

SUZANNE. — Pour les gens collet monté, tu glisseras... où en sommes-nous ?

RAOUL, *lisant*. — « ... son mignon préféré... »

SUZANNE, *continuant*. — « ... et lui donna
» beaucoup d'argent, l'ordre du Saint-
» Esprit, le titre de duc d'Épernon et le
» gouvernement de la Normandie. Mais le
» peuple s'étant révolté contre lui, il fut
» exilé à Loches, puis rappelé après l'assas-
» sinat du duc de Guise. Il fut ensuite,
» sous Henri IV, gouverneur de Provence,
» et la Provence se souleva contre lui.
» Après la mort de Henri IV, Marie de
» Médicis lui donna le gouvernement de
» la Guyenne, qui, jusque-là, appartenait
» seulement aux princes du sang... »

RAOUL. — C'est très chic !...

SUZANNE, *riant*. — Quand je te le disais !... *(Reprenant.)* « ... mais là, il eut des
» difficultés avec l'archevêque de Bordeaux,

» et le bâtonna sous le porche de son
» église. Il alla mourir à Loches. Il laissa,
» de son mariage avec Marguerite de Foix,
» trois fils : le duc d'Épernon, le duc de
» Candale et le cardinal de la Vallette... »

RAOUL, *riant*. — Duquel vais-je descendre ?...

SUZANNE. — C'est ici que ça devient délicat : la famille s'éteint, en tant qu'Épernon, vers 1700... je crois... dans la personne d'une fille qui était entrée aux Carmélites à la suite d'un chagrin d'amour... alors, ça n'est pas très commode de... (*Réfléchissant.*) Bah ! pourquoi pas ?... au contraire, c'est parfait... c'est mystérieux... romanesque... on approfondira moins...

RAOUL. — Qu'est-ce qu'on approfondira moins ?...

SUZANNE. — Ben, la... défaillance de ton aïeule !.. écoute ?... la carmélite... avant son

entrée au couvent... aura eu du chevalier de Fiesque, — je crois bien que c'était lui le chagrin d'amour, mais nous vérifierons, — un petit Épernon... d'où ta famille... tu comprends?... tu descends d'un bâtard de la maison d'Épernon...

RAOUL. — Je me contente de ça!... (*Un temps.*) c'est extraordinaire comme tout ce qui m'effrayait prend un aspect vraisemblable et normal...

SUZANNE. — C'est-à-dire que, dans trois mois, tu seras convaincu que tu es d'Épernon pour de vrai!.. tu vas te faire faire des cartes... ni trop grandes, — c'est vaniteux — ni trop petites, — c'est rastaquouère...

RAOUL. — Comment faut-il mettre?...

SUZANNE. — « Raoul d'Épernon »... tout bonnement... qu'est-ce que tu voudrais mettre d'autre?...

RAOUL. — Pas de couronne?...

SUZANNE. — Garde-t'en bien... c'est vulgaire et provincial en diable!... et puis, tu vas changer tout de suite d'appartement... il ne faut plus qu'on te connaisse autrement que comme d'Épernon...

RAOUL. — Mais... mes lettres... mes tantes, mes parents?... ils m'écrivent!... et je ne peux pas leur confier que je m'appelle d'Épernon...

SUZANNE. — Il le faut bien, pourtant!... voyons?... comment peut-on leur expliquer ça?... Eh bien, dis que tu es obligé d'ajouter le nom de ta ville, pour te distinguer d'un autre Gouillat qui est employé au ministère...

RAOUL. — Un second Gouillat?... dans le même ministère?... et qui s'appelle aussi Raoul... car sans ça?...

SUZANNE. — Bah! tu fais des difficultés de tout!...

RAOUL. — Et pour les lettres qu'on m'é-

crit du ministère?... ça arrive encore quelquefois, qu'on m'écrit...

SUZANNE. — Tu diras au ministère que tu as dans ta maison un autre Raoul Gouillat...

RAOUL. — C'est bien invraisemblable!... et puis, le ministère et mes parents adresseront : « M. Gouillat (d'Épernon) » entre parenthèses...

SUZANNE. — Mais non, mais non!... tu mets tout au pis!...

RAOUL. — Et, même avec d'Épernon sans parenthèses, c'est vilain!... « Gouillat d'Épernon... » ça hurle...

SUZANNE. — Pourquoi?... les Montmorency s'appellent bien Bouchard?... *(Mouvement de Raoul.)* je ne te dis pas que ça vaut Gouillat, mais enfin...

RAOUL, *docile.* — Je ferai comme tu voudras... on peut toujours essayer...

SUZANNE. — Sois sûr que ça va marcher sur des roulettes...

RAOUL. — Espérons-le !...

SUZANNE, *le regardant avec admiration.* — Est-ce une bonne idée que j'ai eue là?...

RAOUL. — Pour ça, oui... et je t'en remercie...

SUZANNE, *lui tendant ses lèvres.* — Ben, alors... remercie-moi gentiment?...

PREMIER LANCÉ.

I

Dans une avant-scène.

SUZANNE DE GRACE, *à Raoul Gouillat, qui semble écouter un bruit qui vient du couloir.* — Est-ce que c'est eux?...

RAOUL. *Éblouissant. Habit irréprochable. Œillet blanc à la boutonnière.* — Je crois que oui... *(L'ouvreuse introduit d'Alvéol et M. d'Oronge.)*

SUZANNE, *présentant Raoul d'un air négligent.* — Monsieur d'Épernon... *(A Raoul.)* le comte d'Alvéol... Monsieur d'Oronge... *(Saluts, poignées de main, mouvements de*

chaises, etc., etc. On écoute la revue. D'Alvéol et M. d'Oronge examinent Raoul à la dérobée, avec curiosité et intérêt.)

D'ALVÉOL, *quarante-huit ans. Très élégant. L'homme le plus mondain de Paris. Cheveux grisonnants. Moustaches et favoris encore blonds. Mince, élancé. Un bon chic. (A Suzanne.)* — C'est gentil, de nous avoir fait signe ce soir!...

SUZANNE. — Vous aviez dit que vous iriez voir cette petite revue... alors j'ai pensé...

(L'acte finit. Raoul prend son chapeau et sort de la loge.)

D'ALVÉOL. — Qu'est-ce que c'est donc que ce très joli garçon?... j'ai mal entendu son nom tout à l'heure...

SUZANNE, *avec indifférence.* — C'est d'Épernon... vous ne le connaissez pas?...

D'ALVÉOL. — Pas du tout!...

SUZANNE. — Vous avez pourtant dû le rencontrer souvent?...

D'ALVÉOL. — Oh ! ça ! jamais, par exemple !... si je l'avais rencontré, je l'aurais sûrement remarqué... il n'est pas de ceux qui passent inaperçus... n'est-ce pas, d'Oronge ?...

M. D'ORONGE, *cinquante ans. Distingué. Bien élevé. Très mondain aussi. Nature bonne et incolore.* — Non, certes !...

SUZANNE. — Il est très gentil... c'est un de mes bons amis...

D'ALVÉOL. — Mes compliments !... il est impossible d'avoir un... bon ami plus réussi... *(Un temps.)* il y a longtemps que vous le connaissez ?...

SUZANNE. — Oui... mais il a été absent de Paris... il a voyagé pendant plusieurs années... il n'est de retour que depuis peu de temps...

D'ALVÉOL. — Ah ! vous m'en direz tant !... je ne pouvais pas comprendre comment moi, qui vais un peu partout, je

n'avais jamais rencontré ce monsieur-là...

M. D'ORONGE. — Est-ce qu'il fait quelque chose?...

SUZANNE, *riant.* — Soi-disant... sa famille veut qu'il soit occupé... je crois qu'il passe tous les jours une heure dans un ministère, à s'occuper d'affaires plus ou moins étrangères...

D'ALVÉOL. — Ah! c'est aux affaires étrangères que...

SUZANNE, *pour rompre les chiens.* — C'est la marquise d'Houbly, n'est-ce pas, cette jolie femme, en face de nous... dans une baignoire?. .

D'ALVÉOL, *se penchant.* — Où donc?... *(Rentrant précipitamment sa tête, en voyant que madame d'Houbly lorgne.)* oui... parfaitement!... *(Revenant à son idée.)* c'est comme attaché, que votre ami d'Épernon a tant voyagé?...

SUZANNE, *embarrassée, mais n'en ayant pas l'air.* — Je ne sais pas trop!... je sais que

sa famille n'aime pas à le laisser longtemps à Paris...

M. D'ORONGE, *avec conviction.* — Je comprends ça !...

D'ALVÉOL. — Le fait est que si celui-là ne faisait pas de bêtises... avec un physique pareil...

SUZANNE, *négligemment.* — Vous le trouvez si bien que ça ?...

D'ALVÉOL. — Je le trouve tout bêtement admirable... et ce que les femmes doivent être de mon avis !... *(Un temps.)* Va-t-il dans le monde?...

SUZANNE. — Mais puisque je vous dis qu'il vient seulement de rentrer à Paris...

D'ALVÉOL. — Oui... c'est vrai...

SUZANNE. — Je ne sais d'ailleurs pas s'il l'aime, le monde...

M. D'ORONGE, *avec admiration.* — Oh !... quand on est tourné comme ça, on l'aime toujours !...

D'ALVÉOL, *riant.* — Tu fais, mon ami, des réflexions judicieuses... (*A Suzanne.*) comment s'écrit le nom de M. d'Épernon?...

SUZANNE, *épelant.* — D-'-É-p-e-r-n-o-n... comment voulez-vous qu'il s'écrive?...

D'ALVÉOL. — Dame!... je ne savais pas, moi!... je croyais qu'il n'y avait plus d'Épernon... de vrais...

SUZANNE, *confidentiellement.* — Celui-là est un vrai... à gauche... sa grand'mère était une Épernon... la petite-fille de celui de Henri III...

M. D'ORONGE. — Peste!... il y a terriblement de gens qui se contenteraient de cette gauche-là!... (*La porte de la loge s'ouvre. On apporte une boîte de fruits frappés. Peu après l'arrivée des fruits, Raoul rentre.*)

M. D'ORONGE, *à Raoul qui éternue.* — Est-ce que vous arrivez d'un pays chaud, monsieur?...

SUZANNE, *à Raoul qui ne bronche pas.* — Vous n'avez pas entendu?... M. d'Oronge vous demande de quel pays vous arrivez...

RAOUL. — De quel pays je... Ah ! oui !... parfaitement !... *(Hésitation.)* de Perse... j'arrive de Perse... mais il y a un certain temps déjà que je suis de retour...

D'ALVÉOL. — Depuis quand ?...

RAOUL, *cherchant.* — Mais depuis... six ou sept mois... au moins...

D'ALVÉOL. — Il est très singulier que nous ne nous soyons jamais rencontrés encore...

RAOUL. — Nous nous sommes rencontrés déjà, monsieur !... *(Mouvement d'Alvéol.)* Oh ! vous ne vous souvenez pas de moi, c'est bien naturel... mais moi, je me souviens vous avoir vu au concours hippique, au printemps dernier... un jour que j'étais avec mon ami de Cernay...

D'ALVÉOL. — Ah !... vous connaissez Cernay ?... *(Se souvenant.)* Eh parbleu !

vous êtes le monsieur dont toutes ces dames ont demandé le nom... et cet animal de Cernay, — qui est taquin comme pas un — n'a jamais voulu le leur dire...

RAOUL, *rouge comme une tomate.* — Comment... vraiment?...

D'ALVÉOL. — Oui... il a prétendu, pour les agacer, qu'il l'avait oublié... que vous ne vous étiez pas revus depuis le collège...

RAOUL. — C'était vrai...

D'ALVÉOL. — Mais ce n'était pas une raison pour avoir oublié votre nom... qui n'est certes pas le premier venu...

RAOUL, *embarrassé.* — Sans doute, mais...

SUZANNE. — Taisez-vous !... le rideau est levé... et je veux écouter... *(Silence, on écoute.)*

D'ALVÉOL, *à part.* — Madame d'Houbly ne cesse pas de lorgner ce joli garçon !... je dis ce joli garçon, car je ne pense pas que ce soit d'Oronge ou moi... ni même Suzanne, qu'elle lorgne avec cet acharnement?

ça va m'amuser de causer avec elle à l'entr'acte... mais ça ne sera peut-être pas très correct... étant ici en douteuse compagnie, d'aller la saluer dans sa loge ?...(*Un temps.*) je n'irai pas... je m'arrangerai pour me faire appeler... (*Regardant Raoul qui bâille.*) quelles dents!... il a tout pour lui, ce mâtin-là!... (*Raoul, qui est assis derrière Suzanne, se penche et lui parle un instant.*) et câlin!... et souple!... et prenant!... aussi, cette farceuse de Suzanne est hypnotisée... et ça ne s'était jamais vu...

(*L'entr'acte. D'Alvéol et M. d'Oronge sortent.*)

RAOUL, *doucement, à Suzanne qui le regarde.* — Je t'aime, va, mon amour!...

SUZANNE, *inquiète.* — Bien vrai?... j'ai toujours peur que tu m'aimes moins?...

RAOUL, *caressant.* — Moins?... est-ce qu'on peut t'aimer moins, toi?... tu dis des bêtises!...

SUZANNE. — Tu as raison!... parlons de

choses sérieuses... ça marche joliment bien, nos petites affaires?...

RAOUL, *distrait, regardant madame d'Houbly qui continue à lorgner avec insistance.* — Quelles petites affaires?...

SUZANNE. — Eh bien, mais, la présentation... le nom... l'effet produit par ta petite personne... *(Un temps.)* qu'est-ce que tu regardes?...

RAOUL. — Rien...

SUZANNE, *suivant son regard.* — Ah! c'est madame d'Houbly qui t'occupe?...

RAOUL, *vivement.* — Elle s'appelle madame d'Houbly?...

SUZANNE. — Tu vois bien que tu regardais quelque chose?...

RAOUL. — . . . .

SUZANNE, *reprenant.* — Oui... elle s'appelle madame d'Houbly... elle est jolie, n'est-ce pas?...

RAOUL, *négligemment.* — Oui... si on veut...

II

Dans la salle.

D'ALVÉOL, *venant se poser à l'entrée du passage de l'orchestre, à deux pas de la baignoire de madame d'Houbly, et affectant de lorgner la salle.* — Elle cherche à me faire signe... elle veut me parler... me questionner... j'en étais sûr !... *(Il louche du côté de la baignoire.)* Ah !... la voilà qui dépêche d'Houbly !... *(Il attend M. d'Houbly, en ayant toujours l'air de lorgner attentivement ailleurs.)*

M. D'HOUBLY, *quarante-cinq ans. Grand ; assez gros, coloré. L'air bon garçon. (Touchant l'épaule d'Alvéol).* — Tu ne veux donc pas nous dire bonsoir?...

D'ALVÉOL, *se retournant vivement.* — Tiens!... te voilà, toi!... *(Il se trouve en face de la baignoire et salue madame d'Houbly.)*... avec ta femme?...

M. D'HOUBLY. — Mais oui!... voilà cinq minutes que nous te faisons des signes... tu n'entres pas un instant?...

D'ALVÉOL. — C'est que je suis ici... comment dirais-je?... je ne suis pas dans une loge mondaine... et je me demande si, dans ces conditions-là, il est très correct d'aller saluer ta femme?...

M. D'HOUBLY. — Bah!... elle n'y regarde pas de si près!... d'ailleurs, elle t'a vu, ainsi... *(Il entraîne d'Alvéol, et le pousse dans la baignoire où sont madame d'Houbly et du Helder.)*

DU HELDER, *cinquante ans passés. Un peu fané, mais fait encore un certain effet. Se levant.* — Ah!... enfin!... *(A madame d'Houbly.)* Vous allez être contente!...

(Saluts, poignées de main, etc., etc.)

D'ALVÉOL. — Contente?... *(Baisant la main de madame d'Houbly.)* vous êtes si contente que ça de me voir?...

M. D'HOUBLY, *riant.* — Tu aurais tort de t'en glorifier!... ce qu'elle veut, surtout, c'est savoir le nom du superbe monsieur qui est dans ta loge?...

D'ALVÉOL, *d'un air gêné.* — D'abord, ça n'est pas ma loge!...

M. D'HOUBLY. — Alors, le nom du monsieur dans la loge de qui tu es?...

MADAME D'HOUBLY, *trente-six ans. Très jolie, fine, souple. (Riant.)* — Eh bien, c'est vrai!... j'ai envie de savoir le nom de ce « superbe monsieur », comme dit mon mari...

D'ALVÉOL, *d'un air détaché.* — Il s'appelle M. d'Épernon...

DU HELDER, *surpris.* — Ah bah!... d'Épernon?...

D'ALVÉOL. — Oui...

DU HELDER. — Avec une apostrophe?...

D'ALVÉOL. — Avec une apostrophe... c'est un Épernon authentique... mais irrégulier... son ancêtre, une Épernon, eut une... défaillance...

MADAME D'HOUBLY. — A quelle époque?...

D'ALVÉOL. — La date... je serais en peine de vous la dire... je sais seulement que la grand'mère, d'où sort la branche de celui-ci, était la petite-fille de l'Épernon de Henry III...

M. D'HOUBLY. — Bigre!... et lui, d'où sort-il pour l'instant?...

D'ALVÉOL. — De Perse... il est revenu depuis peu à Paris...

MADAME D'HOUBLY. — De Perse?... pour se promener?...

D'ALVÉOL. — Je ne sais pas trop si c'était pour se promener ou pour remplir une mission quelconque... *(Un temps.)* M. d'Épernon est diplomate...

MADAME D'HOUBLY. — Il est très bien, ce monsieur!...

D'ALVÉOL. — Tout à fait charmant!...

M. D'HOUBLY. — Il y a un certain temps que tu le connais?...

D'ALVÉOL, *hésitant*. — Un certain temps... oui...

MADAME D'HOUBLY. — C'est absolument le jeune premier qu'il nous faudrait pour remplacer ce pauvre Okaz!...

D'ALVÉOL. — Pourquoi « pauvre » Okaz? il est malade?...

MADAME D'HOUBLY. — Non... il est en deuil...

D'ALVÉOL. — Tiens!... de qui?...

MADAME D'HOUBLY. — De sa tante de Fénol...

D'ALVÉOL. — Ah!... bonne affaire!...

M. D'HOUBLY. — Elle doit laisser un sac, la tante de Fénol?...

MADAME D'HOUBLY. — Ça m'est bien

égal, qu'elle laisse un sac!... ce qui m'occupe, c'est de trouver un remplaçant à d'Okaz...

D'ALVÉOL. — Qu'est-ce que vous jouez?...

MADAME D'HOUBLY. — *La Petite Marquise*...

D'ALVÉOL. — C'est un Boisgommeux qu'il vous faut?...

MADAME D'HOUBLY. — Oui... et si ce monsieur voulait prendre le rôle, il lui irait comme un gant...

M. D'HOUBLY. — Encore faudrait-il savoir s'il joue la comédie, ce monsieur?...

MADAME D'HOUBLY, *reprenant la lorgnette et lorgnant Raoul, qui, debout dans l'avant-scène, bien en vue, cause avec Suzanne de Grâce et M. d'Oronge.* — Oh!... il doit la jouer!... *(A d'Alvéol.)* demandez-lui donc?...

D'ALVÉOL. — S'il a joué la comédie?...

MADAME D'HOUBLY. — Non!... ça, ça va de soi... mais s'il veut accepter un rôle

dans une pièce qu'on joue chez moi?...

D'ALVÉOL. — Et s'il accepte et qu'il soit exécrable?...

MADAME D'HOUBLY, *résignée.* — Eh bien, on le regardera au lieu de l'écouter... voilà tout!...

DU HELDER, *agacé d'entendre admirer un monsieur tant que ça.* — Mon Dieu!... il n'est pas si beau que vous voulez bien le dire...

M. D'HOUBLY, *qui lorgne à son tour.* — Il n'est peut-être pas très beau si on prend les choses au pied de la lettre... mais il a un diable de je ne sais quoi...

D'ALVÉOL. — Parfaitement!... et il faut que cela soit pour que Suzanne de Grâce...

MADAME D'HOUBLY. — Pour que Suzanne de Grâce?...

D'ALVÉOL. — Enfin, je veux dire qu'elle est difficile...

MADAME D'HOUBLY. — Voulez-vous aller

demander à M. d'Épernon s'il veut être notre Boisgommeux?...

D'ALVÉOL, *effaré.* — Comment?... comme ça... tout de suite?...

MADAME D'HOUBLY. — Eh bien?...

D'ALVÉOL. — Eh bien, mais c'est que ça n'est guère faisable... je ne le connais pas assez pour...

M. D'HOUBLY. — Mais... si tu le connais depuis un certain temps... il me semble, au contraire, que tu peux très bien lui demander ça...

DU HELDER, *horripilé, à part.* — Dieu, qu'il est bête, ce pauvre Houbly!... non! vrai!... on n'est pas bête à ce point-là!...

MADAME D'HOUBLY. — Allez vite, je vous en prie?...

D'ALVÉOL, *se levant.* — S'il accepte, faut-il vous l'amener?...

MADAME D'HOUBLY. — Oui, certainement...

D'ALVÉOL. — Ici ou chez vous?...

DU HELDER, *jouant la stupeur.* — Ici?...

MADAME D'HOUBLY, *nerveuse.* — C'est extraordinaire?...

DU HELDER. — Dame!... à moins de démolir la cloison de la loge... je ne vois pas trop où vous allez le mettre, ce si beau monsieur?...

MADAME D'HOUBLY, *agressive.* — Vraiment?... vous ne voyez pas?... eh bien, vous aurez la bonté de lui céder votre place un instant?... *(Mouvement de du Helder.)* vous... ou mon mari...

D'ALVÉOL, *qui s'amuse beaucoup.* — Je vais tâcher de décider Epernon...

DU HELDER. — Qu'est-ce que vous allez lui dire?...

D'ALVÉOL. — Comment, ce que je vais lui dire?... mais... que madame d'Houbly...

DU HELDER, *interrompant.* — ...le trouve si joli, si joli, qu'elle lui offre, sans le con-

naître, et sans même savoir au juste qui il est...

M. D'HOUBLY. — Oh!... sans savoir qui il est!... il me semble qu'un Épernon... même de la main gauche...

DU HELDER. — C'est extrêmement décoratif... oui... c'est convenu!... mais enfin, avant d'accueillir les gens...

M. D'HOUBLY. — Accueillir... accueillir.. il ne s'agit que de lui faire jouer la comédie, après tout!...

D'ALVÉOL. — C'est un très charmant garçon...

M. D'HOUBLY. — Et, du moment où d'Alvéol répond de lui...

D'ALVÉOL. — Je réponds de lui... certainement, j'en réponds... jusqu'à un certain point... mais enfin, ce n'est pas moi qui l'ai élevé!...

M. D'HOUBLY. — On ne t'en demande pas tant...

(On entend frapper les trois coups sur la scène.)

MADAME D'HOUBLY. — Allons, bon!... il n'est plus temps!... vous me présenterez M. d'Épernon chez moi?... *(Elle se lève pour reprendre sa place sur le devant de la loge.)*

DU HELDER. — S'il accepte?...

M. D'HOUBLY. — Espérons qu'il acceptera... *(Du Helder hausse les épaules.)*

D'ALVÉOL. *(Il est debout au fond de la loge avec madame d'Houbly.)* — Alors... si oui... je vous le conduirai à votre jour... jeudi?...

MADAME D'HOUBLY. — Oui!... *(D'Alvéol sort. Elle rouvre la porte de la loge et passe sa tête dehors pour lui parler.)* non... plutôt demain... avant trois heures... *(Elle revient s'asseoir et paraît écouter la pièce, tout en surveillant la rentrée d'Alvéol dans l'avant-scène.)*

DU HELDER, *soupçonneux.* — Qu'est-ce que vous disiez à d'Alvéol?...

MADAME D'HOUBLY. — De l'amener jeudi avant cinq heures... pour qu'il y ait moins de monde... *(Un temps.)* mais vous pourrez être là tout de même si ça vous chante, vous savez...

ENTRÉE EN CAMPAGNE

Chez les d'Houbly.

Un grand salon communiquant par une baie à un petit salon, transformé en théâtre par un plancher surélevé.

LA BELLE MADAME SATY, *trente-quatre ans. Grande, brune, très belle, et — dit-on — pas sauvage. (A madame d'Houbly.)* — Alors, vraiment, vous avez trouvé un Boisgommeux pour remplacer ce pauvre Okaz?...

MADAME D'HOUBLY — Un Boisgommeux étonnant!...

DU HELDER. — Je ne vois pas qu'il soit si étonnant que ça, moi!...

MADAME D'HOUBLY. — Oh! mais vous... vous ne voyez rien!...

LA BELLE MADAME SATY. — Enfin, pourvu qu'il soit suffisant...

DU HELDER. — Il est suffisant...

M. D'HOUBLY. — C'est tout bêtement un des plus beaux garçons que j'aie vus de ma vie!... joli, élégant... et avec ça, solide, vigoureux, bien campé... on sent que c'est tout muscle et tout ressort...

DU HELDER, *agacé*. — C'est épatant!... c'est-à-dire que je ne sais pas si feu Pranzini lui-même...

MADAME D'HOUBLY, *aigre*. — Vous avez bien de l'esprit!...

M. D'HOUBLY. — Enfin, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce malheureux garçon?... on dirait que ça te chipote d'entendre dire qu'il est bien?...

DU HELDER. — Moi?... quelle idée!... qu'est-ce que ça peut me faire?...

M. D'HOUBLY. — C'est ce que je me demande?... mais c'est que tu mets à le tomber un tel acharnement... il doit y avoir là-dessous quelque chose que nous ne savons pas... *(D'un air fin.)* une femme, peut-être?...

DU HELDER. — Peut-être!..

M. D'HOUBLY. — Tu es donc incorrigible?... à ton âge!... *(Madame d'Houbly rit.)*

DU HELDER, *vexé*. — Ma parole!... on croirait, à t'entendre, que je suis croulant?

MADAME DE NACRE, *vingt-cinq ans. Ravissante. (Sortant de la coulisse.)* — Je viens de repasser mon rôle, moi!...

NAMUR, *trente-deux ans. Gai, gentil, bon enfant. Pas l'ombre de pose.* — Tant mieux!... car, vrai, vous en aviez besoin!...

MADAME DE NACRE. — Oh!... je le savais déjà un peu la dernière fois!...

NAMUR. — Bien peu... j'en appelle au souffleur?...

LE MARQUIS D'ÉGYDE, *trente-sept ans. Très correct. Se gobe beaucoup et pontifie un peu.* — Mon Dieu!... il est certain que madame de Nacre ne savait pas très bien son rôle... mais, depuis, nous l'avons travaillé, et...

NAMUR. — Ensemble, vous l'avez travaillé?... *(A M. d'Égyde.)* Ben, vous savez... je ne vous plains pas!...

M. D'ÉGYDE, *modeste et rengorgé.* — Mais, je ne me plains pas non plus!...

M. D'HOUBLY, *bas, à du Helder.* — Il est à tuer, cet animal d'Égyde!... il a une façon de compromettre à demi-mot... c'est égal, je me réjouis de voir sa tête tout à l'heure... quand l'autre sera là...

DU HELDER. — Quel autre?...

M. D'HOUBLY. — M. d'Épernon... il lèvera moins haut le nez, ce bon d'Égyde!...

DU HELDER. — Pourquoi ça?...

M. D'HOUBLY. — Mais parce qu'il sera éclipsé... totalement éclipsé!... voyons, là, franchement, quand un gas comme Épernon est dans un salon, les pauvres hommes comme nous ne comptent plus...

DU HELDER, *embêté.* — Mais permets...

M. D'HOUBLY. — J'entends au point de vue des femmes... ce garçon-là est ce qu'on appelle un homme à bonnes fortunes...

DU HELDER, *bourru.* — Tu veux dire un homme à femmes?...

M. D'HOUBLY. — Si tu veux?... tu penses bien que je n'entends pas par là que des femmes comme les nôtres vont lui tomber dans les bras?... « les nôtres », c'est une façon de parler... j'oublie toujours que tu es garçon et que, quand je dis les nôtres...

DU HELDER. — Tu peux le dire tout de même, va!...

M. D'HOUBLY. — Eh bien... je ne crois pas que nos femmes se laissent séduire com-

plètement par ce charmeur... je suis même sûr du contraire... en ce qui concerne la mienne, du moins...

DU HELDER. — Tu as peut-être tort...

M. D'HOUBLY, *à moitié fâché, à moitié riant.* — Ah! mais!... dis donc, toi?...

DU HELDER. — Eh! mon Dieu!... je dis ce que je pense!... et je pense que la plus honnête des femmes est incapable de résister à une sensation compliquée d'un sentiment...

M. D'HOUBLY. — Eh bien?...

DU HELDER. — Eh bien... si ce d'Épernon possède effectivement les qualités de... d'électricité que tu sembles lui reconnaître... et que je nie d'ailleurs...

M. D'HOUBLY. — Ça a l'air de t'embêter qu'il les possède, ces qualités-là?... et je me demande en quoi ça peut t'embêter?... moi, si ça m'inquiétait, ça se comprendrait encore, à la rigueur... mais toi?...

DU HELDER, *haussant les épaules.* — Mais ça ne m'embête ni ne m'inquiète en rien!... je constate seulement que si ce superbe monsieur est doué des séductions que tu lui attribues... et qu'avec ça il ne soit pas un pur imbécile... il ne s'embêtera pas ici... dans cette promiscuité des répétitions... où le laisser-aller est, pour ainsi dire, obligatoire...

M. D'HOUBLY. — Oui... mais c'est simplement du laisser-aller... sans plus...

DU HELDER. — On dirait que tu le regrettes?...

M. D'HOUBLY. — Ma foi, non... ça m'est bien égal!...

DU HELDER. — Comment?... ça t'est égal si ta femme...

M. D'HOUBLY, *interrompant.* — Mais sapristi!... ma femme n'a rien à voir là dedans!...

DU HELDER. — Oui... on croit toujours ça... et puis va t'faire fiche!...

M. D'HOUBLY, *agacé.* — Mais, quand le diable y serait, je...

(On introduit d'Épernon. Vif mouvement de curiosité. Tous ceux et celles qui étaient sur la scène viennent se grouper autour de madame d'Houbly.)

D'ÉPERNON, *tenue irréprochable, s'inclinant profondément devant madame d'Houbly.* — Je ne suis pas en retard, j'espère?...

M. D'HOUBLY, *s'avançant.* — Du tout!... vous avez encore six minutes avant cinq heures... *(Très gracieux.)* comme c'est aimable à vous d'avoir bien voulu apprendre ce rôle!...

D'ÉPERNON, *distrait, enveloppant d'un regard circulaire mesdames de Nacre, Saty, de Céruze et d'Assoupy qui le contemplent curieusement.* — Mais, c'est moi qui suis au contraire trop heureux de...

M. D'HOUBLY, *à d'Épernon qui ne l'écoute plus.* — Je vous suis, pour ma part, infi-

niment reconnaissant de votre obligeance...

DU HELDER, *agacé, à M. d'Houbly.* — Embrasse-le tout de suite... et que ça finisse!...

M. D'HOUBLY. — Tu es bon, toi!... tu en parles à ton aise!... mais si tu avais chez toi une soirée... et que tout manque de rater parce qu'il plaît à un imbécile d'être en deuil...

DU HELDER. — C'pauv' Okaz!...

M. D'HOUBLY, *continuant.* — Tu serais tout comme un autre ravi qu'un homme de bonne volonté vînt gentiment te tirer du pétrin...

MADAME D'HOUBLY, *présentant d'Épernon.* — Le vicomte d'Épernon... qui veut bien reprendre le rôle de Boisgommeux... *(Présentant les autres par leurs noms véritables, en y ajoutant les noms de leurs personnages.)* Madame Saty-Martine... la comtesse de Nacre-Georgette... madame de Céruze-Juliette... madame d'Assoupy-la femme de chambre...

le vicomte de Namur-Kergazon... M. de Nerférey-le chevalier... le marquis d'Égyde-notre excellent et dévoué souffleur...

(D'Épernon salue à la ronde, poignées de main, etc., etc...)

M. D'ÉGYDE. — Eh bien, nous pouvons commencer?...

MADAME D'HOUBLY. — Et d'Alvéol?... on lui a promis de l'attendre...

M. D'HOUBLY. — Il est en retard...

D'ÉPERNON. — Mais... je croyais qu'il y avait encore six minutes?... *(Entrée d'Alvéol, saluts, etc...)*

D'ALVÉOL, *sautant sur un bâton posé à droite, près du théâtre, et s'engouffrant dans la coulisse.* — Vite !... commençons !... *(Tous les acteurs disparaissent dans les coulisses. MM. d'Houbly et du Helder s'installent sur des fauteuils dans le salon, en face du théâtre.)*

M. D'HOUBLY, *à du Helder.* — Nous som-

mes très bien... mais un peu près... je crains que nous ne les gênions?...

DU HELDER. — Ben, c'est justement ça qui sera amusant!...

M. D'HOUBLY, *à part.* — C'est un bon camarade, du Helder!... un bon garçon... mais il se met quelquefois à être d'un rosse sans qu'on sache pourquoi...

(On entend frapper les trois coups. Le rideau se lève. On aperçoit les têtes de mesdames de Nacre, Saty, d'Assoupy et de Céruze, passant derrière les portants pour regarder la scène.)

MADAME D'HOUBLY-HENRIETTE; D'ÉPERNON-BOISGOMMEUX, et NAMUR-KERGASON, *descendent à l'avant-scène. La répétition commence.*

M. D'HOUBLY, *bas, à du Helder.* — Eh bien, qu'est-ce que tu en dis?... ça m'a l'air de marcher?... d'Épernon joue très bien...

DU HELDER, *pointu.* — A faire crever de jalousie feu savate elle-même...

M. D'HOUBLY. — Vraiment, tu es injuste... voyons, écoute-le sans parti pris?...

D'ÉPERNON, *jouant*. — « Eh bien, voyons?... Bébé Patapouf?... elle est blonde, Bébé Patapouf !... ça vous va-t-il, une blonde?... »

DU HELDER, *à M. d'Houbly*. — Eh bien, c'est dit faux, faux, archi-faux!...

M. D'HOUBLY. — Tu es malveillant, mon ami!... je trouve qu'il dit très gentiment, ce garçon!...

LA BELLE MADAME SATY, *se penchant tout à fait en dehors du portant, pour mieux voir d'Épernon, à Namur qui sort de scène*. — Il est charmant, notre nouveau Boisgommeux!...

MADAME DE NACRE. — Quelle veine que d'Okaz ait été en deuil, hein, tout de même?...

MADAME DE CÉRUZE, *trente-huit ans. Une taille superbe, beaucoup de montant*. — Le fait

est que celui-ci est tellement mieux!... à la bonne heure, au moins!... c'est amusant de jouer avec un joli Boisgommeux comme ça!...

M. D'ÉGYDE, *du trou du souffleur, à d'Épernon qui écoute ce qu'on dit de lui au lieu de jouer.*

— « Je serai à Poitiers... » *(D'Épernon ne bouge pas.)* « Je serai à... ». — A vous, Boisgommeux!... à vous!... *(D'Épernon, imperturbable, continue à écouter.)* M. d'Épernon!... c'est à vous la réplique!...

D'ÉPERNON, *sautant.* — A moi?... saperlotte!... je n'ai pas entendu... je...

M. D'ÉGYDE. — Ça ne m'étonne pas!... ces dames font un potin...

D'ALVÉOL, *s'avançant, à ces dames.* — Si vous voulez bien, mesdames — puisque vous n'êtes que du deux, — aller vous asseoir dans la salle en attendant?...

MADAME DE CÉRUZE. — Mais...

M. D'ÉGYDE. — M. d'Épernon est complètement distrait... ça lui fait manquer ses répliques...

MADAME D'HOUBLY, *qui aime mieux avoir Épernon à elle seule.* — C'est vrai !... il n'est pas du tout à son rôle. .

D'ÉPERNON, *protestant.* — Mais je... *(Mesdames de Céruze, Saty, de Nacre et d'Assoupy, vont s'asseoir à côté de M. d'Houbly et de du Helder.)*

D'ALVÉOL. — Reprenons?... à vous, Boisgommeux !...

D'ÉPERNON, *jouant.* — « Je serai à Poitiers à quatre heures du matin... à quatre heures et demie, je serai à la Serpolette... »

MADAME D'HOUBLY, *jouant.* — « A quatre heures et demie vous serez chez vous, à Paris, et vous rêverez de moi... »

D'ÉPERNON. — « Henriette ! » *(Il lui prend la taille.)*

DU HELDER, *criant de la salle.* — Mais non !... pas maintenant !.. c'est plus loin !.. vous ne savez pas les mouvements !...

D'ÉPERNON, *tenant toujours madame d'Houbly par la taille.* — Vous dites ?...

MADAME D'HOUBLY, *s'appuyant complaisamment sur le bras d'Epernon.* — Quoi ?... *(Ils forment un groupe.)*

M. D'ÉGYDE, *sortant à moitié de son trou, et cherchant à regarder derrière lui.* — Qu'est-ce qu'il y a ?...

D'ALVÉOL, *arrivant de la coulisse son bâton à la main.* — Oui !... qu'est-ce qu'il y a ?...

MADAME D'HOUBLY, *pointue.* — Je ne sais pas... c'est M. du Helder qui interrompt...

DU HELDER. — J'ai signalé un mouvement fait avant son temps, voilà tout !... M. d'Épernon vient de prendre madame d'Houbly par la taille...

D'ÉPERNON, *un peu embarrassé.* — Mais... c'est indiqué dans le rôle... je...

DU HELDER, *bourru.* — Pas là!... plus loin... beaucoup plus loin!...

D'ALVÉOL, *regardant la brochure.* — Du Helder a raison... *(Il rit.)* parfaitement raison... vous devez ici prendre les mains de la marquise... les mains seulement...

D'ÉPERNON, *dépliant son rôle qu'il tenait roulé dans sa main.* — C'est vrai!... je me suis trompé... je vous demande pardon...

M. D'HOUBLY, *aimable.* — Mais ça n'a aucune importance...

DU HELDER, *entre ses dents.* — Imbécile!...

D'ALVÉOL. — Voyons?... reprenons, que diable!... nous n'en finirons pas!...

D'ÉPERNON, *jouant.* — « Si vous vouliez, pourtant?... »

MADAME D'HOUBLY, *jouant.* — Si je voulais, quoi?... »

D'ÉPERNON. — « Que je ne parte pas?... »

MADAME D'HOUBLY. — « Vous resteriez? »

D'ÉPERNON, *très tendre.* — « Henriette?... »

MADAME D'HOUBLY, *très émue.* — « Eh bien ?... »

D'ÉPERNON. — « Je resterais certainement, si vous, de votre côté... »

MADAME D'HOUBLY. — « Si moi, de mon côté... »

D'ÉPERNON. — « Henriette ?... »

D'ALVÉOL, *de la coulisse.* — Eh bien, mais, allez donc !... qu'est-ce que vous attendez ?...

D'ÉPERNON. — Pour quoi faire ?...

D'ALVÉOL. — Eh bien, mais... pour la prendre par la taille ?...

DU HELDER, *énervé, à part.* — Quel animal !... il avait bien besoin de reparler de ça !... personne n'y pensait plus !...

D'ÉPERNON, *à d'Alvéol.* — Ah ! je croyais que ce n'était pas encore là !... *(Passant son bras autour de la taille de madame d'Houbly et reprenant sa réplique.)* — « Que je ne parte pas ?... »

MADAME D'HOUBLY, *très rouge*. — . . . .

M. D'ÉGYDE, *soufflant*. — « Vous resteriez?... »

DU HELDER, *à part, rageant*. — Elle est rouge comme une tomate et elle a manqué sa réplique... quand elle répétait cette scène-là avec Okaz elle n'a jamais rougi ni manqué une seule réplique...

D'ÉPERNON, *jouant*. — « Henriette?... »

MADAME D'HOUBLY. — . . . .

M. D'ÉGYDE, *soufflant*. — « Eh bien?... »

D'ALVÉOL, *s'avançant un peu en scène*. — Vous aviez raison... il ne faut pas la prendre par la taille... c'est plus bas!...

DU HELDER, *à part, s'agitant sur son fauteuil*. — Patatras!... tout est encore à recommencer!...

M. D'HOUBLY, *à du Helder*. — Qu'est-ce que tu as donc à te trémousser comme ça?... tu ne tiens pas en place?...

D'ALVÉOL, *expliquant toujours les mouve-*

ments de scène. — Il y a seulement ici comme indication : « *Très tendre* »... Boisgommeux doit être très tendre... et la petite marquise : « *Très émue...* »

DU HELDER, *à part.* — Inutile de le lui recommander !... elle l'est en plein, émue !... elle ne sait plus un mot de son rôle !...

D'ALVÉOL. — Continuons !...

D'ÉPERNON, *tendrement.* — « Je resterais certainement, si vous, de votre côté?... »

MADAME D'HOUBLY. — « Si moi, de mon côté?... »

D'ÉPERNON. — « Henriette?... » *(Il interroge de l'œil d'Alvéol.)*

M. D'ÉGYDE. — Oui... c'est là !...

D'ALVÉOL. — Allez-y !... reprenons la réplique?...

D'ÉPERNON, *prenant madame d'Houbly par la taille.* — « Henriette !... »

MADAME D'HOUBLY. — . . . .

D'ALVÉOL. — A vous, madame !... à vous,

la réplique !... c'est singulier !... il me semble que vous saviez mieux votre rôle la dernière fois ?...

M. D'HOUBLY. — Oui... c'est vrai !... après ça, ça tient peut-être au changement de partenaire ?... *(A du Helder qui hausse les épaules.)* mais certainement !... comme c'est la première fois que Clotilde répète avec M. d'Épernon, ça la trouble peut-être ?... tu ne crois pas que ça peut la troubler ?...

DU HELDER, *bourru.* — Je crois... je crois que si j'avais une jolie femme à moi... je ne la laisserais pas se tortillonner comme ça dans les bras d'un monsieur tourné comme celui-là...

M. D'HOUBLY. — Je croyais que tu ne le trouvais pas dangereux, M. d'Épernon ?...

DU HELDER. — Il est de fait que... même si j'étais femme... je n'en raffolerais certainement pas... mais, des goûts et des couleurs,

on ne discute pas, paraît-il !... et il est bien évident que M. d'Épernon — sur lequel j'ai pris quelques vagues renseignements — a la réputation d'être ce qu'on appelle un *Professional-Lover*... Cernay du moins l'intitule ainsi...

M. D'HOUBLY. — Qu'est-ce que ca veut dire ?...

DU HELDER. — Ça veut dire un homme d'amour... une sorte d'amant professionnel...

M. D'HOUBLY. — Ah !... parfaitement !... *(Un temps.)* ça lui va joliment bien, ce nom-là !...

DU HELDER, *riant ironiquement.* — Tu trouves ?...

M. D'HOUBLY, *surpris.* — Pourquoi me regardes-tu avec amertume ?...

DU HELDER. — Pour rien... j'admire ta grande... philosophie...

M. D'HOUBLY. — Ah ! mais !... tu m'embêtes à la fin !... si j'avais voulu être jaloux

de tous les gens bien tournés qui ont fait la cour à ma femme, je serais mort à la peine!... tu la connais?... heureusement il me suffit de savoir qu'elle m'est fidèle... dans le sens absolu du mot...

DU HELDER. — Alors, tu crois à sa fidélité dans... le sens que tu dis?...

M. D'HOUBLY, *avec conviction.* — Oh!... quant à ça!... absolument!...

DU HELDER, *à demi-voix, se parlant à lui-même.* — Et on s'étonne que les Lesseps aient cru au Panama!...

M. D'HOUBLY, *cherchant à entendre.* — Qu'est-ce que tu dis encore?...

DU HELDER. — Rien d'intéressant...

Dans la coulisse.

On répète le commencement du deux.

D'ÉPERNON, *sortant de scène, à madame d'Houbly qui attend pour faire son entrée, pen-*

dant que mesdames de Céruze et Saty sont en scène. — Je vous demande pardon de savoir si mal mon rôle, madame... mais j'ai eu si peu de temps...

MADAME D'HOUBLY. — Mais c'est au contraire moi qui ne sais pas le mien... et moi, je suis inexcusable... nous avons déjà répété je ne sais combien de fois...

D'ÉPERNON. — Avec M. d'Okaz?...

MADAME D'HOUBLY. — Oui...

D'ÉPERNON. — Est-ce qu'il jouait dans le même mouvement que moi?...

MADAME D'HOUBLY. — Oh! pas du tout!...

D'ÉPERNON. — Alors, ça vous déroute?... si je ne craignais pas d'être indiscret, je vous demanderais une grande grâce?...

MADAME D'HOUBLY. — Laquelle?...

D'ÉPERNON. — Permettez que je vienne répéter avec vous cette scène si difficile qui ne marche pas?... *(Câlin.)* voulez-vous, dites, que nous la répétions tous les

deux?... sans ces perpétuelles interruptions de M. d'Alvéol — qui est un homme charmant — mais qui me paraît un peu tatillon, un peu... gêneur?...

MADAME D'HOUBLY, *embarrassée.* — Mais...

D'ÉPERNON. — Je vous en prie?... ne me refusez pas cette grâce... la première que je vous demande?...

MADAME D'HOUBLY, *hésitante.* — Quand voudriez-vous répéter?...

D'ÉPERNON. — Mais demain... après-demain... le plus tôt possible...

MADAME D'HOUBLY. — Voulez-vous demain... à deux heures?... je vous attendrai... *(On entend la voix d'Alvéol qui appelle.)*

D'ÉPERNON, *sans s'occuper des appels.* — Merci!... *(Il baise longuement la main de madame d'Houbly.)*

VOIX D'ALVÉOL, *criant.* — A vous, madame d'Houbly!... à vous!...

D'ÉPERNON, *à madame d'Houbly.* — Que vous êtes bonne!!!... *(Il lui baise encore plus longuement la main.)*

DU HELDER, *criant de la salle.* — Les entrées!... il faudrait veiller aux entrées!... c'est idiot!...

M. D'HOUBLY, *le calmant.* — Mais sac à papier!... tiens-toi donc tranquille!... est-ce que ça te regarde?...

DU HELDER. — . . . .

UN CHANGE

Chez les d'Houbly.

Au cinq heures de madame d'Houbly.

LA BELLE MADAME SATY, *continuant avec M. d'Oronge une conversation commencée.* — Il est grand, joli garçon... tenez, c'est un homme tout à fait dans le genre de M. d'Épernon... *(A madame d'Houbly.)* A propos?... y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu, M. d'Épernon?...

MADAME D'HOUBLY, *d'un air indifférent.* — Mais oui... assez longtemps...

DU HELDER. — Je puis vous donner de

lui des nouvelles toutes fraîches... je l'ai vu il y a une heure... nous sommes allés ensemble voir madame d'Aiguillon...

MADAME D'HOUBLY, *étonnée*. — Elle connaît M. d'Épernon?...

DU HELDER. — A présent, oui... c'est moi qui le lui ai présenté...

MADAME D'HOUBLY, *vexée*. — Ah!... *(A part.)* Il ne m'a pas dit hier que du Helder devait le conduire chez madame d'Aiguillon...

DU HELDER, *gouailleur*. — Ça vous surprend?...

MADAME D'HOUBLY. — Un peu!... vous n'aimez pas beaucoup, d'habitude, à présenter les gens, — même ceux que vous connaissez le plus intimement, — et je pensais que connaissant à peine... pour ne pas dire pas du tout... M. d'Épernon, vous deviez vous soucier fort peu de le trimbaler chez madame d'Aiguillon...

DU HELDER. — Je m'en souciais assez peu,

en effet... mais je n'ai pas pu faire autrement...

MADAME D'HOUBLY. — Il vous l'a demandé?...

DU HELDER. — Non pas lui, elle!... *(A part.)* il est vrai de dire que je me suis arrangé pour lui donner cette idée-là!...

MADAME D'HOUBLY, *pensive.* — Ah!... c'est madame d'Aiguillon qui a voulu connaître M. d'Épernon?...

M. D'ORONGE, *d'une voix douce.* — Maintenant, il ne va plus rien lui manquer!...

LA BELLE MADAME SATY. — A qui?...

M. D'ORONGE. — A d'Épernon!... oui, il était encore un peu, — je ne dirai pas provincial, — mais nouveau venu... il manquait de la consécration officielle... il ne manquera plus de rien à présent...

MADAME D'HOUBLY, *pointue.* — Je ne comprends pas?...

M. D'ORONGE. — Dame!... tout le monde sait que, pour être définitivement à la mode,

il est presque indispensable d'avoir été... remarqué par madame d'Aiguillon...

LA BELLE MADAME SATY, *très intéressée.* —Ah bah! vraiment?... alors, vous pensez que... dans ce moment... la duchesse remarque M. d'Épernon?...

M. D'ORONGE. — Dans ce moment?... peste!... comme vous y allez!...

LA BELLE MADAME SATY, *protestant.* — Oh!.... je ne veux pas dire... vous abusez de ce que je suis étrangère... de ce que je sais mal le français. .

DU HELDER. — Vous?... allons donc!... vous le savez mieux que nous, le français!... d'ailleurs, que la duchesse remarque d'Épernon aujourd'hui, ou demain, ou jeudi... il me semble que la date de cette remarque n'a pas un intérêt capital?... *(A madame d'Houbly, qui s'agite.)* n'est-il pas vrai, madame?...

MADAME D'HOUBLY, *rouge comme un coq.* — Mais ça ne me regarde pas!...

DU HELDER, *d'une voix flûtée.* — Évidemment, ça ne vous regarde pas!... ça ne regarde même personne, excepté d'Aiguillon... et encore, si peu!...

LA BELLE MADAME SATY, *plaintivement.* — Ce pauvre duc!...

(Madame d'Houbly va et vient, servant le thé sans presque dire un mot.)

M. D'ORONGE, *à part, la regardant attentivement.* — Tiens!... tiens!... tiens!... est-ce que madame d'Houbly?... elle aussi?... mais alors, Cernay est dans le vrai... c'est tout à fait un homme à femmes, Épernon!... *(Un temps.)* tout à fait!... *(Un autre temps.)* c'est donc pour ça que du Helder le débine à jet continu!... je ne m'expliquais pas cette antipathie... et Suzanne?... qu'est-ce qu'elle dirait, si elle se doutait des nombreux succès mondains de son ami?...

LA BELLE MADAME SATY. — Moi, ce qui m'étonne... c'est, non pas que cette bonne

duchesse remarque M. d'Épernon... mais que M. d'Épernon se prête à cette remarque?... car, entre nous soit dit, elle manque de montant, la duchesse!...

M. D'ORONGE. — Et de fraîcheur!...

DU HELDER. — Bah!... une duchesse a toujours vingt-cinq ans pour un bourgeois! comme dit l'autre...

MADAME D'HOUBLY, *se récriant.* — Un bourgeois?... M. d'Épernon?... un nom historique!...

DU HELDER. — Oh!... les noms historiques qui ont plongé pendant deux cents ans... et puis qui reparaissent comme ça, tout à coup, à la surface...

MADAME D'HOUBLY, *haussant les épaules.* — Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que M. d'Épernon a de la race jusqu'au bout des ongles!...

LA BELLE MADAME SATY, *suivant son idée.* — Eh bien, moi, il me semble que si j'étais

bourgeois, autant que l'épicier de la rue, je ne pourrais tout de même pas gober... — c'est bien ainsi qu'il faut dire en français, n'est-ce pas? — gober la duchesse ?...

DU HELDER, *doucereux.* — Eh bien, quand j'ai laissé Épernon chez madame d'Aiguillon... (*Mouvement de madame d'Houbly*), — car je l'y ai laissé, — il m'avait tout l'air de la gober assez...

M. D'ORONGE. — Oh ! d'ailleurs... il doit être de ces gens que la vue d'un jupon enflamme ?...

MADAME D'HOUBLY. — Je ne crois pas ça du tout !...

LA BELLE MADAME SATY. — Oui !... moi... je croirais assez...

M. D'ORONGE ET DU HELDER, *très intéressés.* — Ah !... est-ce que?...

(*La belle madame Saty rit.*)

MADAME D'HOUBLY, *riant mal.*—Voyons?... racontez-nous ça ?...

LA BELLE MADAME SATY. — Mais il n'y a rien à raconter... non, rien vraiment!. . j'ai seulement remarqué... quand nous répétions *la Petite Marquise*, que notre vue... notre vue à toutes... comment dites-vous cela... émoustillait fort M. d'Épernon... *(Elle se lève.)*

MADAME D'HOUBLY. — Comment!... vous partez déjà?... à cinq heures et demie?...

LA BELLE MADAME SATY. — Une visite à faire... un jour que je manque depuis des mois...

M. D'ORONGE, *se levant aussi, à la belle madame Saty.* — Voulez-vous me permettre de vous mettre en voiture?...

(Saluts, poignées de main, etc., etc. Ils sortent. Madame d'Houbly et du Helder restent en tête à tête. Un silence. Madame d'Houbly, très nerveuse, remue les tasses à thé, et arrange le feu.)

DU HELDER, *pointu.* — Si je vous gêne, je peux m'en aller, vous savez?...

MADAME D'HOUBLY. — Ai-je dit que vous me gêniez ?...

DU HELDER, *agacé*. — Toujours une question au lieu d'une réponse !...

MADAME D'HOUBLY. — Dame !... il me semble que je n'ai rien fait qui vous donne le droit de me demander si vous me gênez?...

DU HELDER. — Oh! je sais bien que je n'ai aucun droit... légitime...

MADAME D'HOUBLY. — Eh bien, alors?...

DU HELDER. — Si je vous demande ça... c'est que tout dans votre attitude me donne à penser que je vous gêne... ou que du moins je vous ennuie?...

MADAME D'HOUBLY, *entre ses dents*. — Oh ! ça !...

DU HELDER, *continuant*. — ... et, comme vous ne me le diriez pas positivement...

MADAME D'HOUBLY, *interrompant*. — Vous vous trompez... je vous le dirais... positivement...

DU HELDER, *interloqué.* — Ah !...

MADAME D'HOUBLY. — ...et je vous le dis !... *(Mouvement de du Helder.)* car il est impossible d'être plus profondément désagréable et maladroit que vous ne l'êtes...

DU HELDER, *stupéfait.* — Maladroit ?... moi ?...

MADAME D'HOUBLY, *avec conviction.* — Oh ! oui !... sapristi, oui !...

DU HELDER. — Et tout ça... parce que j'ai présenté Épernon chez les Aiguillon, pourtant !...

MADAME D'HOUBLY, *très rouge.* — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?... vous vous êtes rendu ridicule et vous avez manqué de tact... mais ça m'est bien égal !... c'est pas moi qui vous ai élevé, n'est-ce pas ?...

DU HELDER. — Je me suis rendu ridicule ?... j'ai manqué de tact ?... en quoi ?...

MADAME D'HOUBLY. — En ce que ce n'est

guère le rôle d'un homme de votre âge *(Mouvement de du Helder)*... et de votre monde... de se faire le cornac des messieurs que madame d'Aiguillon veut bien distinguer...

DU HELDER, *narquois.* — Voyez-vous que c'est ça qui vous fait rager?... le voyez-vous?...

MADAME D'HOUBLY. — Je ne rage pas... je ne rage pas le moins du monde!...

DU HELDER. — Ah... je croyais... parce que vous êtes très rouge... *(Un temps.)* alors, si vous ne ragez pas... qu'est-ce que vous avez?...

MADAME D'HOUBLY. — Je m'embête!... je m'embête considérablement!...

DU HELDER. — Préférez-vous être seule?...

MADAME D'HOUBLY, *les yeux au ciel, avec âme.* — Oh! oui!...

DU HELDER, *prenant son chapeau qu'il a posé par terre près de lui.* — Alors, je vous laisse!... *(Soupçonneux.)* vous tenez sans doute

à n'être pas dérangée si M. d'Épernon vient vous voir?... et il viendra probablement?...

MADAME D'HOUBLY, *agressive.* — Probablement!...

DU HELDER. — Si toutefois votre bonne amie la duchesse le lui permet...

MADAME D'HOUBLY — . . . .

DU HELDER, *s'approchant de madame d'Houbly.* — Alors... au revoir?... *(Tendrement.)* à demain?...

MADAME D'HOUBLY, *bourrue.* — A quand vous voudrez!...

DU HELDER. — Comment... à quand je voudrai?... mais demain... c'est le jour où vous venez là-bas?...

MADAME D'HOUBLY. — Ah! oui... c'est vrai!... mais demain je ne pourrai pas sortir... du moins pour aller là-bas...

DU HELDER, *navré.* — Oh!... *(Se rasseyant tout près de madame d'Houbly.)* Voyons, Clotilde?... nous n'allons pas nous mal quitter

pour une bêtise?... j'ai eu tort de vous taquiner à propos d'Épernon, je le reconnais... mais je plaisantais... vous pensez bien que je ne croyais pas un mot de ce que je disais?... je sais bien que, si vous flirtez un peu avec Épernon, il n'y a... au fond... rien dont mon affection puisse s'alarmer...

MADAME D'HOUBLY, *entre ses dents.* — Imbécile!...

DU HELDER. — Qu'est-ce que vous dites?...

MADAME D'HOUBLY. — Rien... je vous écoute...

DU HELDER, *se penchant et embrassant la nuque de madame d'Houbly.* — A demain!...

(La portière qui ferme une des baies se soulève et M. d'Houbly paraît. Ils s'éloignent brusquement l'un de l'autre.)

M. D'HOUBLY, *qui n'a rien vu, à du Helder.* — J'ai su qu'il n'y avait plus que toi au salon... alors, je me suis décidé à descendre...

DU HELDER, *gauchement, tortillonnant son chapeau.* — Mais... je m'en vais... il est horriblement tard!... *(Il se lève.)*

M. D'HOUBLY, *le forçant à se rasseoir sur le petit canapé Louis XVI, à côté de madame d'Houbly.* — Mais reste donc tranquille, sacrebleu!... nous allons tailler une petite bavette... tu as bien le temps de rentrer!...

MADAME D'HOUBLY, *très aimable.* — Asseyez-vous donc?... vous avez bien le temps!... *(A part.)* il va me savoir gré d'insister...

M. D'HOUBLY. — D'autant plus que nous n'aurons pas beaucoup le temps de causer comme ça gentiment, tous les trois...

MADAME D'HOUBLY. — Pourquoi?...

M. D'HOUBLY. — Parce qu'Épernon va arriver...

MADAME D'HOUBLY, *vivement.* — Il va arriver?... *(Un temps.)* comment le savez-vous?...

M. D'HOUBLY. — Il me l'a dit... chez madame d'Aiguillon où je l'ai laissé...

MADAME D'HOUBLY, *très rouge*. — Ah!... *(Un temps.)* y avait-il beaucoup de monde?...

M. D'HOUBLY, *riant*. — Personne!... pas très courues, vous savez, les cinq heures de cette bonne duchesse!... j'y ai trouvé Épernon que j'y ai laissé, et il m'a annoncé qu'il allait venir vous voir... *(On entend le timbre.)* le voilà probablement?... *(A du Helder.)* si tu pars, je vais descendre les Champs-Élysées avec toi... ça me promènera... j'ai besoin de marcher... je m'alourdis...

DU HELDER. — Mais non!... mais non!... il est tard!... reste donc tranquillement chez toi sans bouger, va... c'est bien ce que tu as de mieux à faire...

MADAME D'HOUBLY. — Pourquoi ne voulez-vous pas qu'Auguste sorte avec vous?.. puisqu'il vous dit que ça lui...

M. D'HOUBLY, *se levant, à du Helder, le forçant à se lever aussi.* — Levons-nous avant qu'il entre... pour que ça n'ait pas l'air...

MADAME D'HOUBLY, *achevant sa phrase.* — ... fait du bien?...

(On introduit d'Épernon.)

DU HELDER. — Mais je n'empêche pas Auguste de venir si ça lui plaît, moi!... au revoir!... *(A demi-voix, montrant M. d'Houbly qui accueille d'Épernon.)* Pendant que vous y êtes... vous ne me demandez pas de le garder à dîner?... *(Madame d'Houbly hausse les épaules.)*— Ah!... tant pis!... ça serait complet!... *(A M. d'Houbly, saluant légèrement d'Épernon)* Viens-tu, Auguste?...

M. D'HOUBLY. — Voilà!... je suis à toi!...

(Ils sortent.)

D'ÉPERNON, *venant baiser longuement la main de madame d'Houbly.* — Votre mari s'appelle Auguste?...

MADAME D'HOUBLY, *énervée*. — Apparemment...

D'ÉPERNON. — Excusez ma question?... j'ignorais ce détail... *(Il écoute si l'on n'entend plus marcher dans les salons, et vient s'asseoir sur le petit canapé Louis XVI, à côté de madame d'Houbly qu'il embrasse.)* Je t'adore!...

MADAME D'HOUBLY. — . . . .

D'ÉPERNON, *étonné*. — Quel petit glaçon!... *(Un temps.)* dites-moi?... il n'a pas l'air de me gober beaucoup, M. du Helder?...

MADAME D'HOUBLY. — Mais si... mais si!... je ne vous dis pas qu'il vous gobe à s'en faire mourir... mais enfin, il vous gobe suffisamment...

D'ÉPERNON. — Merci bien!... *(Un temps.)* je crois que ma présence ici lui est parfaitement désagréable... et qu'il y a pour ça de bonnes raisons?...

MADAME D'HOUBLY. — Qu'est-ce que ça

signifie, cette phrase mystérieuse et cet air profond ?...

D'ÉPERNON. — Ça signifie que... que... Eh parbleu !... c'est difficile à dire, ce que vous me demandez là ?...

MADAME D'HOUBLY. — Eh ! mon Dieu !... pourquoi vous gênez-vous ?... dites que vous me croyez la maîtresse de du Helder ?... mais dites-le donc, vous en mourez d'envie ?...

D'ÉPERNON. — Eh bien, oui, là !...

MADAME D'HOUBLY, *avec conviction*. — Imbécile !... *(Un temps.)* c'est tout à fait flatteur pour moi, cette supposition !...

D'ÉPERNON. — Mon Dieu !... M. du Helder est un très charmant homme...

MADAME D'HOUBLY. — Qui a cinquante ans !...

D'ÉPERNON. — On m'avait dit quarante-huit... qui a de l'esprit, du chic... qui est membre de tous les grands cercles...

MADAME D'HOUBLY. — Tout ça !... *(Riant.)*

c'est certainement superbe... mais ça ne suffit pas pour me faire tomber dans les bras d'un monsieur...

D'ÉPERNON. — C'est bizarre !... non seulement l'attitude de M. du Helder avec vous... et surtout avec moi... me faisait penser... ce que je viens de vous dire... mais encore on me l'a affirmé...

MADAME D'HOUBLY, *vivement.* — Qui ça?...

D'ÉPERNON, *embarrassé.* — Mais... tout le monde !...

MADAME D'HOUBLY. — Un nom?... si c'est tout le monde, il est bien facile de me donner un nom?...

D'ÉPERNON, *à part.* — Je ne peux pourtant pas lui dire que c'est Suzanne de Grâce — et rien qu'elle — qui m'a dit ça...

MADAME D'HOUBLY. — Je voudrais savoir qui a fait cette infamie?... (*Illuminée.*) Eh !... que je suis bête !... c'est madame d'Aiguillon !...

D'ÉPERNON, *sincère.* — Oh ! pas du tout !...

MADAME D'HOUBLY. — Allons donc !... je suis sûre que c'est elle !... elle m'a toujours détestée... et elle doit me détester bien plus encore depuis que...

D'ÉPERNON, *inquiet.* — Depuis que ?...

MADAME D'HOUBLY. — Depuis qu'elle vous a... — comment dire ? — remarqué...

D'ÉPERNON, *très rouge.* — Mais...

MADAME D'HOUBLY. — Oh !... je dis « remarqué » sans plus !... je ne vous fais pas l'injure de croire, — bien que je connaisse la délicatesse des hommes, — que vous avez accordé quoi que ce soit à ce paquet !...

D'ÉPERNON, *de plus en plus rouge* — . . .

MADAME D'HOUBLY. — Ça, ce serait, mon pauvre ami, vous couler à pic !...

D'ÉPERNON, *embarrassé.* — Je commence par vous affirmer que la duchesse d'Aiguil-

lon se soucie fort peu du très mince personnage que je suis... mais, ceci dit, je me permettrai de critiquer votre jugement un peu bien sévère...

MADAME D'HOUBLY, *jouant la stupeur.* — Sévère?...

D'ÉPERNON, *souriant.* — Dame !... vous employez un terme qui manque de justesse, quand vous qualifiez la duchesse de « paquet »!...

MADAME D'HOUBLY. — C'est vrai!... c'est « tas » que j'aurais dû dire!...

D'ÉPERNON, *saisi.* — Oh!!!...

MADAME D'HOUBLY. — Et si la duchesse s'appelait madame Tartempion ou madame Cocardeau, ou de n'importe quel autre nom malsonnant ou ridicule...

D'ÉPERNON, *à part.* — Gouillat, par exemple!...

MADAME D'HOUBLY, *continuant.* — Si elle n'avait pas un hôtel étonnant, des chevaux

de cinq cents louis, des domestiques admirables et des toilettes magnifiques... vous n'auriez jamais eu l'idée de la regarder...

D'ÉPERNON, *à part.* — Il y a du vrai !... *(Haut.)* Mais je ne l'ai pas regardée tant que ça !... elle m'a paru être très fraîche...

MADAME D'HOUBLY. — Très peinte, vous voulez dire ?...

D'ÉPERNON, *à part.* — Ça, c'est bien possible !... je me disais aussi... *(Haut.)* Je n'ai pas vu d'assez près la duchesse pour avoir remarqué ce détail...

MADAME D'HOUBLY. — Ah ! vous appelez ça un détail, vous ?... *(Regardant tendrement d'Epernon.)* jure-moi que tu ne l'aimes pas ?...

D'ÉPERNON, *avec conviction.* — Je te jure que je ne l'aime pas !...

MADAME D'HOUBLY. — Jure-moi qu'elle ne t'a rien dit ?...

D'ÉPERNON. — Ça dépend de ce que tu

appelles « rien dit »... nous avons parlé de choses et d'autres...

MADAME D'HOUBLY. — D'autres surtout, hein ?...

D'ÉPERNON. — Et puis, madame Saty est arrivée tout de suite...

MADAME D'HOUBLY, *indignée*. — Oh !... c'était ça la visite à un jour !... *(A part.)* dès qu'elle a su qu'il était chez madame d'Aiguillon, elle y a couru... *(Perplexe.)* alors, elle aussi ?...

D'ÉPERNON. — A quoi penses-tu ?...

MADAME D'HOUBLY. — A toi !... *(Câline.)* c'est que je t'aime tant, moi !... si tu savais ?...

D'ÉPERNON, *l'embrassant*. — Moi, je t'adore !...

. . . .

(Un silence, on entend marcher dans l'autre salon)

MADAME D'HOUBLY. — C'est M. d'Houbly qui rentre !... à demain... à trois heures, comme à l'ordinaire !...

D'ÉPERNON. — Demain ?... *(Cherchant.)* qu'est-ce que j'ai donc demain ?... je parierais que j'ai quelque chose à faire à trois heures... Ah !... *(A part.)* c'est la duchesse !... je n'y pensais plus, moi, à la duchesse !... *(Haut.)* je ne peux pas me rappeler ce que c'est, mais je suis sûr que j'ai quelque chose...

MADAME D'HOUBLY. — Enfin... j'irai tout de même chez toi... si tu as à faire, tu me le diras et je m'en irai, voilà tout !... *(Elle se pelotonne dans ses bras et l'embrasse.)* je t'aime !... je t'aime !...

D'ÉPERNON, *perplexe, à part.* — Ben, me voilà bien, moi !... avec deux femmes sur les bras à la même heure !...

SI BON PAPA ME VOYAIT?...

Dans l'avenue des Champs-Élysées.

D'ÉPERNON, *il monte l'avenue très lentement, en regardant toutes les jolies femmes qui passent. Il est deux heures moins quelques minutes.* — Faut pas que j'arrive avant l'heure!... je sais bien qu'elle m'a donné une clef... *(Il tâte sa poche.)* mais enfin... *(Un temps.)* C'est au ministère qu'on doit être content de moi!... j'ai manqué trois fois depuis huit jours... un de ces soirs, en rentrant, je trouverai ma lettre de congé... c'est sûr!... *(Saluant une femme qui passe en voiture.)* Tiens! la

belle madame Saty!... en voilà une qui me chante, la belle madame Saty!... *(Un temps.)* je ne peux d'ailleurs pas me plaindre... madame d'Houbly est ravissante... et quant à la duchesse... eh bien, c'est la duchesse, parbleu!... et cela seul vaut bien quelque chose... et puis, elles sont vraiment charmantes pour moi, ces femmes-là!... et ac cueillantes!... et simples!... et bonnes!... *(Un temps.)* plus faciles que je ne l'aurais cru, par exemple!... *(Il regarde l'heure à sa montre.)* Voyons?... deux heures moins trois... il est temps de la rejoindre, cette bonne duchesse!... *(Il tourne dans l'avenue de l'Alma.)* Ah!... il s'agit de ne pas gaffer!... un petit rez-de-chaussée avant la loge du concierge... Comment a-t-elle eu cet appartement du jour au lendemain?... *(Examinant la maison avec effroi.)* et qu'est-ce qu'il peut bien coûter, Seigneur?... j'ai eu tort de ne pas la laisser venir chez moi comme elle

le voulait... car, en somme, il faut, sous peine de paraître mufle, que je le paie, cet appartement?... et que je le paie avec quoi?... d'autre part, si elle était venue chez moi avec sa robe cloche, son collet Henri III, et son chapeau qui s'envole, elle aurait révolutionné toute la maison... j'aurais été couvert de ridicule!... j'aurais eu beau affirmer qu'elle est ma tante... on ne m'aurait pas cru... vu ses allures un peu... *(Il cherche le mot.)* un peu compromettantes... elle serait à coup sûr mal comprise dans mon quartier... et elle est d'un volume à ne pas passer inaperçue!... *(Prenant résolument son parti.)* Allons, y a pas, faut entrer!... *(Il s'engouffre tête baissée sous la voûte, marchant très vite, et, dans son élan, dépasse une porte qui est à gauche en entrant.)*

UNE VOIX, *appelant très bas par la porte entrebâillée.* — Pstt!... pstt!... c'est ici!...

D'ÉPERNON, *se retournant.* — Ah!... tiens!...

(La porte s'entre-bâille un peu plus, il entre dans l'appartement. — La porte se referme.)

LA DUCHESSE D'AIGUILLON, *quarante-cinq ans. Grande, forte. A été très belle, mais s'est considérablement alourdie depuis quelque temps. Cheveux bruns. Yeux idem. Habilement maquillée. Luxueusement habillée, mais un peu province et un peu « rasta ». On ne sait pas trop lequel des deux domine. Beaucoup de tempérament. Peu d'esprit et pas du tout de jugement. Vieille noblesse. Tout ce qu'il y a de plus relevé comme origine. Signe particulier : neuf cent mille livres de rentes « en terres ».* — Ah!... enfin!... je mourais d'inquiétude!...

D'ÉPERNON, *inquiet.* — Est-ce que je suis en retard?...

LA DUCHESSE. — Non... c'est moi qui suis venue avant l'heure!... je mourais d'impatience!...

D'ÉPERNON, *à part.* — Est-ce qu'elle va mourir comme ça tout le temps?...

LA DUCHESSE. — Je suis si heureuse!... *(Elle s'abat sur la poitrine d'Epernon qui fléchit.)*

D'ÉPERNON, *entraîné.* — Moi aussi, je suis heureux!... *(Il l'embrasse.)*

(Un silence assez long.)

LA DUCHESSE, *d'une voix faible.* — Raoul!!!...

D'ÉPERNON, *embarrassé.* — Valentine!!!... *(Il la réembrasse.)*

LA DUCHESSE, *l'entraînant vers le salon.* — Le bonheur me fait perdre la tête... je vous laisse là, dans l'antichambre...

D'ÉPERNON, *regardant l'antichambre qui est très élégante.* — J'étais très bien!... *(A part.)* Mâtin!... c'est chic, ici!... ça doit coûter les yeux de la tête!...

(Ils entrent dans le salon qui est tendu de vieilles tapisseries. Quelques beaux bibelots. Meubles moelleux. Un divan couvert d'une peau d'ours. Fleurs partout. Au fond du salon, baie ouvrant sur une chambre dont les volets sont fermés et

qu'on entrevoit à peine éclairée par une veilleuse à globe rosé).

LA DUCHESSE, *faisant asseoir Épernon sur le divan et s'asseyant auprès de lui.* — Eh bien, comment trouvez-vous notre nid?...

D'ÉPERNON, *avec conviction.* — Épatant!... *(A part, consterné.)* Peste!... elle n'y va pas de main morte quand elle choisit un appartement!... j'ai eu tort de m'en rapporter à elle pour ça... et il me reste en tout dix louis pour aller jusqu'à la fin du mois!...

LA DUCHESSE, *se pelotonnant contre Épernon qu'elle couvre complètement de son gros corps robuste et replet.* — Alors, il vous plaît?...

D'ÉPERNON, *distrait.* — Qui ça?...

LA DUCHESSE. — Notre nid?...

D'ÉPERNON, *enthousiaste.* — S'il me plaît!... pouvez-vous me le demander?... d'abord, avec vous, tout me plairait!... *(Plus calme.)* je vous prierai de vouloir bien me dire ce que je vous dois?...

LA DUCHESSE, *interrogativement.* — Ce que vous me devez?...

D'ÉPERNON. — Pour l'appartement?...

LA DUCHESSE. — Mais rien!...

D'ÉPERNON, *débarrassé d'un poids.* — Comment, rien?... mais j'entends bien que...

LA DUCHESSE. — C'est un appartement que me prête un de mes neveux... qui est à Nice...

D'ÉPERNON, *étonné.* — Ah!... *(Un temps.)* et il sait à quel usage il est destiné?... *(A part.)* ils sont tout de même à la coule, dans le faubourg!...

LA DUCHESSE. — Mais non!... il ne le sait pas!... il ne sait même pas qu'il me le prête!... je suis chargée de faire soigner, et entretenir, et dorloter ses bibelots... voilà tout!... alors, comme j'ai les clefs... *(Un silence.)*

D'ÉPERNON, *vaguement mal à l'aise.* — Et... il ne va pas revenir?...

LA DUCHESSE. — Qui?...

D'ÉPERNON. — Votre neveu?...

LA DUCHESSE. — Mon neveu?... quel neveu?... *(Se rappelant.)* Ah!... non!... il n'y a pas de danger!...

D'ÉPERNON, *à part, pensif.* — Pour mener proprement cette vie-là, il faudrait être riche... ou au moins indépendant...

LA DUCHESSE, *à part, regardant Épernon.* — Il est inquiet!... et je ne peux pas lui expliquer que l'appartement est à moi?... il supposerait des choses... que je ne veux pas qu'il suppose... *(Haut, appuyant sa tête sur l'épaule d'Épernon.)* Mon Raoul!...

D'ÉPERNON, *embrassant les cheveux de la duchesse et cherchant une phrase tendre.* . . .

. . . .

(Après un silence.) Ma Valentine!... *(A part.)* j'ai beau chercher, je ne trouve rien à lui dire!...

LA DUCHESSE, *tendrement.* — Raoul!... Valentine!... c'est gentil!... nous avons l'air de jouer les *Huguenots!*...

D'ÉPERNON. — Pourquoi ça?...

LA DUCHESSE. — Parce que, là aussi, Valentine aime Raoul!...

D'ÉPERNON, *distrait, regardant la raie de la duchesse qui trace un très large chemin rose au milieu de ses cheveux foncés.* — Ah!... Valentine aime Raoul!... *(A part.)* Elle se déplume!...

LA DUCHESSE. — Comment, vous ne vous rappelez pas les personnages des *Huguenots?...* mais tout le monde sait ça par cœur...

D'ÉPERNON, *embarrassé.* — J'oublie toutes les choses que j'ai vues...

LA DUCHESSE. — Même quand vous les voyez si souvent?... car enfin, les *Huguenots...*

D'ÉPERNON, *avec aplomb.* — Je ne sais pas comment ça se fait, mais je ne les ai pas vus si souvent!... *(A part.)* je suis allé une seule fois à l'Opéra... aux places à trois

francs... et c'est *Guillaume Tell* qu'on jouait...

LA DUCHESSE. — Eh bien, vous viendrez les entendre avec moi... dans ma loge?...

D'ÉPERNON, *ravi.* — Ce me sera un plaisir infini!... *(A part.)* et une salutaire économie... sans parler de l'honneur!... me voilà lancé, moi!... et bon papa Gouillat qui disait que je n'arriverais jamais à rien!...

LA DUCHESSE, *tendrement, se suspendant au cou d'Épernon.* — Tu m'aimes, dis?...

D'ÉPERNON. — Oh! oui, va!... *(A part, perplexe.)* Est-ce poli de l'avoir laissée me tutoyer la première... ou, au contraire, aurais-je dû commencer?... j'ignore totalement l'étiquette en ce qui concerne ces sortes de choses...

LA DUCHESSE, *se précipitant de nouveau sur Épernon de tout son poids, et le serrant de toute sa force.* — Si tu savais ce que je suis bien!...

D'ÉPERNON, *sans conviction.* — Et moi

donc !... *(A part.)* elle est d'un lourd !...

LA DUCHESSE. — Je t'ai aimé depuis le premier instant où je t'ai entrevu !... oui !... chez les d'Houbly... dans *la Petite Marquise*... Ah ! combien j'ai regretté alors de n'avoir pas accepté le rôle qu'on m'avait offert !...

D'ÉPERNON. — Lequel?... *(A part, la regardant.)* En la voyant comme ça, de haut en bas, on découvre un tas de petites rides qu'on croirait creusées avec un couteau !...

LA DUCHESSE. — Le rôle d'Henriette, naturellement !...

D'ÉPERNON, *stupéfait.* — De la petite marquise?...

LA DUCHESSE. — Vous trouvez que je n'ai pas le physique parce que je ne suis pas une Chaumont?... mais qu'est-ce que ça fait?... Marie Magnier non plus n'est pas une Chaumont, et elle a été charmante dans le rôle, au Gymnase...

D'ÉPERNON. — Ça ne m'étonne pas !...

(A part.) Ah bien ! si elle se compare à Magnier !...

LA DUCHESSE. — J'aurais toujours joué mieux que madame d'Houbly, n'est-ce pas?...

D'ÉPERNON. — Mais je l'ai trouvée bonne, moi, madame d'Houbly !...

LA DUCHESSE. — Eh bien, vrai, vous n'êtes pas difficile!... vous n'avez d'ailleurs pas été excellent non plus, vous!... aviez-vous joué souvent la comédie, avant ça?...

D'ÉPERNON. — Quelquefois!... *(A part.)* deux fois... chez mon chef de bureau qui a trois filles et une collection de nièces à mettre en valeur...

LA DUCHESSE. — On ne l'aurait pas cru en vous voyant... vous aviez des gaucheries, des hésitations... mais vous avez été quand même exquis... *(Câline.)* parce que tu ne pouvais pas n'être pas un peu toi quand même !... *(Elle se serre de plus en plus contre lui.)*

D'ÉPERNON, *à part, répondant par une énergique pression.* — J'ai peur qu'elle ne me trouve froid!...

LA DUCHESSE. — Dis-moi... j'ai quelque chose à te demander?...

D'ÉPERNON. — Demandez?...

LA DUCHESSE. — Mais tu vas me jurer, me jurer, entends-tu, que tu diras la vérité?...

D'ÉPERNON. — Je le jure!...

LA DUCHESSE. — Jure-le sur quelque chose?...

D'ÉPERNON. — Sur ce que vous... *(Se reprenant.)* sur ce que tu voudras!... *(A part.)* j'oublie toujours de la tutoyer, moi!...

LA DUCHESSE. — As-tu encore tes parents?...

D'ÉPERNON. — Oui!...

LA DUCHESSE. — Eh bien, jure-moi sur la tête de madame d'Épernon?...

D'ÉPERNON, *à part.* — Madame d'Éper-

non?... pauv' maman!... ce qu'elle serait abrutie de s'entendre appeler comme ça!...

LA DUCHESSE. — Jure-moi que tu n'as pas aimé madame d'Houbly?... *(Mouvement d'Épernon.)* tiens, jure-le sur notre amour, j'aime mieux ça!...

D'ÉPERNON, *à part.* — Moi aussi, j'aime mieux ça que de jongler avec la tête de maman!... *(Haut.)* Je le jure!...

LA DUCHESSE. — Et qu'elle n'a pas couru après toi?...

D'ÉPERNON. — et qu'elle n'a pas couru après moi...

LA DUCHESSE. — Et que vous n'avez pas flirté?...

D'ÉPERNON. — Et que nous n'avons pas flirté...

LA DUCHESSE. — Jamais?...

D'ÉPERNON. — Jamais!...

LA DUCHESSE, *l'embrassant avec transport.* — Ah!... je suis bien heureuse!...

D'ÉPERNON, *à part.* — Allons, tant mieux!...

LA DUCHESSE. — Et d'ailleurs, en y réfléchissant, ça n'aurait jamais pu être sérieux!... un homme tel que toi ne peut pas aimer une femme comme la petite d'Houbly...

D'ÉPERNON. — Évidemment!... *(A part.)* un amour... avec une taille que je tiens dans mes deux mains!... *(Il regarde la duchesse avec effroi.)*

LA DUCHESSE, *se serrant de plus en plus étroitement.* — Comprends-tu que je suis bien à toi ?... le comprends-tu?...

D'ÉPERNON, *convaincu.* — Oh! oui!...

LA DUCHESSE. — Dis-moi que tu m'aimes?...

D'ÉPERNON. — Ne le sais-tu pas?... *(Il l'embrasse. Un silence.)*

LA DUCHESSE. — Je t'aime!...

D'ÉPERNON. — Je t'aime!... *(A part.)* Ici, avec ce jour cru, elle est vraiment pas

entraînante!... *(Il veut emmener la duchesse dans la pièce sombre.)*

LA DUCHESSE. — Non!... laisse-moi là!... je suis si bien!... est-ce que tu n'es pas bien, toi?...

. D'ÉPERNON. — Je suis à merveille!... *(A part.)* Ben, pour une femme pas fine... c'est une femme pas fine!...

LA DUCHESSE. — Tu es tout pour moi!... tout!... je vais enfermer ma vie dans la tienne!...

D'ÉPERNON, *avec âme.* — Merci!... *(A part, regardant la duchesse.)* Madame d'Houbly a raison tout de même!... c'est un tas!... un vrai tas!... *(Se raisonnant.)* oui, mais elle a du chic... *(Apercevant, dans l'envolée des jupes, un jupon de satin feuille de rose tout ruché de malines.)*... et de jolis dessous...

LA DUCHESSE, *d'une voix faible, les bras noués autour du cou d'Épernon.* — Mon Raoul adoré!...

D'ÉPERNON, *à part.* — Et puis, c'est une duchesse!... *(Assez fier, en somme.)* Ah! non d'un chien!... si bon papa Gouillat me voyait!!! . . . .

DIPLOMATIE

Au jeudi de madame d'Houbly.

MADAME D'HOUBLY, *à du Helder qui entre.* — Ah!... c'est aimable à vous de venir me voir de bonne heure!... vous êtes ma première visite aujourd'hui!...

DU HELDER, *gouailleur.* — Ah bah!... M. d'Épernon est donc malade?...

MADAME D'HOUBLY. — . . . .

DU HELDER. — Je vous demande pardon de remarquer son absence... mais je suis si habitué à le trouver... depuis quelque temps... installé ici quand j'y arrive... que j'ai pensé...

MADAME D'HOUBLY. — Que vous avez pensé?...

DU HELDER. — Que votre porte, qui ne s'ouvre pour tous qu'à cinq heures, s'entre-bâillait de meilleure heure pour lui?...

MADAME D'HOUBLY. — . . . .

DU HELDER. — J'ai, comme vous l'avez peut-être remarqué, cessé de venir... ou du moins de venir tôt comme autrefois... non?... vous ne vous êtes pas aperçue de ce changement?... vous étiez trop absorbée d'autre part?... enfin, que vous vous en soyez aperçue ou non... j'ai cessé de venir de bonne heure... et si aujourd'hui je reprends un peu mes anciennes habitudes, c'est que... *(Il s'arrête.)*

MADAME D'HOUBLY. — C'est que?...

DU HELDER. — C'est que j'ai tout lieu de croire que M. d'Épernon est en train, lui, d'en prendre de nouvelles...

MADAME D'HOUBLY, *très rouge.* — Ça signifie, cette insinuation ?...

DU HELDER. — « Insinuation?... » oh! le vilain mot!... affirmation, vous voulez dire ?...

MADAME D'HOUBLY. — Alors, vous affirmez...

DU HELDER. — Que M. d'Épernon étant aujourd'hui le nouveau... caprice de madame d'Aiguillon... il n'est, comme bien vous pouvez le penser, pas très libre de son temps...

MADAME D'HOUBLY. — C'est une infamie !...

DU HELDER. — Une infamie?... peste!... comme vous y allez !... c'est tout au plus une faiblesse... ou un manque de goût !... cette bonne duchesse n'est plus, certes, ni très belle, ni même très affriolante... mais enfin, on peut encore, — à la rigueur, — expliquer par un état maladif ou névrosé, l'instant d'aberration qui lui livre un beau

gas, dont la profession avouée est de roucouler avec toutes les femmes?... une infamie!... vous êtes sévère, vous!...

MADAME D'HOUBLY. — Eh! ce n'est pas là ce que je veux dire!... M. d'Épernon aurait bien raison d'avoir, — si bon lui semblait, — un caprice pour madame d'Aiguillon... quels que soient son âge et sa laideur!.. mais non!... ce que j'appelle une infamie, c'est d'inventer d'abord, et de venir me raconter ensuite, un potin que vous avez forgé de toutes pièces, et que vous savez être un écœurant mensonge...

DU HELDER, *à part.* — Sapristi!!!... ça a dû aller plus loin que je ne croyais!... (*Haut.*) un mensonge?... mais tout le monde sait ça!... excepté vous et d'Aiguillon!... et encore, d'Aiguillon, c'est pas autrement sûr qu'il ne le sache pas!...

MADAME D'HOUBLY, *agitée.* — Vous me dites ça parce que vous croyez, —

à tort d'ailleurs, — me faire enrager... mais...

(M. d'Houbly soulève un peu la portière qui ferme une baie placée au fond du salon. Madame d'Houbly s'arrête court.)

M. D'HOUBLY. — Puisqu'il n'y a encore personne, peut-on venir un instant s'asseoir et se chauffer avec vous?... *(Il sort de la portière dans laquelle il se drapait.)* au fait, comment se fait-il qu'Épernon ne soit pas encore là?... c'est pourtant son heure...

MADAME D'HOUBLY, *énervée.* — . . .

DU HELDER. — Ah bien!... tu arrives juste à point pour résoudre une question délicate, toi!... qu'est-ce que, en ce moment, on dit de M. d'Épernon? ..

M. D'HOUBLY. — Dans quel genre?...

DU HELDER. — Dans le genre amoureux, naturellement!... il n'en a pas d'autre!...

M. D'HOUBLY. — C'est assez vrai!... eh bien, dans ce genre-là, on dit qu'il est

l'amant de madame d'Aiguillon, parbleu!...

MADAME D'HOUBLY, *étonnée.* — Ah!... *(Se remettant vivement.)* et vous croyez à ça, vous?...

M. D'HOUBLY, *riant.* — Comme à l'évangile!...

DU HELDER, *à madame d'Houbly.* — Quand je vous le disais!...

MADAME D'HOUBLY. — . . . .

M. D'HOUBLY, *surpris.* — Comment ne saviez-vous pas cette grande nouvelle?... cette pauvre madame d'Aiguillon est si flattée de sa conquête, qu'elle s'arrange pour l'annoncer à tout le monde...

MADAME D'HOUBLY, *sèchement.* — Elle ne me l'a pas annoncée...

M. D'HOUBLY. — Eh bien, vous êtes la seule, en ce cas!... *(A du Helder qui rit.)* mais oui!... hier encore, elle en a parlé, — avec des réticences, mais enfin parlé tout de même, — à d'Alvéol qui me l'a

raconté... *(A Cernay qui entre.)* tenez, demandez plutôt à Cernay?...

CERNAY, *saluant madame d'Houbly.* — Qu'est-ce qu'on demande à Cernay?... *(Poignées de main, etc..., etc..)*

M. D'HOUBLY. — De qui le beau d'Épernon obtient pour l'instant les faveurs?...

CERNAY, *un peu interloqué, regardant successivement M. et madame d'Houbly et du Helder.* — Mais...

M. D'HOUBLY. — Ah! vous pouvez le dire!... inutile de vous gêner pour nous, vous savez!... nous connaissons beaucoup d'Épernon, mais enfin, il ne nous est rien, après tout!...

DU HELDER, *à part.* — Toujour gaffeur, ce pauvre Auguste!...

CERNAY, *avec un peu d'hésitation.* — Mon Dieu!... je crois que... qu'Épernon trouve madame d'Aiguillon...

M. D'HOUBLY, *achevant.* — ...à son gré...

CERNAY, *voulant pacifier la situation.* — C'est plutôt, à vrai dire, le contraire...

DU HELDER. — Enfin, ils se trouvent réciproquement au gré l'un de l'autre?...

CERNAY, *riant.* — Si vous voulez?...

M. D'HOUBLY, *à sa femme.* — Vous voyez que nous ne le lui faisons pas dire?... *(Entre d'Alvéol.)* Ah! d'Alvéol!!!... c'est le ciel qui l'envoie!... d'Alvéol! réponds?... de qui, pour l'instant, Épernon possède-t-il les faveurs?...

D'ALVÉOL, *riant.* — De cette bonne duchesse...

M. D'HOUBLY. — Qui est-ce qui te l'a dit?...

D'ALVÉOL. — Elle-même!... Ah! il va bien, mon protégé!... car, c'est pas pour me vanter, mais c'est moi qui l'ai lancé!... je n'ai pas eu beaucoup de peine, c'est

vrai... mais enfin, il n'y a pas à dire, c'est moi qui l'ai lancé!... c'est moi!... *(A madame d'Houbly.)* il n'y a pas plus de deux mois que je vous l'ai présenté... c'est par vous... *(Se reprenant.)* par votre maison qu'il a débuté... et maintenant, on se l'arrache!...

DU HELDER. — C'est le mot!... *(Il louche sur madame d'Houbly, qui cherche à avoir l'air indifférent.)*

M. D'HOUBLY. — Il est certain qu'il a un chic à lui, ce garçon-là!... et de grands diables d'yeux, fendus jusqu'aux cheveux, qui doivent labourer les cœurs...

DU HELDER. — « Labourer » les cœurs est exquis!...

M. D'HOUBLY. — Ris tant que tu voudras!... il n'en est pas moins vrai qu'il les laboure...

MADAME D'HOUBLY, *méprisante.* — Oh!... le cœur de madame d'Aiguillon!...

M. D'HOUBLY, *vivement.* — Il n'y a pas qu'elle!... *(Mouvement de madame d'Houbly.)* oui, il paraît que, — sans parler de cette jolie Suzanne de Grâce, si fraîche et si pimpante, — il y a une autre femme... une femme du monde... encore jeune... et très jolie... et très bien posée... c'est cette portière d'Alvéol qui m'a raconté ça!... il sait qui c'est, mais il n'a pas voulu me le dire...

D'ALVÉOL, *très gêné.* — Mais... je ne sais rien du tout...

M. D'HOUBLY. — Tu le sais!... tu m'as même dit que tu connaissais trop le mari pour me dire son nom... *(Un froid.)* j'avais pensé que c'était madame Saty...

D'ALVÉOL. — Pourquoi madame Saty?...

M. D'HOUBLY. — Parce que, il est bien évident qu'elle en pince pour Épernon!... elle est encore jeune... elle est superbe... mais elle n'est pas très bien posée, et, — ni

toi, ni personne que je sache, n'a jamais vu M. Saty...

(On introduit la belle madame Saty. Silence un peu embarrassé.)

MADAME D'HOUBLY. — Nous parlions justement de vous!...

LA BELLE MADAME SATY. — Et qu'est-ce que vous en disiez?...

MADAME D'HOUBLY, *très gracieuse et souriante.* — Énormément de mal!...

M. D'HOUBLY, *bas, à du Helder.* — Ce que les femmes sont rosses, hein?... même la mienne!...

LA BELLE MADAME SATY. — Je tenais absolument à venir vous voir aujourd'hui... l'autre jeudi, j'avais dû écourter ma visite...

MADAME D'HOUBLY, *vivement.* — Et j'ai même, à ce propos, un reproche à vous faire... oui... vous êtes partie en me disant que vous aviez à faire une visite à un jour... que vous ne pouviez pas remettre...

LA BELLE MADAME SATY. — Mais effectivement, je...

MADAME D'HOUBLY. — Et vous êtes allée directement en sortant d'ici voir madame d'Aiguillon... qu'on peut voir tous les jours à cinq heures!... j'ai su ça par M. d'Épernon, qui avait eu le plaisir de vous y rencontrer... *(Un temps.)* et qui semblait très ravi de ce hasard... *(On introduit d'Épernon.)* Ah! le voilà, monsieur d'Epernon!... *(A d'Épernon qui lui baise la main.)* je croyais que vous aviez oublié mon jour?...

D'ÉPERNON, *tenue superchic. Beaucoup d'aplomb.* — Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites là!...

M. D'HOUBLY, *bas, à du Helder, après avoir serré la main à d'Épernon.* — Il a un chic et une élégance qui m'épatent, moi!... *(Du Helder hausse les épaules.)* mais regarde-le donc, sapristi!... ça n'est pas niable?... on dirait, ma parole, que tu es jaloux de lui!...

(On introduit la duchesse d'Aiguillon.)

MADAME D'HOUBLY, *se levant et allant au-devant de la duchesse.* — J'aurais parié que j'aurais le plaisir de vous voir aujourd'hui !... depuis cinq minutes, c'était comme une obsession... je me disais : « je suis sûre que madame d'Aiguillon va arriver !... »

(On rit.)

LA DUCHESSE, *sans méfiance.* — Ce que c'est que les pressentiments !... j'ai d'ailleurs à vous faire mille excuses... il y a un siècle que j'aurais dû venir vous voir...

(Peu à peu entrent différentes personnes : M. D'ORONGE, M. D'ÉGYDE, *et la* PETITE VICOMTESSE DE KERSÉVER, *qui est la nièce de la duchesse d'Aiguillon).*

LA DUCHESSE, *à la petite de Kerséver.* — Ah ! te voilà, toi !... tu es revenue de Cannes...

LA PETITE DE KERSÉVER, *vingt-cinq ans. Jolie comme un amour. L'air timide et correct.*

Pas beaucoup de chic, mais très élégante. Osant à peine lever ses grands yeux bleus. Tenue irréprochable. — Oui, ma tante... et nous sommes allés hier, Henry et moi, pour vous voir... on nous a dit que vous étiez sortie... il était pourtant plus de cinq heures...

LA DUCHESSE. — J'ai été retenue par des courses... *(Elle lance un regard en coulisse à d'Épernon qui ne bronche pas.)*

LA PETITE DE KERSÉVER. — Oui... en rentrant, vers sept heures, nous vous avons aperçue, Henry et moi... vous sortiez d'une maison de l'avenue de l'Alma...

LA DUCHESSE. — Oui... je... effectivement... *(Nouveau regard à d'Épernon qui, cette fois, examine attentivement un bibelot posé sur la petite table près de laquelle il est assis.)*

MADAME D'HOUBLY, *une tasse à la main, s'adressant à la duchesse.* — Voulez-vous une tasse de thé?...

LA DUCHESSE, *se levant.* — Oui... je vous remercie... *(Elle prend la tasse et manœuvre pour se rapprocher d'Épernon.)*

D'ÉPERNON, *à Cernay.* — Sais-tu qui est ce bijou de femme qui vient d'entrer?...

CERNAY. — La vicomtesse de Kerséver, née Jacqueline d'Aiguillon... femme d'un imbécile... vingt-cinq ans, deux cent mille francs de rente, peu d'esprit et pas de tempérament...

D'ÉPERNON, *avec conviction.* — Elle est adorable!... *(Il se rapproche doucement de la petite de Kerséver.)*

LA PETITE DE KERSÉVER, *à la duchesse, examinant d'Épernon à la dérobée.* — Ma tante... qu'est-ce que c'est donc que ce grand monsieur mince qui parle à M. de Cernay?... je ne l'ai jamais vu chez madame d'Houbly... ni ailleurs...

LA DUCHESSE. — C'est le vicomte d'Épernon... n'est-ce pas qu'il est charmant?...

LA PETITE DE KERSÉVER, *avec élan.* — Charmant!!!...

LA DUCHESSE, *parvenant enfin à se rapprocher d'Épernon.* — Irez-vous demain à l'ouverture de Meissonier?...

D'ÉPERNON. — Je ne sais pas... je crains de ne pas être libre demain... *(A part.)* cinq louis d'entrée!... j't'en fiche!...

LA DUCHESSE, *minaudant.* — Pas libre?... est-ce qu'un homme n'est pas toujours libre?... *(Bas.)* qu'est-ce que tu fais donc?...

D'ÉPERNON, *regardant avec inquiétude autour de lui.* — Mais... rien...

LA DUCHESSE. — Ne mens pas, surtout!... *(D'une voix ardente.)* je t'adore!...

D'ÉPERNON, *effaré, essayant de se dérober.* — Moi aussi... moi aussi!...

MADAME D'HOUBLY, *à part, continuant à servir le thé.* — Cette vieille folle de duchesse le rend grotesque!... ce que je donnerais pour la voir... distancée aussi!... il y a bien

madame Saty?... elle dévisage Épernon sans arrêter... c'est insensé, ces étrangères!... c'est d'un cynisme!... je sais bien que madame d'Aiguillon, qui n'est pas étrangère... *(A Cernay qui, debout à côté de la table, semble suivre avec intérêt ce qui se passe.)* qu'est-ce que vous examinez donc si attentivement?...

CERNAY. — J'examine la petite comédie qui se joue dans votre salon... et je m'amuse infiniment...

MADAME D'HOUBLY. — Madame d'Aiguillon, n'est-ce pas?...

CERNAY. — Madame d'Aiguillon... et les autres...

MADAME D'HOUBLY, *interloquée.* — Ah!... *(Un temps.)* alors, vous ne trouvez pas cet affichage scandaleux?...

CERNAY. — Je me scandalise si difficilement!...

MADAME D'HOUBLY. — Si c'était votre

salon qu'on choisissait pour y poursuivre quelqu'un comme une proie... vous vous scandaliseriez peut-être moins difficilement?...

CERNAY. — Peut-être?...

MADAME D'HOUBLY. — Ce que je donnerais pour que cette grosse folle fût bredouille!...

CERNAY. — Je vous ferai observer que « bredouille » signifie celui qui n'a pas pu marquer un seul point... ni toucher une seule pièce... et je crois qu'ici ce n'est pas précisément le cas?... *(Un temps.)* qu'est-ce que vous regardez?... l'œil attendri avec lequel madame Saty couve ce pauvre Épernon qui n'en peut mais...

MADAME D'HOUBLY. — Oui... précisément, c'est ça que je regarde... et il me vient une idée... *(Appelant d'Épernon que la duchesse continue à bloquer impitoyablement.)* Monsieur d'Épernon!..

D'ÉPERNON, *s'avançant vivement.* — Madame!...

MADAME D'HOUBLY, *lui tendant une tasse.* — Voulez-vous avoir la bonté d'offrir cette tasse à madame Saty?... *(Elle regarde en souriant d'Épernon qui s'éloigne emportant la tasse.)*

CERNAY. — C'est ça, l'idée?... elle est mauvaise!...

MADAME D'HOUBLY, *étonnée.* — Mais...

CERNAY. — Vous voulez, si je ne m'abuse, jeter madame Saty dans les jambes de cette bonne duchesse?...

MADAME D'HOUBLY. — . . . .

CERNAY. — C'est une combinaison... mais une combinaison qui ne vaut rien...

MADAME D'HOUBLY. — Parce que?...

CERNAY. — Parce que, si passionné musicien que soit Épernon... et précisément même parce qu'il est passionné musicien... il n'aime pas à entendre chanter toujours le même air...

MADAME D'HOUBLY.—Mais, madame Saty...

CERNAY. — N'est pas le même air tout à fait.., mais est presque dans le même ton... il peut y avoir une attention passagère à l'écouter, mais il n'y aura certainement pas emballement...

MADAME D'HOUBLY. — Et alors?...

CERNAY. — Alors, moi... si je formais les ténébreux projets qui sont les vôtres... je tâcherais de faire entendre un petit air tout nouveau, tout inconnu... *(Il regarde du côté de la petite de Kerséver)* dont l'effet serait plus vif et surtout plus durable... d'autant que, pour arriver à l'audition complète, il faudrait de la peine et du temps...

MADAME D'HOUBLY, *étonnée.* — Je crois que j'ai compris... mais il me semble que vous vous trompez...

CERNAY. — Essayez, vous le verrez bien?

MADAME D'HOUBLY, *résolument.* — Monsieur d'Épernon!...

D'ÉPERNON. — Madame!...

MADAME D'HOUBLY. — Voulez-vous porter cette tasse de thé à madame de Kerséver?... Ah! mais il faut que je vous présente?... *(S'approchant de la petite de Kerséver.)* Monsieur d'Épernon... un ami de votre tante...

LA PETITE DE KERSÉVER, *toute rouge.* — Monsieur...

D'ÉPERNON, *ravi, s'installant sur une chaise à côté d'elle.* — Laissez-moi tenir votre tasse, madame, voulez-vous?... *(Mouvement de la petite de Kerséver.)* au moins pendant que vous défaites votre gant?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — ....

D'ÉPERNON, *à part.* — Elle est délicieuse!... absolument délicieuse!... *(Haut, à la petite de Kersëver qui avale rapidement son thé.)* pas si vite... ne buvez pas si vite!... vous allez brûler vos jolies lèvres... pourquoi buvez-vous si vite que ça?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Je suis

pressée... il faut que je parte... j'ai donné rendez-vous à mon mari à cinq heures et demie au Bois... *(Elle fait un mouvement pour se lever.)*

D'ÉPERNON, *suppliant.* — Non... pas encore?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Mais je suis déjà en retard!...

D'ÉPERNON. — Qu'est-ce que ça fait?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Comment, ce que ça fait?... mais ça fait que mon mari m'attend...

D'ÉPERNON. — Bah! il attendra!... il vous voit tout le temps, votre mari!... tandis que moi, je ne vous reverrai peut-être plus... plus jamais?..

LA PETITE DE KERSÉVER, *troublée.* — Mais si... je... je vous reverrai...

D'ÉPERNON. — Où ça?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Mais je ne sais pas, moi!... partout... *(Cher-*

chant.) au Bois, le matin, si vous montez?...

D'ÉPERNON, *embarrassé.* — Je ne monte pas... *(Mouvement de la petite de Kerséver.)*, dans ce moment-ci...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Eh bien, ailleurs...

D'ÉPERNON. — Demain?... qu'est-ce que vous faites, demain...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Je monte à cheval jusqu'au déjeuner...

D'ÉPERNON. — Et puis après?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Et puis après?... *(Elle cherche.)* Ah!... demain j'irai à trois heures à l'exposition de Meissonier... vous y serez, naturellement?...

D'ÉPERNON. — Naturellement!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Alors, à demain ?... *(Elle se lève.)*

D'ÉPERNON. — A demain!... *(Il s'incline profondément.)*

D'ALVÉOL *à Cernay.* — Dites donc?... ça

a l'air de bicher, Épernon et la petite Kersêver?...

CERNAY. — Oh! avec Épernon, ça biche toujours!...

D'ÉPERNON, *tendrement, répétant une dernière fois à la petite de Kerséver qui s'en va.* — A demain... à Meissonier!... *(A part, se souvenant.)* Cré nom de nom!... demain, c'est le jour aux cinq louis!!!

PRIMAVERA

A l'hôtel d'Aiguillon.

Dans un petit salon. Il est deux heures.

UN VALET DE PIED, *à la petite de Kerséver qui se chauffe debout devant la cheminée.* — Madame la duchesse est à sa toilette... elle envoie les journaux à madame la vicomtesse pour si madame la vicomtesse veut attendre?... *(Il dépose sur une petite table* le Figaro, le Gaulois *et* le Correspondant, *et sort.)*

LA PETITE DE KERSÉVER, *à part.* — Il

paraît que ça va être long!... c'est vrai!... il est beaucoup trop tôt!... j'aurais dû me rappeler que ma tante n'est jamais prête avant quatre heures!... j'ai voulu me débarrasser de la visite avant l'heure du Bois... et voilà!... c'est stupide, ce que j'ai fait là!... (*Elle ouvre* le Gaulois :)

« Monseigneur le comte de Paris s'est embarqué hier à Lisbonne à destination de Southampton, où il arrivera jeudi. Il repartira vendredi soir ou samedi matin pour Londres, et sera dimanche rentré à... » (*Elle s'arrête.*)

C'est plein d'intérêt!... (*Elle ferme* le Gaulois.) j'en entends déjà assez parler à la maison, du comte de Paris!... inutile de... (*Apercevant une photographie qui est dans un petit cadre ancien, au milieu d'autres photographies.*) tiens!... M. d'Épernon!... (*Elle se lève vivement.*) comment ma tante a-t-elle sa photographie?... elle le connaît don

beaucoup ?... (*Elle regarde la photographie.*) elle est pas mal... mais il est joliment mieux, lui ! (*Elle approche la photographie tout près de ses yeux pour la mieux voir. La porte s'ouvre et le valet de pied fait entrer d'Épernon.*)

LA PETITE DE KERSÉVER, *saisie.* — Ah !!! (*Saluts. D'Épernon regarde en souriant le cadre que tient encore la petite de Kerséver.*)

LA PETITE DE KERSÉVER, *remettant vivement la photographie sur la table, et s'adressant au valet de pied qui arrange le feu.* — Prévenez madame la duchesse !...

LE VALET DE PIED. — Madame la duchesse n'est pas prête...

D'ÉPERNON, *dès que le valet de pied est sorti.* — Elle sera prête dans une bonne heure, la duchesse !... c'est bien ce que je pensais !...

LA PETITE DE KERSÉVER. — . . . . .

D'ÉPERNON. — Et pendant ce temps-là, je vais pouvoir vous entendre gazouiller si

gentiment... vous regarder remuer, aller, venir... avec vos petits mouvements si jolis, si menus, si drôlets...

LA PETITE DE KERSÉVER. — . . . . .

D'ÉPERNON. — J'étais si malheureux de ne pas vous avoir revue !...

LA PETITE DE KERSÉVER, *les yeux baissés.* — Mais... je suis allée à l'exposition de Meissonier... comme je vous l'avais dit...

D'ÉPERNON, *avec aplomb.* — Moi aussi !...

LA PETITE DE KERSÉVER. — C'est singulier, je ne vous ai pas vu... *(Naïvement.)* je vous ai pourtant bien cherché...

D'ÉPERNON, *avec éclat.* — Vous m'avez cherché?... Oh! que vous êtes bonne de me dire ça... même si ça n'est pas vrai !...

LA PETITE DE KERSÉVER. — . . . . .

D'ÉPERNON. — Je suis sorti affolé de cette exposition... *(A part.)* où je n'ai jamais mis le pied... *(Haut.)* et je me suis demandé

comment je pourrais bien vous revoir?... alors, je suis allé le soir à l'Opéra...

LA PETITE DE KERSÉVER. — C'est le vendredi qui est notre jour d'abonnement...

D'ÉPERNON, *à part.* — Je le sais bien... d'Alvéol me l'a dit!... *(Haut.)* je ne le savais pas, moi !... je ne sais rien de vos habitudes, de votre vie... et pourtant je mériterais, je vous jure, d'être au courant de toutes ces douces choses... je vous ado... *(Respectueux.)* je vous admire tant, si vous saviez?...

LA PETITE DE KERSÉVER, *embarrassée.* — Mais...

D'ÉPERNON. — Quand j'ai vu qu'à l'Opéra je ne vous apercevais pas non plus, le découragement m'a pris... j'ai passé deux jours si tristes, si tristes!... et puis, tout à coup, cette idée m'est venue : « Puisqu'elle est la nièce de la duchesse, elle doit aller quelquefois

voir sa tante... » et je me suis installé, pour n'en plus bouger, rue de Varenne... faisant les cent pas à portée de cette maison... guettant votre venue... *(A part.)* ça, c'est vraiment vrai!... depuis trois jours j'ai pas fichu les pattes au ministère!... j'ai écrit que j'étais malade... on m'a envoyé le médecin... heureusement, c'était le matin... j'étais couché... il m'a vu... et il m'a trouvé une maladie...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Alors, tout à l'heure, vous étiez là... à la porte?...

D'ÉPERNON. — Oui!... je me disais: « elle finira bien par venir!... » et j'attendais, tremblant de me tromper... quand je vous ai vue descendre de voiture... ce que j'ai ressenti de joie, je ne peux pas vous le dire assez, voyez-vous?... j'ai laissé passer un instant pour n'avoir pas l'air d'entrer en même temps que vous, et me voilà!... bien heureux, bien heureux, allez!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Alors, vous connaissez ma tante?...

D'ÉPERNON. — Un peu...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Comment, un peu?... (*Montrant la photographie de d'Épernon.*) mais...

D'ÉPERNON. — Ah! ma photographie!... ça ne veut rien dire... Madame d'Aiguillon m'a fait l'honneur de me demander cette photographie... pour vérifier une ressemblance...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Une ressemblance?...

D'ÉPERNON. — Avec le chevalier de Fiesque dont je descends... il paraît que la duchesse douairière d'Aiguillon a un portrait de mon aïeul... et M. et madame d'Aiguillon, qui prétendent que je ressemble beaucoup à ce portrait, ont voulu comparer...

LA PETITE DE KERSÉVER, *regardant de*

nouveau le petit cadre.) — Elle est jolie, cette photographie !...

D'ÉPERNON. — Si je... si j'osais...

LA PETITE DE KERSÉVER, *vivement.* — Oh ! non !.. *(Un temps.)* si vous connaissiez mon mari, vous pourriez la lui donner... mais à moi, c'est impossible !...

D'ÉPERNON. — Ah?... à ce propos ?... je voulais vous demander où je pourrais rencontrer M. de Kerséver, et me faire présenter à lui ?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Au Jockey... *(Mouvement d'Épernon.)* vous en êtes, naturellement ?...

D'ÉPERNON. — Hélas ! non, madame, je n'en suis pas... encore !... je suis, tel que vous me voyez, un nomade qui a beaucoup exploré le monde et fort peu habité Paris jusqu'ici...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Ah ! c'est vrai !... vous êtes diplomate?...

D'ÉPERNON. — Oui...

LA PETITE DE KERSÉVER, *inquiète.* — Est-ce que vous allez repartir?...

D'ÉPERNON. — J'espère bien que non!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Alors, vous allez vous présenter au Jockey?...

D'ÉPERNON, *sans enthousiasme.* — Probablement...

LA PETITE DE KERSÉVER. — C'est la première chose pour un homme, voyez-vous, d'être du Jockey?... tant qu'Henry n'a pas été du Jockey, je n'ai pas vécu!...

D'ÉPERNON. — Henry???...

LA PETITE DE KERSÉVER. — C'est mon mari... *(Revenant à son idée.)* et l'important, pour en être, c'est de choisir de bons parrains!.. peut-être la personnalité de celui qui se présente compte-elle pour quelque chose... mais c'est pour si peu que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler... au fond, les parrains, c'est tout!...

D'ÉPERNON. — Ah!... *(A part.)* Tant mieux!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Oui!... il faut des gens bien posés, riches, mais pas trop chics, pas trop intelligents... ceux-là ne sont pas assez aimés!... ainsi, tenez, mon oncle d'Aiguillon est un excellent parrain!... c'est lui qui a été le parrain d'Henry... et malgré ça, il a été ajourné deux fois, Henry!... on a cru que je tomberais malade... ou que je deviendrais folle...

D'ÉPERNON, *riant.* — Vous teniez donc bien à ce que M. de Kerséver fût du Jockey?

LA PETITE DE KERSÉVER. — Dame!... quand on n'est pas du Jockey, on ne compte pas!... *(Mouvement d'Epernon.)* c'est vrai ça!... on a beau être joli garçon, riche, bien né, bien élevé, avoir de l'esprit, avoir tout... on n'est rien si on n'est pas des grands cercles... *(Tête d'Epernon.)* vous n'êtes pas de mon avis?...

D'ÉPERNON. — Si fait... si fait!... (*A part.*) Elle est délicieuse, mais bête comme un petit chou!... (*Haut.*) Vous disiez « les » grands cercles?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Oui... il y a aussi l'*Union*, et l'*Agricole*... et même, à la rigueur, *la rue Royale*...

D'ÉPERNON. — Et, bien entendu, M. de Kerséver fait partie des trois?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Il était de la rue Royale avant mon mariage!... Oh! je ne l'aurais pas épousé s'il n'avait pas été au moins d'un cercle... mais il n'est pas encore de l'*Union*... ce sera pour cet automne... c'est très difficile aussi!...

D'ÉPERNON. — Ah!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Oui! ils sont là dedans des tas de vieux qui ont de mauvaises dents et des estomacs délabrés... qui grinchent tout le temps, et qui refusent celui-ci ou acceptent celui-là sans seulement

savoir pourquoi... *(Un temps)* Voulez-vous que je demande à mon oncle d'Aiguillon de vous servir de parrain au Jockey... si vous ne le connaissez pas assez pour le lui demander vous-même?...

D'ÉPERNON. — Vous êtes mille fois bonne et gracieuse... *(A part.)* elle tient à ce que je sois du Jockey... c'est bon signe, ça!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Il vaudrait mieux vous présenter plus tôt que plus tard... moins vous serez connu, plus vous aurez de chances d'ètre admis...

D'ÉPERNON, *riant.* — C'est très flatteur!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Mais, comprenez donc qu'il est presque impossible de plaire à tout le monde?... si on va aux uns, on ne convient pas aux autres... il y a les influences, les jalousies, les antipathies plus ou moins justifiées... ainsi, vous, les hommes vous détestent!...

D'ÉPERNON. — Ah bah!... *(A part.)* Elle

a parlé de moi... c'est excellent signe aussi! ..

LA PETITE DE KERSÉVER. — Comment se fait-il que je ne vous aie pas rencontré plus tôt chez mon oncle et ma tante?...

D'ÉPERNON. —C'est que... je n'y viens que depuis peu de temps... et comme vous étiez dans le midi...

LA PETITE DE KERSÉVER. — C'est vrai!... *(Un temps.)* mais... quand l'autre jour, chez madame d'Houbly... j'ai demandé à ma tante d'Aiguillon qui vous étiez, elle vous a simplement nommé sans me dire qu'elle vous connaissait... *(Le regardant avec une admiration naïve.)* et vous n'êtes pourtant pas des relations qu'on cache, vous!...

D'ÉPERNON. — . . . .

LA PETITE DE KERSÉVER. — Elle ne vient pas vite, ma tante!...

D'ÉPERNON. — Ah! ce n'est pas moi qui m'en plaindrai!... *(Un temps.)* qui sait quand

je retrouverai une bonne causerie comme celle-ci?... (*Un autre temps.*) dites-moi?... où vous reverrai-je?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Mais je ne sais pas... où vous voudrez?...

D'ÉPERNON. — Où je voudrai?... vous savez bien que je ne peux pas vous voir où je le voudrais?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — J'irai jeudi chez madame d'Houbly...

D'ÉPERNON, *sans enthousiasme*. — C'est que... aux cinq heures de madame d'Houbly... nous nous verrons mal...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Je ne vois pas trop où nous pourrions nous voir mieux?... je tâcherai d'amener mon mari...

D'ÉPERNON, *avec conviction*. — Ah! bien!... ça sera complet!...

LA PETITE DE KERSÉVER, *étonnée*. — Mais... vous disiez que vous vouliez lui être présenté?...

D'ÉPERNON. — Oui... sans doute... il le faut bien... mais enfin, rien ne presse!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Allez-vous au bal chez les Vyéladage?...

D'ÉPERNON. — Au bal costumé?... je ne crois pas...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Oh!... pourquoi?... ça sera si amusant!...

D'ÉPERNON. — Sera-ce si amusant que ça?... j'ai l'horreur de ces petites fêtes-là, moi!... *(A part.)* parce que, même en étant minable, on ne peut pas s'en tirer à moins de quinze louis!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Oh! venez-y tout de même?... c'est très amusant, ces grands machins-là!... et on dit que le prince de Galles y sera!...

D'ÉPERNON, *distrait, la regardant.* — Ah! le prince de Galles y sera!... *(A part.)* Cristi, qu'elle est jolie!...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Oui... *(Câline.)*

il faut vous faire présenter à lui?... c'est très chic, de connaître le prince de Galles!...

D'ÉPERNON, *à part.* — Il faut être des grands cercles!... il faut connaître le prince de Galles!... elle ne demande pas des choses simples!... *(Haut.)* Et si je suis présenté au prince de Galles... et si je suis du Jockey?... qu'est-ce que ça me rapportera?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — De la considération...

D'ÉPERNON. — Mais, non... je veux dire par rapport à vous?... qu'est-ce que ça me rapportera, par rapport à vous?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Mais... vous me demandez des choses...

D'ÉPERNON. — Voyons?... m'aimerez-vous un tout petit peu?...

LA PETITE DE KERSÉVER, *très rouge.* — Mais... je ne peux pas vous aimer...

D'ÉPERNON, *inquiet.* — Pourquoi ça?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Parce que je suis mariée...

D'ÉPERNON, *rassuré*. — Ah!... oui!... certainement... en principe, ça vous empêche de m'aimer!... mais quand on aime... — oh! je ne demande qu'un peu... un tout petit peu?... — on ne le fait pas exprès... on aime parce qu'on aime... tout à coup, v'lan!... c'est comme ça que, jeudi, chez madame d'Houbly, j'ai senti que je vous aimais!...

LA PETITE DE KERSÉVER, *étourdiment*. — Moi aussi!... c'est comme ça que chez madame d'Houbly, j'ai senti que... *(Elle s'arrête.)*

D'ÉPERNON. — Que quoi?...

LA PETITE DE KERSÉVER, *bafouillant*. — Que... je ne... enfin que...

D'ÉPERNON, *prenant la main de la petite de Kerséver et la baisant longuement*. — Je vous adore!... et, que vous le vouliez ou non, je suis à vous...

LA PETITE DE KERSÉVER, *très émue, essayant de retirer sa main.* — Mais prenez donc garde!... ma tante va arriver!...

D'ÉPERNON. — Mais non... mais non... elle ne va pas arriver!... *(Il s'agenouille sur un coussin aux pieds de la petite de Kerséver et continue à lui baiser les deux mains.)*

LA PETITE DE KERSÉVER, *de plus en plus troublée, et résistant de moins en moins.* — Non!... je vous en prie?...

(La porte s'ouvre. D'Épernon se relève brusquement et court au-devant de la duchesse qui entre.)

LA DUCHESSE, *à d'Épernon, lui posant sa main sur les lèvres.* — Bonjour!... *(A la petite de Kerséver.)* bonjour, Jacqueline!...

LA PETITE DE KERSÉVER, *rouge et bouleversée.* — Bonjour, ma tante!...

LA DUCHESSE, *soupçonneuse, à d'Épernon.* — Vous êtes en avance, aujourd'hui?...

LA PETITE DE KERSÉVER, *à part.* —

Aujourd'hui?... il vient donc tous les jours!....

D'ÉPERNON, *qui n'a pas pensé à trouver un prétexte pour expliquer sa venue.* — Oui, c'est que... j'avais quelque chose à vous demander... une requête à vous adresser?...

MADAME D'AIGUILLON, *regardant alternativement sa nièce et d'Épernon.* — Ah!... et qu'est-ce que c'est que cette requête?...

D'ÉPERNON, *cherchant.* — Voilà... c'est... *(Il regarde la petite de Kerséver, qui fixe obstinément le parquet.)*

LA DUCHESSE. — Est-ce la présence de ma nièce qui vous empêche de parler?...

D'ÉPERNON. — Mon Dieu, je... *(Illuminé.)* Eh! non, au fait!... je ne vois pas pourquoi je ne parlerais pas devant madame de Kerséver... voici ce dont il s'agit : je suis décidé à me présenter au Jockey... *(Mouvement de la petite de Kerséver.)*

LA DUCHESSE. — Ah! enfin!... c'est heureux!...

D'ÉPERNON. — Et je veux vous demander si vous pensez que le duc voudrait bien me servir de parrain?...

LA DUCHESSE. — Ça dépend avec qui!...

D'ÉPERNON, *interloqué, n'ayant pas pensé à l'autre.* — Mais... avec qui il lui plaira de choisir...

LA DUCHESSE. — Dans ces conditions-là, mon mari acceptera certainement...

D'ÉPERNON. — Et... ce n'est pas tout!... croyez-vous qu'il y aurait un moyen quelconque de me faire présenter au prince de Galles?...

LA PETITE DE KERSÉVER, *riant.* — Mais le meilleur moyen, c'est ma tante!... elle est au mieux avec le prince de Galles!...

LA DUCHESSE, *protestant.* — Au mieux... au mieux?... tu as une façon de parler... tu ferais vraiment supposer des choses...

(Elle lance un regard tendre et enveloppant à d'Épernon, qui ne semble pas s'en apercevoir.)

LA PETITE DE KERSÉVER, *à part.* — On dirait que ma tante le trouve très bien aussi, M. d'Épernon!...

LA DUCHESSE. — Eh bien, c'est dit!... nous vous présenterons... mon mari au club, et moi au prince...

D'ÉPERNON, *à part.* — J'aurais mieux fait de ne pas m'adresser à eux pour ça!... c'est pas très propre de me faire aider par eux-mêmes à leur brûler la politesse... *(Haut.)* Que je vous remercie!...

LA DUCHESSE. — Ne me remerciez pas!... je suis ravie de vous voir vous enhardir un peu... vous étiez jusqu'ici d'une timidité inexplicable...

D'ÉPERNON, *à part.* — Inexplicable?... Ben, si elle avait un nom qui ne soit pas à elle... elle verrait ça!...

LA DUCHESSE, *continuant.* — ...mais enfin,

puisque vous voilà décidé, tout est pour le mieux!...

D'ÉPERNON, *se levant.* — Je n'ai plus qu'à vous remercier mille fois... *(Il baise la main de la duchesse.)* vous êtes d'une incomparable bonté!... *(S'inclinant cérémonieusement devant la petite de Kerséver.)* Madame!... *(A part, en sortant.)* Est-elle assez jolie? .. ma foi!... elle vaut bien qu'on affronte le Jockey, le prince de Galles, et tout le tremblement!...

HÉSITATION?

Dans l'allée des Acacias.

SUZANNE DE GRÂCE, *en victoria, regardant attentivement dans la contre-allée où marchent les promeneurs.* — Il m'a pourtant dit cinq heures et demie... au bout des acacias... vers la cascade... et nous y sommes, à la cascade!... *(Apercevant d'Épernon qui se dissimule au bout de l'allée des cavaliers, presque dans le taillis.)* Ah! le voilà!... *(Au cocher.)* Arrêtez là!... *(Elle descend et rejoint d'Épernon.)* Bonjour!... tu vas bien depuis...

combien, voyons?... *(Elle compte.)* trois semaines...

D'ÉPERNON, *s'éloignant dans la direction de la cascade.* — Très bien...

SUZANNE, *le suivant, étonnée.* — Qu'est-ce qui t'arrive donc?... pourquoi te sauves-tu comme ça?...

D'ÉPERNON, *sans s'arrêter.* — Je ne me sauve pas... mais nous n'allons pas rester plantés au milieu de l'allée comme deux cierges, n'est-ce pas?...

SUZANNE. — Non... seulement, tu détales si drôlement... *(Elle rit.)* on dirait que tu es poursuivi...

D'ÉPERNON, *bourru* — Ma foi, presque!... je suis, sinon poursuivi, du moins suivi, très probablement...

SUZANNE. — C'est donc pour ça que tu m'as donné rendez-vous ici, au lieu de venir chez moi?...

D'ÉPERNON. — Naturellement!... *(Il*

prend la route de l'Espérance.) Ah!... ici, je suis tranquille!... nous ne rencontrerons personne!...

SUZANNE, *riant.* — Alors, mon pauvre Raoul... tu es si soigneusement gardé que ça?

D'ÉPERNON, *énervé.* — Je te conseille de rire!... si tu crois que c'est rigolo?...

SUZANNE. — Si ça t'embête... pourquoi te laisses-tu faire?...

D'ÉPERNON. — Ah! voilà!... c'est justement pour ça que je t'ai demandé de venir ici aujourd'hui...

SUZANNE. — ??? . . . .

D'ÉPERNON. — Je suis soupçonné, surveillé, traqué... aimé, si tu veux... par une femme qui n'est plus de la première jeunesse... *(Vivement.)* mais qui est très bien encore... et qui — à vrai dire — a été de tous points parfaite pour moi... cette femme...

SUZANNE. — La duchesse d'Aiguillon, pour ne pas la nommer...

D'ÉPERNON, *vexé.* — Ah!... tu sais...

SUZANNE. — Mais, mon pauvre ami, tout le monde sait!... sans ça je ne me permettrais pas de t'en parler... tu comprends que cette excellente duchesse a été si contente d'avoir levé un gas de ton modèle... *(Mouvement d'Épernon.)* qu'elle s'en est vantée... — oh! correctement... à mots couverts, — à qui a voulu l'entendre...

D'ÉPERNON, *très embêté.* — La vieille folle!...

SUZANNE. — Pauv' femme!... lâche-la, si tu veux, mais ne la bêche pas... c'est pas gentil!

D'ÉPERNON. — Mais je ne peux pas la lâcher dans ce moment-ci!... c'est bien ça qui m'embête!... je ne peux pas!...

SUZANNE. — Parce que?...

D'ÉPERNON. — Parce que, — et c'est précisément ça que j'ai à te dire, — je veux me présenter au Jockey...

SUZANNE. — Aïe!...

D'ÉPERNON. — Pourquoi dis-tu « Aïe »?...

SUZANNE. — Je dis « Aïe », parce que ça me fait l'effet d'être une opération... délicate...

D'ÉPERNON, *inquiet*. — Ah!... tu penses qu'il y aura du tirage?...

SUZANNE, *riant*. — Plutôt!... oui!... un fort tirage!...

D'ÉPERNON. — Crois-tu que c'est impossible?...

SUZANNE. — Rien n'est impossible!...

D'ÉPERNON. — Alors, tu me conseilles de risquer la chose?...

SUZANNE, *vivement*. — Ah! mais non!... je ne te conseille pas ça le moins du monde!... c'est moi qui t'ai bâti de toutes pièces... et tu comprends que je n'ai pas envie de voir les vieux grincheux du Jockey souffler — jusqu'à ce qu'il n'en reste rien — sur mon joli château de cartes... je crains qu'en voulant te lancer, tu ne te casses tout bonnement le cou!...

D'ÉPERNON. — Comment... tu crois?...

SUZANNE. — C'est à craindre!... tu vas être épluché, disséqué de la tête aux pieds... ton physique, ton moral, ton nom, ta situation, ta famille, tout y passera!...

D'ÉPERNON, *pensif*. — Je le sais bien!...

SUZANNE. — Alors, tu dois bien penser que j'avais raison de dire « Aïe!... » car si ton physique — et même, à la rigueur, ton moral, — supportent l'examen, il est certain que les fouilles qui amèneront la découverte des quatre mille francs du bureau, et de la famille Gouillat, ne t'ouvriront pas à deux battants les portes du club...

D'ÉPERNON. — . . . .

SUZANNE. — Pourquoi veux-tu te présenter au Jockey, puisque tout va si bien sans ça?...

D'ÉPERNON. — Parce qu'elle y tient absolument...

SUZANNE. — La duchesse?..

D'ÉPERNON. — Eh! il s'agit bien de la duchesse!... non!... c'est une autre qui veut ça... une autre qui est délicieuse!... et douce! et jolie! et honnête!... et c'est ce qui m'empêche de lâcher la duchesse qui m'horripile...

SUZANNE, *riant.* — Ça n'est pas très limpide, tu sais?...

D'ÉPERNON. — Mais si!... je ne peux pas lâcher la duchesse, parce que c'est le duc qui est un de mes parrains!... c'est pourtant clair!...

SUZANNE. — Quand on le sait, oui!... Peste!... tu as un chic parrain!... et l'autre?...

D'ÉPERNON. — L'autre, c'est d'Alvéol!...

SUZANNE. — C'est pas mal non plus!... D'Alvéol est très « posé »... il s'habille bien... il parle de tout sans dire de bêtises... il n'est d'aucun Conseil d'administration... il est suffisamment méchant pour se faire

craindre et pas assez pour se faire détester, et on le prend comme arbitre dans les duels... c'est ce qu'on appelle « un monsieur très bien... » *(Un temps.)* mais alors, si tout est arrangé, je ne vois pas ce que tu viens me demander...

D'ÉPERNON. — Ta protection, parbleu !...

SUZANNE, *étonnée.* — Ma protection?... Eh! mon pauvre ami, qu'est-ce que je peux, moi?...

D'ÉPERNON. — Tu peux beaucoup !... tu es, ou tu as été bien avec un tas de membres du Jockey... tâche de me les rendre bienveillants... je ne parle pas de Cernay, — qui s'est montré dans ces derniers temps, un tout à fait gentil camarade, — mais il y a Rupin, le vieux Nerferey, M. d'Égyde, M. d'Oronge, le père Vyéladage... et bien d'autres encore, sur qui tu peux beaucoup...

SUZANNE. — Sois sûr que je ferai tout ce que je pourrai... mais je crains bien que ce ne soit pas grand'chose !... le père Vyéladage est un vieil entêté, bête comme ses pieds et solennel comme sa cravate... qui tourne à tous les vents, et qui fera ce que lui dira la dernière personne rencontrée avant le vote... du Helder ne peut pas te sentir, j'aime autant te le dire tout de suite... — tu dois bien savoir pourquoi ?... — Rupin non plus... mais lui, c'est sans motif !... le vieux Nerferey fouillera quand même dans tes papiers de famille...

D'ÉPERNON. — Il y en a un aussi qui — m'a-t-on dit, — a beaucoup d'influence, parce qu'il a beaucoup... « obligé » au club, c'est le baron Kleberig... *(Mouvement de Suzanne.)* et celui-là n'a rien à te refuser... car je ne t'en ai pas encore fait compliment, mais j'ai admiré tout à l'heure ton cheval et ta voiture... impossible de mieux atte-

ler!... il n'y a pas à dire, c'est réussi!... enfin!... tu as trouvé ce qu'il te fallait... et le luxe te va à merveille!... *(Câlin.)* car tu es jolie à ravir, ma petite Suzanne!... *(Il regarde autour de lui, voit qu'ils sont absolument seuls, et embrasse Suzanne, qui se laisse faire avec une visible satisfaction.)*

SUZANNE. — Bah!... tu ne m'aimes plus du tout!...

D'ÉPERNON, *sincère.* — Je ne t'aime plus?... Ah! mais si, je t'aime!... je t'aime tout plein!... c'est ce vieux monstre qui est cause que je n'ai pas été te le dire depuis trois semaines... *(Un temps.)* dis donc?... si je vais te voir, je ne rencontrerai pas le baron?... on m'a dit qu'il ne sort pas de chez toi?...

SUZANNE. — Ah! si, il en sort!... heureusement!... *(Imitant le baron.)* « Il est opliché d'aller à ses avvaires!... à la Pourse!... »

D'ÉPERNON. — C'est vrai, n'est-ce pas, qu'il est influent au Club?...

SUZANNE. — Influent n'est pas le mot. . mais enfin, il y a un lot d'individus qu'il doit avoir à peu près en main... seulement, il est absolument inutile de parler de toi au baron... il ne votera ni ne fera jamais voter personne pour toi... au contraire...

D'ÉPERNON, *surpris*. — Mais je le vois chez les d'Aiguillon... il me connaît un peu...

SUZANNE. — C'est justement parce qu'il te connaît qu'il ne votera pas pour toi!...

D'ÉPERNON. — Pourquoi ça?...

SUZANNE. — Parce que ta réputation de joli garçon, aimé, — et aimé pour lui-même, — l'embête considérablement!... parce que, la seule chose qu'il ne peut pas avoir avec son demi-milliard, c'est un nez fait comme le tien... parce qu'il

te déteste, toi et tes pareils, de tout son instinct et de toutes ses forces...

D'ÉPERNON, *contrarié.* — C'est embêtant!...

SUZANNE, *riant.* — C'est comme ça!... nous n'y pouvons rien!...

D'ÉPERNON, *la regardant.* — Que tu as de jolies dents, ma chérie!... *(Il regarde autour de lui et l'embrasse.)* tu sais que ta voiture ne suit pas?...

SUZANNE. — Comment diable veux-tu qu'elle suive?... tu étais tellement maboul au départ, que tu as enfilé une allée de cavaliers interdite aux voitures... et où on enfonce dans le sable jusqu'aux genoux...

D'ÉPERNON. — Je te demande pardon!... *(Un temps.)* si tu étais à ma place... te présenterais-tu?...

SUZANNE, *riant.* — Mais, mon pauvre ami, si j'étais à ta place, je ferais tant de choses que j'ignore totalement!... *(Un temps.)*

par exemple, il y en a une que tu vas faire, et que je crois que je ne ferais pas...

D'ÉPERNON. — Laquelle?...

SUZANNE. — Tu m'as dit que tu te présentais au Jockey... parce qu'une femme que tu trouves idéale... tient positivement à ce que tu accomplisses cette formalité?...

D'ÉPERNON. — C'est exact!...

SUZANNE. — Tu as ajouté que tu ne pouvais pas lâcher la grosse duchesse avant, parce que son mari est ton parrain?...

D'ÉPERNON. — Parfaitement!...

SUZANNE. — Et tu vas la lâcher après?...

D'ÉPERNON. — Avec délire!...

SUZANNE. — En sorte que... quand tu auras obtenu — par elle — la qualité nécessaire pour obtenir l'autre, tu lui diras zut pour la remercier?... Eh bien, tu sais, je

trouve ça petit, moi!... je trouve que c'est un procédé un peu... (*Elle cherche un mot.*)

D'ÉPERNON, *agacé.* — Un peu quoi?...

SUZANNE. — Un peu Gouillat!...

D'ÉPERNON. — . . . .

SUZANNE, *riant.* — Je me demande quel nez ferait.,. en voyant ça... Louis de Nogaret, duc d'Épernon, ton ancêtre... putatif?...

D'ÉPERNON, *embêté.* — Avec ça qu'il n'en a pas fait bien d'autres, lui!... qui flanquait des piles aux évêques sur la porte de leurs propres cathédrales!...

SUZANNE. — C'est un autre genre!... n'empêche que, moi, à ta place, je donnerais congé à la duchesse avant... ça aurait infiniment plus d'œil... tiens!... tu me demandais un conseil, en voilà un!...

D'ÉPERNON. — Tout ça, c'est très joli!... mais le duc ne voudra plus me servir de parrain...

SUZANNE. — Sous quel prétexte?... parce que tu cesses d'être l'amant de sa femme?... ça serait raide!...

D'ÉPERNON, *perplexe.* — Au fait... il ne sait pas, lui!... tu as peut-être raison... oui, c'est vrai... ce sera beaucoup plus correct, plus digne...

SUZANNE, *riant.* — Noblesse oblige!...

D'ÉPERNON, *énervé.* — Tu as tort de toujours me blaguer de ça!... ça m'agace qu'on revienne sur cette histoire-là!... c'est comme cet imbécile de duc... il a la rage de me parler de mon nom tout le temps!... « Quand on a l'honneur de porter des noms comme les nôtres... » et patati... et patata... ça me crispe!... au commencement, je croyais qu'il se méfiait et qu'il voulait tâter... mais non... il est bien trop bête!...

SUZANNE. — Tu l'arranges bien!... *(Riant.)* mon pauv' compère!...

D'ÉPERNON. — Ton compère?...

SUZANNE. — Dame !... s'il est ton parrain, moi j'ai été ta marraine !...

D'ÉPERNON, *embêté*. — Ah! oui !... j'oublie toujours!...

SUZANNE, *câline*. — Moi, je n'oublie pas!... je n'oublie rien!...

D'ÉPERNON, *la regardant*. — Tu es encore plus fraîche que la dernière fois que je t'ai vue... il y a un mois...

SUZANNE, *rectifiant*. — Trois semaines... c'est déjà bien assez!...

D'ÉPERNON. — Le temps m'a paru rudement long, toujours!... *(Un temps.)* qu'est-ce que tu fais ce soir?...

SUZANNE. — Et toi?...

D'ÉPERNON. — Veux-tu de moi à dîner?.. si toutefois... le baron...

SUZANNE. — Le baron est à Vienne... mais... tu ne crains donc plus d'être suivi?...

D'ÉPERNON. — Ben non!... à présent que j'lâche tout, ça m'est égal!...

FLEUR D'HIVER

Dans la salle à manger de l'hôtel d'Aiguillon.

Un grand dîner.

D'ÉPERNON, les D'HOUBLY, la BELLE MADAME SATY, le DUC et la DUCHESSE DE VYÉLADAGE, M. D'ÉGYDE, CERNAY, RUPIN, DU HELDER, D'ALVÉOL, MADAME DE CÉRUZE, M. D'ORONGE, le vieux MARQUIS DE NERFÉREY, NAMUR, MADAME DE NACRE, le VICOMTE et la VICOMTESSE DE KERSÉVER, M. DE LYTOU, la DOUAIRIÈRE DE LA BALUE, le BARON et la BA-

RONNE KLEBERIG et leur fille, le MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER, etc...

La duchesse d'Aiguillon a, à sa droite, le duc de Vyéladage, et à sa gauche le vieux marquis de Nerférey. Le duc d'Aiguillon a, à sa gauche, la duchesse de Vyéladage et à sa droite la baronne Kleberig. D'Épernon est placé entre la douairière de la Balue et du Helder.

LA DOUAIRIÈRE, *cinquante-deux ans. A été très jolie. Peu de préjugés et encore des prétentions, à d'Épernon.* — Ma cousine d'Aiguillon reçoit vraiment avec grâce, un tact!... ce dîner est une charmante réunion de gens faits pour se rencontrer et se plaire...

D'ÉPERNON, *poli et aimable, mais distrait, louchant sur la petite de Kerséver placée à l'autre bout de la table.* — Charmante réunion!... *(A part.)* qu'est-ce que cet animal

de Namur peut bien lui raconter de si intéressant?... elle ne m'a presque pas regardé depuis le commencement du dîner!...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON, *regardant d'Épernon, à part.* — Ce pauvre Raoul!... il ne s'amuse peut-être pas beaucoup... mais au moins je suis tranquille... avec la cousine de la Balue, il n'y a pas de danger!... *(Elle lance un doux regard à d'Épernon.)*

LE BARON KLEBERIG, *à la petite de Kerséver qui vient de dire qu'elle aimait les tableaux de Béraud.* — Buisque fus aimez les Péraud, il vautra fénir foir les miens!... c'est moi qui ai les blus gonnus... ché fus les mondrerai folondiers...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Je vous remercie... j'accepte... la première fois que j'irai voir madame Kléberig... je...

LE BARON. — Non!... cé n'est bas en fenant foir la paronne... la paronne ne reçoit

qu'à son chour et moi ché né suis chamais là... et guand ché né suis bas là, on ne beut bas foir mes Péraud!... *(Souriant.)* non!... il vautra fénir exbrès bour moi?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Alors, un de ces jours, nous irons exprès pour vous, mon mari et moi, puisque vous voulez bien nous y inviter... *(Tête du baron.)*

D'ÉPERNON, *à part, regardant la petite de Kerséver.* — Diable!... elle a plus de défense que je ne l'aurais cru!...

MADAME D'HOUBLY, *examinant d'Épernon.* — Il ne m'a pas regardée une fois depuis que nous sommes à table... et il mange la petite Kerséver!... enfin!... je l'ai voulu!... j'aime encore mieux ça que la duchesse!...

LA BELLE MADAME SATY, *regardant d'Épernon sans se gêner.* — Vraiment, il est réussi, ce garçon!... et même tout à fait beau... ça étonne, en France, de voir un

homme beau !... on a l'œil si peu fait à ça !... je l'ai invité à venir me voir aux jours qui ne sont pas mon jour, et il n'est pas encore venu !... il y a évidemment un motif à ce peu d'empressement ?... mais qui ???... je demanderai ça à d'Alvéol ?... il doit le savoir ?... il sait tout, d'Alvéol !...

D'ÉPERNON, *à part, écoutant sans l'entendre, une interminable histoire du duc de Morny que lui raconte la douairière de la Balue.* — Cette pauvre duchesse !... je n'ai pas encore osé lui faire comprendre que... que je me replie en bon ordre... c'est horriblement compliqué, ces explications-là !... et puis, je suis sûr qu'elle ne va pas prendre ça simplement ?... elle va protester, récriminer ?... ce que je donnerais pour être débarrassé de cette corvée !...

LE DUC D'AIGUILLON, *finissant une conversation commencée.* — C'est à Épernon qu'il faut demander ça ?... il a été en Perse, Épernon !...

(A d'Épernon, très aimable.) Dites-moi, mon filleul?... *(Le vieux Nerférey regarde Épernon avec intérêt.)* le sol de la Perse est-il argileux ou sablonneux ?...

D'ÉPERNON, *interloqué.* — Il est... il est les deux...

M. DE LYTOU. — Mais... dans les parties argileuses, est-il recouvert d'une couche végétale fertile... ou au contraire est-il aride?...

D'ÉPERNON, *de plus en plus interloqué.* — Mon Dieu!... ça dépend...

LE BARON KLÉBERIG. — Afez-fus rabborté té là-bas tes durgoises?... c'est le bays tes durgoises, la Berse... et c'est drès choli, tes durgoises... guand elles sont pien pleues!

D'ÉPERNON. — Non!... je n'ai pas remarqué qu'il y eût des turquoises en Perse plus qu'ailleurs... *(Au baron, pour rompre les chiens.)* Vous aimez les turquoises, baron?...

LE BARON. — Ché les aime bour en ton-

ner... mais ché n'en borte chamais moi-même... barcé gue la durgoise, c'est gomme l'obale, ça borde la quigne !...

LE VIEUX NERFÉREY, *à la duchesse d'Aiguillon.* — Dites-moi... ce jeune homme qui est à côté de votre cousine la Balue est votre parent ?...

LA DUCHESSE. — Mais non !...

LE VIEUX NERFÉREY. — Alors... à propos de quoi est-il le filleul d'Aiguillon ?...

LA DUCHESSE, *riant.* — Son filleul au club !...

LE VIEUX NERFÉREY. — Ah ! bon !... c'est à l'Union qu'on va nous le présenter ?...

LA DUCHESSE. — Non !... c'est au Jockey... *(Mouvement du vieux Nerférey.)* pour commencer...

LE VIEUX NERFÉREY. — Il est charmant !... qui est-ce ?...

LA DUCHESSE. — Le vicomte d'Epernon...

LE VIEUX NERFÉREY, *vivement*. — Vous dites?...

LA DUCHESSE. — Le vicomte d'Épernon...

LE VIEUX NERFÉREY. — D'Épernon?... vous êtes bien sûre?...

LA DUCHESSE, *riant*. — Très sûre...

LE VIEUX NERFÉREY. — Ah! c'est particulier!... j'aurais juré que les Épernon étaient éteints... et même éteints depuis fort longtemps... *(A d'Épernon, qui est séparé de lui par plusieurs personnes.)* La duchesse me dit que vous êtes un Épernon, monsieur?... *(Mouvement d'Épernon.)* et je suis très heureux *(Courtois.)* de saluer en vous cette vieille et haute race que je croyais à tout jamais disparue...

D'ÉPERNON, *à part*. — Vlan!... *(Haut.)* Croyez bien, monsieur, que je suis heureux aussi de... *(Bafouillant.)* de vous dire... de vous connaître...

LE VIEUX NERFÉREY. — Vous êtes du Midi ?...

D'ÉPERNON. — Du Midi ?... non, monsieur... *(Hésitant.)* je suis d'Eure-et-Loir...

LE VIEUX NERFÉREY. — Ah !... je croyais que les Épernon étaient...

D'ÉPERNON, *brusquement.* — En effet, monsieur, le Midi est le berceau de ma maison...

CERNAY, *à part, riant.* — Sa maison !... ma parole, on croirait qu'il n'a jamais fait que ça !... c'est égal, il ferait bien de changer la conversation... s'il le peut... parce que c'est bigrement scabreux !...

LE VIEUX NERFÉREY. — Mais votre maison, — une illustre maison s'il en fut, monsieur, — est indiquée dans d'Hozier et dans Borel d'Hauterive comme éteinte depuis une date relativement éloignée... comment se fait-il que...

D'ÉPERNON, *très rouge.* — Mon Dieu,

monsieur... la branche d'où je sors n'est pas absolument... régulière... je suis l'arrière-petit-fils d'une demoiselle d'Épernon... petite-fille elle-même du d'Épernon de Henri III...

CERNAY, *à part.* — « Demoiselle » n'est pas heureux!...

LE VIEUX NERFÉREY. — C'est là, monsieur, une belle origine...

D'ÉPERNON, *modeste.* — Oh!...

LE VIEUX NERFÉREY. — Un tel nom vous ouvrira à lui seul les portes des clubs les plus fermés...

D'ÉPERNON. — . . . .

MADEMOISELLE RACHEL KLEBERIG, *vingt ans, brune, fraîche, jolie et intelligente. (A part, regardant sournoisement d'Épernon à travers les fleurs qui couvrent la table.)* — Il est charmant, le vicomte d'Épernon!... l'autre jour, chez les Recta... j'ai valsé un instant avec lui au cotillon.. et il m'a serrée gen-

timent... comme s'il me trouvait à son gré... moi d'abord, je n'épouserai jamais quelqu'un de la finance!...

LE VIEUX NERFÉREY, *à la duchesse d'Aiguillon, désignant de l'œil d'Épernon.* — Si l'ancêtre ressemblait au descendant, je comprends presque le... le caprice d'Henri III, moi!...

LA DUCHESSE, *sincère.* — Moi aussi!....

LE VIEUX NERFÉREY. — Je dirai plus... je l'excuse!... M. d'Épernon est militaire sans doute?...

LA DUCHESSE. — Non... il est diplomate...

LE VIEUX NERFÉREY. — Ah!... j'aurais préféré lui voir suivre la carrière où s'illustrèrent ses aïeux... *(A d'Épernon qui a les yeux tournés de son côté.)* Vous êtes diplomate, monsieur?...

D'ÉPERNON, *déconcerté.* — Oh!... si peu...

LE VIEUX NERFÉREY. — Et modeste... ce

qui est rare au temps où nous vivons...

D'ÉPERNON, *à part.* — Ah! mais!... il m'embête à la fin, ce vieux birbe!...

MADEMOISELLE RACHEL, *à part.* — Ambassadrice?... ça m'irait assez!...

LA DOUAIRIÈRE DE LA BALUE, *à d'Épernon qui regarde machinalement mademoiselle Rachel.* — Un beau parti, vous savez, la petite Kleberig?... dix millions tout de suite... et logé chez les parents...

D'ÉPERNON, *de bonne foi.* — Mais... je vous assure que je ne pense pas du tout à...

LA DOUAIRIÈRE. — Et pourquoi n'y penseriez-vous pas?...

D'ÉPERNON. — Mais parce que... *(Un temps.)* Eh! oui, au fait!... pourquoi est-ce que je n'y penserais pas?...

LE VIEUX NERFÉREY, *suivant toujours son idée.* — Monsieur d'Épernon!... *(D'Épernon lève la tête.)* aviez-vous de bons rapports avec le Schah?...

D'ÉPERNON — Avec quel chat?...

LE VIEUX NERFÉREY. — Pendant votre mission en Perse?...

D'EPERNON, *ahuri.* — Oh!... parfaits!... de tout point parfaits... *(A part.)* Ce vieux m'horripile!..

MADEMOISELLE RACHEL, *à Cernay qui est son voisin.* — Vous êtes très lié avec le vicomte d'Épernon?...

CERNAY, *à part.* — Tiens!... il est devenu vicomte aussi!... *(Haut.)* Nous sommes liés depuis le collège, mademoiselle...

MADEMOISELLE RACHEL. — Il y a très peu de temps que je le rencontre dans le monde... comment ça se fait-il?...

CERNAY. — C'est que... il était sauvage... et absent...

MADEMOISELLE RACHEL. — Il est gentil!...

CERNAY. — Très gentil!... *(A part.)* Ce que je rirais si ces excellents Kleberig se

payaient très cher un Épernon qui s'appelle Gouillat!... et d'ailleurs, c'est vrai qu'il est gentil, Épernon!... très gentil... alors qu'il aurait presque le droit d'être insupportable...

LA DOUAIRIÈRE DE LA BALUE, *à d'Épernon.* — Est-ce que vous n'avez pas envie de vous marier?...

D'ÉPERNON. — Envie?... non... à vrai dire, je n'en ai pas envie...

LA DOUAIRIÈRE. — Je comprends ça!... quand on est... gâté comme vous l'êtes...

D'ÉPERNON, *riant.* — Suis-je si gâté que ça?...

LA DOUAIRIÈRE. — A mon âge, voyez-vous, on observe... on n'a plus autre chose à faire...

D'ÉPERNON, *poli.* — Oh!... *(A part, la regardant.)* Elle a encore des yeux... et des dents.. elle a dû être bigrement jolie!...

LA DOUAIRIÈRE. — On observe avec un

peu de tristesse, un peu de regret des choses passées... mais quand on se dit qu'on a, en somme, profité de ces choses en son temps, on est...

D'ÉPERNON, *curieusement.* — Ah!... quand on a... *(A part.)* Elle a dû mener une vie de patachon!... d'autant plus que c'était sous l'Empire, « son temps!... »

LA DOUAIRIÈRE, *continuant.* — ... on est un observateur indulgent et discret... *(Elle regarde Épernon.)*

D'ÉPERNON, *à part.* — Quel étonnant regard elle a!... elle a dû être incandescente, cette femme-là!... quel âge peut-elle bien avoir?... on ne sait pas!... elle est restée mince et blonde... il est difficile de préciser... c'est égal... elle a encore du montant!...

LA DOUAIRIÈRE, *continuant, en regardant toujours Épernon qui se trouble légèrement.* — On voit bien des petites intrigues qui chagrinent... qui étonnent parfois... et dont

on regrette de n'être plus à même de prendre sa part... parce qu'on se dit que, mieux que toute autre, on y aurait peut-être fait sa partie?...

D'ÉPERNON. — Mais... *(Allongeant son pied dans la direction de la douairière.)* pourquoi parler au passé... alors que le présent est là... qui tend les bras?... *(A part.)* qui tend les bras est une manière de parler!... *(Un temps.)* elle est cent fois mieux que la duchesse!... *(Il regarde la douairière de côté.)* Parbleu!... elle est encore adorable... et il paraît que Morny en a été fou!... *(Il farfouille doucement sous la table.)*

LA DOUAIRIÈRE. — Il ne faut jamais se faire d'illusions... ni s'abandonner à des rêves absurdes... c'est le seul moyen d'être heureux...

D'ÉPERNON, *regardant tendrement la douairière.* — Alors, vous êtes heureuse?...

LA DOUAIRIÈRE. — Négativement...

D'ÉPERNON. — C'est insuffisant!... *(A part, continuant à promener son pied sous la table.)* Je ne rencontre rien... j'ai peut-être eu tort de risquer ça?... pourtant... elle a dû en voir bien d'autres sous l'Empire!... on dit que le maréchal Vaillant était si mal élevé!... *(Haut.)* Vous ne trouvez pas, dites, madame, que c'est insuffisant de se contenter d'être négativement heureuse... alors qu'on n'aurait peut-être qu'un mot à dire pour l'être tout de bon?...

LA DOUAIRIÈRE, *émue.* — . . . .

MADEMOISELLE RACHEL, *ne quittant pas des yeux d'Épernon.* — Il a des yeux en velours bleu... jamais je n'ai vu des yeux pareils!... ce soir, je parlerai à papa...

LA PETITE DE KERSÉVER, *à part, regardant d'Épernon.* — Il a l'air préoccupé!... il a du chagrin de ne pas être à côté de moi... il se figure peut-être que c'est ma faute?... *(Un temps.)* je crois qu'il m'aime

vraiment bien... et quand même il ne serait pas reçu au club... (*Résolument.*) Bah!... il le sera!...

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER, *à la belle madame Saty qui est sa voisine.* — Est-ce que vous irez à l'Opéra ce soir?...

LA BELLE MADAME SATY. — Oui... probablement... (*Un temps.*) connaissez-vous M. d'Epernon?...

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER. — Non... mais si vous le désirez, je ferai sa connaissance?...

LA BELLE MADAME SATY. — S'il vous plaît?

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER. — Mais pourquoi?...

LA BELLE MADAME SATY. — Tout simplement parce que j'ai envie de le recevoir chez moi... alors, quand vous serez lié avec lui, vous l'amènerez?...

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER. — Ah! il faut que je me lie...

LA BELLE MADAME SATY. — Vous me ferez plaisir...

LE MARQUIS Y VALLADOLID Y SANTANDER. — Alors c'est fait !... ce sera d'ailleurs volontiers que je ferai la connaissance de ce jeune homme... il paraît occuper dans le monde une haute situation...

LA BELLE MADAME SATY, *à part.* — Eh bien, c'est encore en disant la vérité aux gens qu'on les roule le mieux !...

(Le duc et la duchesse se lèvent. On passe au salon.)

D'EPERNON, *offrant son bras à la douairière.* — Et... je vous verrai ???...

LA DOUAIRIÈRE, *l'œil humide.* — Quand vous voudrez ?... *(Un temps.)* qu'est-ce que vous faites ce soir ?...

D'ÉPERNON. — Ce soir ?... *(Cherchant.)* mais rien...

LA DOUAIRIÈRE. — Voulez-vous venir entendre la fin de *Salammbô* dans ma loge ?...

D'ÉPERNON. — Avec reconnaissance !... (*Il serre contre lui le bras de la douairière.*)

MADEMOISELLE RACHEL, *à la baronne Kleberig.* — Maman !... il serait poli d'inviter le vicomte d'Épernon à tes lundis... c'est un de mes danseurs... on me l'a présenté chez les Recta l'autre jour...

LA BARONNE. — Mon enfant... tu sais que ces choses-là ne me regardent pas... demande à ton père...

MADEMOISELLE RACHEL, *au baron qui prend son café.* — Papa !... il faudrait inviter aux lundis le vicomte d'Épernon...

LE BARON. — Bourguoi vaire ?...

MADEMOISELLE RACHEL, *interloquée.* — Mais... pour lui faire une politesse... parce que c'est un de mes danseurs...

LE BARON. — Une bolidesse ?... ché ne fois bas la nécessidé té ça !... du lui en as técha vai une, té bolidesse !... guand on a tix millions té tot et gu'on tanse afec un

cheune homme gui n'a bas lé sou, c'est une bolidesse gu'on lui vait!... *(Il tourne le dos à sa fille et va parler à la petite de Kerséver.)*

MADEMOISELLE RACHEL, *à part.* — Ça sera dur!...

LE BARON, *à la petite Kerséver.* — Est-ce qué lé figonte à l'habidute dé fus suifre gomme ça bardout... ou pien est-ce qué c'est une excebtion gu'il vait en ma vafeur?...

LA DUCHESSE, *bas, à d'Épernon.* — J'ai à te parler...

D'ÉPERNON, *inquiet, regardant autour de lui.* — Mais...

LA DUCHESSE, *impérieusement.* — Quand tout le monde sera parti, je t'ouvrirai la porte du jardin... reviens...

D'ÉPERNON, *très embêté.* — Ce soir?... impossible!...

LA DUCHESSE. — Parce que?...

D'ÉPERNON. — Parce que... parce que j'accompagne quelqu'un à... à...

LA DUCHESSE, *soupçonneuse*. — Où ça?...

D'ÉPERNON. — A... au Moulin-Rouge... *(A part.)* il fallait trouver un endroit où elle ne puisse pas me suivre...

LA DUCHESSE. — Qui accompagnez-vous?...

D'ÉPERNON. — Qui?... mais je... *(A part.)* qu'est-ce que je vais lui dire?...

LA DUCHESSE. — Vous ne pouvez pas me dire qui?...

D'ÉPERNON. — Je le peux... mais enfin...

LA DUCHESSE. — Alors, dites?...

D'ÉPERNON. — Eh bien, c'est... *(Illuminé.)* le duc, là!... êtes-vous contente?...

LA DUCHESSE, *saisie*. — Mon mari!... au Moulin-Rouge!... avec son aspect... sa situation politique?...

D'ÉPERNON. — C'est justement à cause de cet aspect... décoratif... et de sa situation politique, qu'il ne veut pas... qu'il ne doit

pas aller seul dans un endroit de ce genre... et qu'il m'a prié de l'accompagner...

LA DUCHESSE. — Eh bien, je vais lui dire que cela ne se peut pas...

D'ÉPERNON. — C'est ça!... brouillez-moi avec lui... ça sera malin!...

LA DUCHESSE. — Alors... demain?... avenue de l'Alma... à trois heures?...

D'ÉPERNON, *docilement.* — Demain... avenue de l'Alma... à trois heures... *(A part.)* Ah!... zut!... *(Réfléchissant.)* je finirai par un petit bleu!...

LE DUC, *s'approchant d'Épernon.* — Mon ami, je viens de parler à d'Alvéol... ça va très bien, au club...

D'ÉPERNON. — Que je vous remercie!... *(A part.)* il faut que je lui dise... j'ai été idiot d'inventer cette histoire-là!... mais j'ai eu peur qu'elle me fasse une sortie devant tout le monde... *(Haut.)* mon cher duc... il faut que je vous avoue une chose... j'ai,

tout à l'heure... disposé à la légère de... de votre soirée...

LE DUC, *surpris.* — De ma soirée?...

D'ÉPERNON. — Oui, une femme... qui est ici... m'a demandé de venir chez elle ce soir...

LE DUC, *regardant en souriant toutes les femmes présentes.* — Qui est ici?... mes compliments!...

D'ÉPERNON. — Comme je ne le pouvais pas... ayant ma soirée prise...

LE DUC, *aimable.* — Heureux homme!...

D'ÉPERNON. — J'ai bafouillé... j'ai dit que j'accompagnais quelqu'un au Moulin-Rouge... et que ce quelqu'un... *(Résolument.)* c'était vous!...

LE DUC, *ahuri.* — Moi?... moi au Moulin-Rouge?... *(Il rit.)* Ah! elle est bien bonne celle-là!... pourquoi, moi?...

D'ÉPERNON. — J'ai perdu la tête... mais... maintenant que je l'ai dit, voulez-vous, —

si on vous questionne, — dire comme moi?... il importe que personne ne connaisse mon mensonge... PERSONNE... *(Hésitant.)* pas même la duchesse!...

LE DUC. — Surtout la duchesse!... *(Mouvement d'Épernon.)* d'abord, parce qu'elle est bavarde comme pas une... et ensuite parce que c'est à elle qu' « on » s'adressera pour savoir si je suis réellement sorti...

D'ÉPERNON. — Ah! c'est vrai!... il va falloir que vous sortiez?...

LE DUC. — Dame!... naturellement!... eh bien, nous irons faire un tour ensemble?...

D'ÉPERNON. — Mais.. je ne peux pas, moi, puisque... *(A part.)* madame de la Balue m'emmène à l'Opéra dans sa voiture...

LE DUC. — Ah!... alors, il va falloir que j'aille me promener tout seul?... *(S'éloignant pour répondre à la duchesse, qui lui fait signe*

de venir lui parler.) Me voilà, ma chère amie... me voilà!...

LE VIEUX NERFÉREY, *arrêtant d'Épernon, qui manœuvre pour rejoindre la douairière de la Baluc.* — Monsieur... si vous voulez me faire l'amitié de me venir voir un de ces jours... je vous montrerai des papiers fort curieux qui intéressent la maison d'Épernon... ils concernent vos alliances avec les Maugiron et la maison de Foix... *(Il continue pendant un quart d'heure.)*

NÉGOCIATIONS

Chez Suzanne de Grâce.

SUZANNE, *s'habillant dans son cabinet de toilette, à d'Alvéol que la femme de chambre fait entrer.* — Eh bien?...

D'ALVÉOL. — Mais il n'y a rien de fait!... c'est tantôt seulement que la petite fête se passe... on ne vote pas à huit heures du matin, vous savez?...

SUZANNE. — C'est vrai!... c'est qu'en vous voyant entrer j'ai cru... ou que c'était fini... ou qu'il avait quelque chose qui accrochait?...

D'ALVÉOL. — Plutôt !...

SUZANNE, *inquiète.* — Ça accroche ?...

D'ALVÉOL. — J'espère encore que non... mais il a failli y avoir un rude gâchis...

SUZANNE. — Quoi donc ?...

D'ALVÉOL. — Oh ! c'est bien simple !... on a affiché Épernon : « Vicomte Raoul d'Épernon... » *(Mouvement de Suzanne.)* et il n'est pas vicomte...

SUZANNE, *interloquée, à part.* — Je ne savais pas qu'il était devenu vicomte, moi !... il aurait bien pu me prévenir... *(Haut.)* mais... je crois que si...

D'ALVÉOL. — Eh bien, il paraît que non !... alors, avant-hier, il y a un premier grincheux qui a dit à d'Aiguillon : « Êtes-vous sûr qu'il soit vicomte, M. d'Épernon ?... » et du Helder, qui était là, a appuyé... en affirmant que, quand il avait connu d'Épernon... il y a sept ou huit mois,

il s'appelait tout bonnement d'Épernon, sans le moindre titre...

SUZANNE, *à part*. — Et s'il allait s'en trouver un qui l'ait connu s'appelant tout bonnement Gouillat?... Seigneur!... quel coup!...

D'ALVÉOL. — En voyant ça, d'Aiguillon me dit : « Ce titre-là serait de l'invention de ma femme que ça ne m'étonnerait pas!... elle en invente à tous les gens auxquels elle trouve que ça va bien... ainsi voyez?.. c'est elle qui a titré d'Égyde... et d'Émeryllon... et Jabo... et bien d'autres... » j'avais envie de pouffer, naturellement, pendant que ce bon d'Aiguillon m'énumérait les amis de la duchesse... à la fin, il conclut : « Il faut savoir formellement à quoi nous en tenir là-dessus... qu'est-ce que vous en pensez, vous?... » moi, je me souvenais très bien que, quand vous nous aviez présenté Épernon, à d'Oronge et à moi, au théâtre,

vous aviez simplement dit : « M. d'Épernon... »

SUZANNE, *négligemment*. — Oh !... moi !... je suis si liée avec lui !...

D'ALVÉOL. — D'autre part, je l'avais présenté chez les d'Houbly : d'Épernon, tout court... et il ne m'avait rien dit...

SUZANNE, *avec indifférence*. — D'ailleurs, quand on s'appelle Épernon, on peut vraiment se passer de titre...

D'ALVÉOL. — C'est précisément ce que nous nous sommes dit Aiguillon et moi... et il a été convenu que le mieux était de questionner Épernon lui-même... alors, je suis allé chez lui...

SUZANNE, *inquiète*. — Ah !...

D'ALVÉOL. — Oui... il demeure Chaussée-d'Antin... dans une maison plutôt laide... *(Un temps.)* est-ce qu'il a de la fortune ?...

SUZANNE, *embarrassée*. — Le père et la mère d'Épernon sont très rats...

D'ALVÉOL. — Il rentrait... nous nous sommes rencontrés à la porte... comme j'étais pressé, je lui ai fait tout de suite mon petit boniment...

SUZANNE. — Eh bien ?...

D'ALVÉOL. — Eh bien, il a été très gentil... il m'a dit qu'il n'avait pas de titre et n'en avait jamais pris... mais qu'il avait eu le tort de s'en laisser donner un sans protester... et il m'a montré ses cartes où où il s'intitule simplement : « Raoul d'Épernon... »

SUZANNE. — Ah ! bon !...

D'ALVÉOL. — Je suis alors revenu au Club, et j'ai dit au secrétaire : « C'est par erreur que M. d'Épernon a été inscrit « Vicomte d'Épernon, » il faut rayer le titre... » naturellement, j'entendais, par rayer, supprimer... refaire la pancarte des noms...

SUZANNE. — Eh bien ?...

D'ALVÉOL. — Eh bien ?... cet imbécile,

pour éviter de récrire les noms inscrits, se contente de faire une énorme barre sur « Vicomte !... » vous voyez l'effet ?... le ridicule de ce titre barré ?... heureusement, l'idée m'a pris d'entrer au Club tout à l'heure, parce que j'ai vu Cernay sur le balcon... je voulais le questionner un peu sur mon filleul... il est le seul qui le connaisse depuis son enfance !... en entrant, j'ai aperçu la pancarte à temps pour la faire enlever et refaire... avec ce titre biffé, nous étions fichus !...

SUZANNE. — Et Cernay ?... l'avez-vous questionné ?...

D'ALVÉOL. — Oui... mais je n'ai pas pu en tirer grand'chose... je remarque qu'il est très fermé au sujet de son ami d'Épernon... je le soupçonne d'en être un peu jaloux...

SUZANNE, *protestant.* — Lui ?... jamais de la vie, par exemple !...

D'ALVÉOL. — Dame ! ça en a tout l'air !...

à toutes les questions précises, il répond évasivement !...

SUZANNE. — Mais ça ne veut rien dire...

D'ALVÉOL. — Notez bien que je n'en veux pas à Cernay de cette petite faiblesse... il a, lui ou les autres, le droit d'être jaloux... songez donc ?... Épernon est la coqueluche de toutes les jolies femmes !...

SUZANNE, *riant*. — Et des autres aussi !... car je ne pense pas que la duchesse...

D'ALVÉOL. — La duchesse est le gros bibelot qui dépare un peu la collection... mais telle quelle, elle est encore très désirable...

SUZANNE, *se récriant*. — Oh ! ! !...

D'ALVÉOL. — Je parle de la collection...

SUZANNE. — Ah ! à la bonne heure !...

D'ALVÉOL. — Il me semble qu'une collection qui commence à vous, pour finir à la petite Kleberig... et encore, je ne parle que de ce que j'ai pu constater par moi-même...

SUZANNE, *intéressée.* — Ah!... vous croyez que la petite Kleberig...

D'ALVÉOL. — Parbleu!... ça crève l'œil!... et même, je crois, celui du père Kleberig, qui ne paraît pas devoir s'attendrir prochainement... Épernon n'est pas dans sa note... il lui semble disposé à dépenser beaucoup d'argent et incapable d'en gagner aucun...

SUZANNE. — Ça m'amuse infiniment, ce que vous me racontez là!... alors, elles sont réelles, les bonnes fortunes de Raoul?...

D'ALVÉOL. — Ah! j'vous crois, qu'elles sont réelles!... *(Étonné.)* on dirait que ça vous enchante?...

SUZANNE. — Mais oui, ça m'enchante!... je suis contente de voir que les autres femmes sont aussi bêtes que moi... qu'elles subissent cette espèce de fluide, de caresse... que je subis, moi, quand je le vois... et qui, à chaque fois que je le retrouve, me fait un peu plus sienne...

D'ALVÉOL. — Ah! quant à ça, oui!... elles le subissent, le fluide!... que la petite Kerséver, — qui est encore un bébé, — gobe Épernon, ça n'a rien qui doive surprendre... mais la mère la Balue, par exemple?... une vieille belle qui la connaît dans les coins?... mais un bon cheval de trompette comme la duchesse?... ça m'ahurit, moi, ces choses-là!...

SUZANNE, *riant*. — Que voulez-vous?... il faut en prendre votre parti!...

D'ALVÉOL. — Oh!... vous savez... ça m'ahurit, mais ça ne me gêne pas!... pas du tout... je suis on ne peut mieux disposé pour Épernon, moi!...

LA FEMME DE CHAMBRE. — C'est M. d'Épernon, madame...

SUZANNE. — Faites entrer ici..

D'ALVÉOL, *se levant*. — Je file!... je ne veux pas gêner vos épanchements... *(A d'Épernon qui entre.)* je vais au club!...

D'ÉPERNON. — Encore merci!... *(A Suzanne, quand d'Alvéol est sorti.)* Eh bien?... qu'est-ce qu'il croit?...

SUZANNE. — Il croit que tout va bien!... *(A part.)* inutile de l'inquiéter de l'histoire du titre barré... ça ne sert à rien...

D'ÉPERNON, *s'asseyant au bord du divan où Suzanne est allongée.* — Que tu es jolie, ma Suzon!... *(Il l'embrasse.)*

SUZANNE, *riant.* — C'est comme ça que tu es occupé de ton admission au club, toi?...

D'ÉPERNON. — Quand je te vois, je ne suis occupé que de toi!... *(Il l'embrasse longuement.)*

SUZANNE, *se dégageant.* — Eh! pas de bêtises!... c'est l'heure où le baron vient, et...

D'ÉPERNON, *rageur.* — L'heure où le baron vient!... c'est charmant!... tout à fait charmant!...

SUZANNE, *désolée de le voir rager.* — Mais enfin, ce n'est pas ma faute!... je ne peux pas le mettre à la porte, pourtant?...

D'ÉPERNON. — Le mettre à la porte serait excessif... je trouve seulement que tu n'as pas besoin de te préparer une heure d'avance à le recevoir...

SUZANNE. — Quand il arrivera, il faut qu'on le fasse entrer ici tout de suite... il est habitué à ça... comme tu ne viens jamais me voir à cette heure-ci, je n'ai pas pensé à m'organiser, et...

D'ÉPERNON, *vexé.* — Alors, il faudra que je m'en aille, moi?...

SUZANNE. — Dame!... naturellement... tu fileras par là!... *(Elle indique une porte.)*

D'ÉPERNON. — L'escalier de service... ce sera la première fois...

SUZANNE, *riant.* — Tu as tort de te plaindre!... c'est le plus « flatteur!... » *(Un temps. D'Épernon boude.)* Écoute?... si tu

veux, tu reviendras tout de suite par le grand escalier... et on t'annoncera comme une visite...

D'ÉPERNON. — Et puis après?...

SUZANNE. — Et puis après?... Eh bien, mais, je lui dirai que je veux te recevoir... et je suis sûre qu'il ne fera aucune objection...

D'ÉPERNON. — Et il sera là?...

SUZANNE. — Ça, bien entendu...

D'ÉPERNON. — Ben, ça me fera une belle jambe de te voir devant lui!...

SUZANNE. — Je veux que tu sois aimable... et qu'il sorte d'ici bien disposé pour toi... il serait stupide de rater cette affaire là!... voyons?... là, en conscience?...

D'ÉPERNON. — Quelle affaire?...

SUZANNE. — Ne fais donc pas la bête!... la petite Kleberig veut t'épouser...

D'EPERNON. — C'est-à-dire...

SUZANNE. — Enfin, elle est folle de toi!... le baron est plus calme à ton sujet, paraît-

il... mais il finira par plier... c'est une affaire de temps...

D'ÉPERNON. — Euh!... euh!...

SUZANNE. — Que si!... tu es irrésistible!... *(Riant.)* de grande famille... vicomte... car tu avais négligé de me l'apprendre, mais tu es, m'a-t-on dit, vicomte?...

DÉPERNON. — Je t'assure que je n'y suis pour rien...

SUZANNE. — Et quand même tu y serais pour quelque chose... tu aurais joliment raison de faire flèche de tout bois, va!... toutes ces choses ont une valeur... tu as le droit, et même le devoir, de vendre très cher ton titre et ton nom?...

D'ÉPERNON, *perplexe.* — J'aurais ce droit-là s'ils étaient à moi... mais...

SUZANNE. — Bah!... si on y regardait de si près, on ne ferait jamais rien!... je ne doute pas que nous ne roulions le baron, d'ailleurs!... seulement, pour ça, il est inutile

qu'il sache qu'avant de prendre sa fille tu prends sa maîtresse?...

D'ÉPERNON. — Mais je n'ai pas envie de le lui dire!... *(Câlin.)* je n'ai envie que de t'embrasser...

SUZANNE, *tendant sa joue.* — Embrasse!...

D'ÉPERNON. — Mieux que ça...

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — Madame, c'est monsieur!...

DÉPERNON. — Allons bon!... *(Sautant sur ses gants et son chapeau.)* quelle scie!...

SUZANNE. — File!... et remonte vite?... *(Elle lui envoie un baiser ; d'Epernon disparaît par la petite porte et on introduit le baron Kleberig.)*

SUZANNE, *se levant du divan et allant à lui.* — Bonjour!... *(Elle l'embrasse.)* comme c'est gentil de venir de bonne heure!...

LE BARON, *surpris.* — Té ponne heure?.. mais il est peaugoup blus dard gu'à l'ortinaire!...

SUZANNE. — Ah !... *(A part.)* quand il vient, il me semble toujours que c'est tôt!...

LE BARON. — C'hai été redenu à la pourse blus longdemps qué ché n'aurais foulu...

SUZANNE, *négligemment.* — Ah!... je pensais que vous aviez peut-être été au Jockey?...

LE BARON. — Bourgoi vaire?...

SUZANNE. — Parce que je croyais qu'il y avait aujourd'hui un vote .. qu'il se présentait plusieurs...

LE BARON, *interrompant.* — Ché sais... ché sais!... rien gui m'indéresse!...

SUZANNE. — Ah!...

LE BARON. — Non... rien tu dout!... *(Un temps).* Si fus foulez fenir cé soir à la bremière té « Vlibote », ché fus y gontuirai?... *(On entend le timbre.)* Ah!... foilà gu'on sonne!... *(Mécontent.)* une fisite, ché barie?...

SUZANNE. — Que non!...

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — Mon-

sieur d'Épernon demande si madame reçoit?

SUZANNE. — Faites entrer au salon...

LE BARON. — Fus le recefez?...

SUZANNE. — Mais oui!... je ne veux pas avoir l'air de le consigner... voilà déjà deux fois qu'il vient sans être reçu...

LE BARON. — Ça brouſe qu'il fient souſent, foilà dout!...

SUZANNE, *achevant de s'habiller.* — Il ne va pas rester longtemps, soyez tranquille... et vous allez le recevoir avec moi...

LE BARON. — Ch'aimerais même assez, si fus lé foulez pien, lé receſoir sans fus... bour gommencer?... (*Mouvement de Suzanne.*) Oh!... cé n'est bas bar chalousie!... c'est barce gue ch'ai guelgué chose qui né récarte gué moi à lui exbliguer?... guelgué chose où fus n'êtes bour rien...

SUZANNE. — Mais... allez recevoir M. d'Épernon, si bon vous semble, mon cher baron... vous êtes chez vous...

Dans le salon.

LE BARON, *à d'Épernon, qui fait les cent pas.* — Matame té Grâce fa fenir tans un insdant... elle est à sa doilette!...

D'ÉPERNON, *saluant.* — Monsieur!... *(Très aimable.)* ces dames sont en bonne santé?...

LE BARON, *sèchement.* — Excellende!... *(Un temps.)* et, à ce suchet, ch'ai un serfice à fus temanter... *(Un temps.)* un frai serfice?...

D'ÉPERNON. — Dites, monsieur... et, si c'est en mon pouvoir...

LE BARON. — Ça y est!...

D'ÉPERNON. — Alors, c'est fait!...

LE BARON. — Fus safez, pien endentu, gué ma ville feut fus ébouser?...

D'ÉPERNON, *protestant.* — Mais non, monsieur, je...

LE BARON. — Fus le safez à merfeille!...

moi, ché ne feux bas fous la tonner... ché ne fus la tonnerai chamais!... fus endentez pien?...

D'ÉPERNON, *sèchement*. — J'entends, monsieur... mais je ne vous l'ai pas demandée, que je sache?...

LE BARON. — Non!... fus né mé l'afez bas temantée... ché lé regonnais... mais c'est dout gomme... fus né la guittez bas tans lé monte... dé l'œil ou audrement... fus tansez gondinuellement afec elle... envin, fus cherchez à la gombromettre...

D'ÉPERNON, *sincère*. — Je vous affirme, monsieur, que je n'ai jamais songé à compromettre mademoiselle Kleberig...

LE BARON, *gouailleur*. — Tu moment qué fus l'avvirmez, ché fus grois... mais afouez gué ça en a dout l'air?...

D'ÉPERNON. — . . . .

LE BARON. — Ché né fus tonnerai bas Rachel bour blusieurs raisons... la bremière,

c'est qué fus êtes trop choli carçon... la teuxième, c'est gué fus n'afez pas lé sou... ni une siduation gui buisse gombenser fotre mangue t'archent...

D'ÉPERNON. — Cependant, monsieur...

LE BARON, *narquois.* — Oui... fos barchemins !... bour moi, un nom et un ditre... ça n'a bas une faleur marchante abbréciaple...

D'ÉPERNON, *hautain.* — Mais, monsieur... quand bien même mon nom et mon titre auraient pour vous une valeur... marchande... qui vous dit que je voudrais vous les vendre ?...

LE BARON. — Bersonne... et t'ailleurs, fus lé foutriez que fus né lé bourriez bas...

D'ÉPERNON. — Parce que ?...

LE BARON, *insolent.* — Barce gué ils né sont bas à fus... ni l'un, ni l'audre...

D'ÉPERNON, *saisi.* — Monsieur...

LE BARON. — Oh !... fus bensez pien gué

guand ch'ai fu gué fus gourriez abrès ma ville... *(Mouvement d'Épernon.)* ou gué, si fus foulez, ma ville gourait abrès fus... ché mé suis invormé té cé que fus étiez... fus né fus abbelez bas tu dout t'Ébernon...

D'ÉPERNON, *cherchant à faire bonne contenance.* — Ah!... *(Inquiet.)* et, comment est-ce que je m'appelle?...

LE BARON. — Ça... ché n'en sais rien!...

D'ÉPERNON, *respirant.* — . . . . . .

LE BARON. — Ché sais seulement gué fus né fus abbelez bas t'Ébernon... et gué fus n'èdes bas aux avvaires édranchères... gué fus n'y afez chamais été...

D'ÉPERNON. — Mais je...

LE BARON. — Ch'ai brié un fieux monsieur qué ché gonnais dé vaire sur fotre vamille tes recherches... ça l'amusait, il aime ces choses-là!... c'est lé fieux marguis té Nervérey... il a cherché... et il a droufé

qué tebuis la ternière d'Ébernon, morde aux garmélites en 1751... — celle gui édait soi-tisant matémoiselle fotre crand-mère, — cha-mais, chamais lé nom té t'Ébernon, n'a été bordé bar bersonne... gué bar fus...

D'ÉPERNON. — Permettez...

LE BARON. — Ché né bermets bas... mais ché feux fus ovvrir un marché... oui!... ne vaites bas lé tétaigneux... un marché?... si ché né fus afais bas rengontré ici, ché serais allé chez fus... c'est dout à l'heure gu'on fus brésente au glub... ché n'ai qu'à tire cé qué ché sais et on fus plackpoule... ou dout au moins on fus achourne...

D'ÉPERNON. — . . . .

LE BARON. — Ché né tirai rien... rien tu dout... si, en échanche, fus me bro-mettez... non seulement té né blus gourir abrès Rachel... mais engore té né blus la laisser gourir abrès fus...

D'ÉPERNON. — Mais, monsieur, je ne peux pas...

LE BARON. — L'en embêcher?... oh! gué si!... lui afez fus tit qué fus l'aimiez?...

D'ÉPERNON, *sincère.* — Jamais!...

LE BARON. — Alors, rien té blus vacile!... fus tirez à Rachel... qué fus né fulez bas fus marier...

D'ÉPERNON. — Mais si elle ne me le demande pas?...

LE BARON. — Eh pien, fus lé lui tirez dout té même!... atroitement, gomme ça, sans afoir l'air... en gausant... et, bour qu'elle né refienne blus là tessus... fous lui tirez même gué fus né « boufez » bas fus marier... gué fus aimez guelgu'un... gué fus êtes lié... gombrenez fus?...

D'ÉPERNON. — Mais... il m'est très difficile de parler à mademoiselle Kleberig de...

LE BARON. — Pah!... les cheunes villes vin té siècle safent dant té choses!... t'ailleurs, c'est à brentre ou à laisser... si fus né vaites pas cé gué ché feux, moi ché verai cé gué fus né foulez bas...

D'ÉPERNON. — Mais le vote a lieu ce soir... et je ne rencontrerai pas mademoiselle Kleberig avant le bal des d'Houbly, lundi...

LE BARON. — Ché fus témante seulement fotre barole?... si, abrès qué fus serez atmis au glub, fus y manquez... alors, ché barlerai... et fus serez exglus barce gu'il y aura eu erreur sur la bersonne... c'est M. t'Ébernon gu'on aura reçu... et non bas fus...

D'ÉPERNON, *qui a réfléchi.* — Eh bien, monsieur, je vous donne ma parole que je dirai à mademoiselle votre fille que je ne suis pas libre... que j'aime quelqu'un...

LE BARON. — Oui!... mais vaites ça té

vaçon gu'elle gombrenne pien gué c'est une avvaire irrémétiaplement vinie ?...

D'ÉPERNON. — Je ferai de mon mieux...

LE BARON, *lui tendant la main.* — Alors, c'est tit?...

D'ÉPERNON. — C'est dit!...

SUZANNE *entrant, étonnée de les voir se serrer la main. (A d'Épernon.)* — Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre...

LE BARON, *à Suzanne.*— Moi, ché fais fus guitter...

SUZANNE. — Comment?... déjà?...

LE BARON. — Oui!... il vaut gué c'haille au glub... *(Regardant d'Épernon en souriant.)* foter bour M. t'Ébernon... au refoir!... *(Il sort, reconduit par Suzanne jusqu'à la porte du salon.)*

SUZANNE, *revenant, à d'Épernon.* — Comment se fait-il qu'il aille voter pour toi?... qu'est-ce qu'il y a?...

D'ÉPERNON. — Il y a qu'il sait tout !...

SUZANNE. — Tout quoi ?...

D'ÉPERNON. — Eh bien... que d'Épernon, c'est une farce !...

SUZANNE. — Patatras ! ! !...

FAUT BIEN FAIRE UNE FIN

Un bal chez les d'Houbly.

D'ÉPERNON, *s'avançant vers madame d'Houbly et s'inclinant respectueusement.* — Madame!

MADAME D'HOUBLY, *à demi-voix, presque les larmes aux yeux.* — Il faut maintenant que je donne un bal pour vous avoir chez moi?...

D'ÉPERNON. — . . . .

LA BELLE MADAME SATY, *à d'Épernon.* — Conduisez-moi au buffet, voulez-vous?...

D'ÉPERNON, *offrant son bras.* — Si je le veux!...

LA BELLE MADAME SATY. — Alors, décidément, vous ne voulez pas venir me voir ?...

D'ÉPERNON. — Mais, je suis allé dernièrement chez...

LA BELLE MADAME SATY. — Oui... à l'heure où je suis au Bois !...

D'ÉPERNON. — Il faisait un temps tellement épouvantable...

LA BELLE MADAME SATY. — Je sors par tous les temps... pour avoir un beau teint...

D'ÉPERNON, *s'inclinant.* — Ça vous réussit !

LA BELLE MADAME SATY. — J'ai idée que si vous ne vous étiez pas dérobé comme vous le faites... nous serions devenus très bons amis ?...

D'ÉPERNON. — Amis ?... cela m'eût été difficile !...

LA BELLE MADAME SATY, *très coquette.* — Ah !... vous croyez que vous n'auriez pas eu d'amitié pour moi ?...

D'ÉPERNON. — Je crois, au contraire, que j'en aurais eu trop...

LA BELLE MADAME SATY. — Et alors?...

D'ÉPERNON. — Et alors, comme vous auriez été un « ami » pour moi... quand j'aurais, moi, été quelque chose de tout à fait différent... ça n'aurait pas marché bien du tout...

LA BELLE MADAME SATY, *prenant le bras du marquis y Valladolid y Santander qui passe, et s'éloignant en lançant à d'Épernon un regard pénétrant.* — Croyez-vous?...

D'ÉPERNON, *à part.* — C'est assez clair!... ma foi, je serais bien serin de n'en pas profiter!... elle est très désirable, la belle madame Saty!... c'est une beauté plus capiteuse que suggestive... et plus fabriquée que sincère... mais enfin, c'est beau tout de même!...

LE BARON KLEBERIG, *arrêtant d'Épernon par le bras.* — Ah! fus foilà!... afez-fus fu ces tames?...

D'ÉPERNON. — Pas encore... je les cherche...

LE BARON. — Elles sont tans la serre... à brobos!... ché ne fus ai bas engore vélicité té fotre atmission au glub... groyez pien qué bersonne n'en a été blus heureux gué moi?...

D'ÉPERNON. — Je vous remercie... croyez bien aussi, monsieur, que je n'ai pas oublié ma promesse?... je suis ici ce soir pour la tenir...

LE BARON. — Ché gompte sur fus!... dâchez té droufer guelgue chose té pien bersuasif... n'est-ce bas?...

D'ÉPERNON, *docile*. — Je tâcherai...

LE BARON. — Tenez!... foilà Rachel gui fus recarte tébuis là-pas... elle né foit qué fus tans dout lé pal... c'est drès empêdant, ça!...

D'ÉPERNON. — Mon Dieu!... j'espère que, tout à l'heure, mademoiselle Rachel ne me regardera plus du tout...

LE BARON. — Ché l'esbère aussi!...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON, *au baron Kleberig.* — Madame Kleberig vous réclame... elle voudrait vous dire un mot...

LE BARON. — Ch'y fais!... *(Revenant sur ses pas, bas à d'Épernon.)* fus boufez même, si ça fus est blus gommote, tanser lé godillon afec Rachel, bour afoir mieux lé demps té lui barler...

D'ÉPERNON. — Je vous remercie... *(Le baron s'éloigne définitivement.)*

LA DUCHESSE, *à d'Épernon.* — C'est abominable, ce que vous avez fait!...

D'ÉPERNON. — Mais...

LA DUCHESSE. — M'envoyer ce petit bleu tout sec, tout banal... pour me dire que vous n'irez pas à notre cher nid à trois heures, comme c'était convenu... « parce que vous avez peur que nous ne soyons filés... »

D'ÉPERNON. — Ne parlez donc pas si

haut !... eh bien, oui, j'en avais peur !...

LA DUCHESSE, *méprisante*. — Et il l'avoue !!!...

D'ÉPERNON. — Mais certainement il l'av... je l'avoue !...

LA DUCHESSE. — Quelle est la femme qui a sur votre vie de tels droits?... que vous tremblez à ce point devant elle... et qu'elle ose vous faire filer?...

D'ÉPERNON, *embêté*. — C'est votre mari !...

LA DUCHESSE, *saisie*. — Mon mari?...

D'ÉPERNON. — Lui-même !...

LA DUCHESSE, *incrédule*. — Comment?... il se douterait de quelque chose?...

D'ÉPERNON. — J'ai tout lieu de le croire...

LA DUCHESSE, *s'emballant*. — Allons donc !... c'est impossible !... jamais depuis vingt-cinq ans il... *(Elle s'arrête court.)*

D'ÉPERNON, *questionnant en riant*. — Quoi, depuis vingt-cinq ans?....

LA DUCHESSE, *embarrassée.* — Je dis que jamais... jamais mon mari ne... ne s'est occupé de moi... n'a daigné me surveiller... il n'est pas d'une nature jalouse...

D'ÉPERNON. — Eh! eh! je ne sais pas trop!... ainsi, il me disait... tenez, précisément l'autre soir, au Moulin-Rouge, que...

LA DUCHESSE. — Au Moulin-Rouge?... *(Avec éclat.)* il n'y a pas été, au Moulin-Rouge!...

D'ÉPERNON, *effaré.* — Mais ne criez donc pas comme ça!... nous ne sommes pas seuls!...

LA DUCHESSE, *un peu moins haut.* — Il n'y a pas été!... une demi-heure après le départ de nos amis, il est arrivé dans ma chambre en pantoufles et il m'a dit : « Figurez-vous que j'avais imaginé d'aller au Moulin-Rouge avec Épernon... et puis, ma foi, j'étais trop fatigué... j'y ai renoncé... »

D'ÉPERNON, *à part*. — Il a triché, l'animal!... il m'avait promis de sortir...

LA DUCHESSE, *impérieusement*. — Viendras-tu demain à trois heures avenue de l'Alma?...

D'ÉPERNON. — Demain?... mais non!... c'est très imprudent... si votre mari a des soupçons...

LA DUCHESSE. — Mais puisque ça m'est égal!...

D'ÉPERNON, *énervé*. — Mais puisque ça ne m'est pas égal, à moi!...

LA DUCHESSE. — Avouez donc que vous craignez de manquer l'affaire que vous tripotez pour l'instant?...

D'ÉPERNON. — Non... je n'avoue pas!...

LA DUCHESSE. — On ne parle que de votre mariage avec la petite Kleberig... on ne s'occupe que de ça...

D'ÉPERNON. — On a tort!...

LA DUCHESSE. — Dites un peu que ça n'est pas vrai?...

D'ÉPERNON. — Ça n'est pas vrai!...

LA DUCHESSE. — Mes compliments!... c'est une jolie alliance pour un Épernon!...

D'ÉPERNON, *exaspéré*. — Oh!!!... *(A part.)* ce qu'elle m'horripile!... depuis que je la connais, j'ai eu envie vingt fois de lui crier que je m'appelle Gouillat!... il n'y a qu'avec elle que j'ai cette envie-là, par exemple!... mais ce que ça m'amuserait de voir son nez!...

LE DUC D'AIGUILLON, *s'approchant*. — Qu'est-ce que ma femme vous raconte?... *(Riant.)* elle n'est pas de bonne humeur depuis quelques jours, ma femme!... si vous pouviez me dire ce qu'elle a?...

(La duchesse hausse les épaules.)

D'ÉPERNON. — Je vous demande par-

don... je vais saluer madame de Kersléver que je n'ai pas encore aperçue ce soir...

LE DUC, *le regardant s'éloigner, à la duchesse.* — Il est gentil, ce petit Épernon !... au commencement, je le trouvais un peu trop gommeux, un peu trop joli... à présent, je le trouve charmant... je m'attache tout à fait à lui...

LA DUCHESSE, *à part.* — Il est toujours plein d'à-propos, mon mari !...

D'ÉPERNON, *s'asseyant dans un fauteuil vide à côté de la petite de Kersléver.* — Vous êtes jolie ce soir plus encore qu'à l'ordinaire !... avec cette robe, vous avez l'air d'un petit oiseau bleu... d'un petit oiseau merveilleux et rare...

LA PETITE DE KERSÉVER, *bas.* — Alors, vous m'aimez bien ?...

D'ÉPERNON. — Je vous adore !...

LA PETITE DE KERSÉVER, *craintivement.* — Autant que l'autre jour... là-bas ?...

D'ÉPERNON. — Peut-être plus encore...

LA PETITE DE KERSÉVER, *incrédule.* — Oh !!!...

D'ÉPERNON. — Moins... immédiatement... moins persuasivement... mais plus... beaucoup plus !...

LA PETITE DE KERSÉVER, *le regardant avec extase.* — Moi aussi, je vous adore !... et j'ai tant peur que vous ne m'aimiez plus !...

D'ÉPERNON, *très bas.* — Et pourquoi ça, ma chérie ?...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Parce qu'on dit que vous allez vous marier...

D'ÉPERNON. — D'abord, ce n'est pas ça qui m'empêcherait de vous aimer... ensuite je ne dois pas du tout me marier...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Bien vrai ?...

D'ÉPERNON. — Très vrai !...

LA PETITE DE KERSÉVER. — C'est qu'on m'a dit que vous épousiez mademoiselle Kleberig.

D'ÉPERNON. — Qui est-ce qui vous a dit ça?

LA PETITE DE KERSÉVER. — Tout le monde...

D'ÉPERNON. — Eh bien, vous pourrez dire à tout le monde que je n'épouse pas mademoiselle Kleberig... *(A part.)* Il faut pourtant que j'aille lui débiter mon petit boniment, à mademoiselle Kleberig !... *(Il se lève.)*

LA PETITE DE KERSÉVER. — Vous partez déjà ?... *(Anxieuse.)* où allez-vous ?...

D'ÉPERNON. — Saluer quelques vénérables douairières...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Vous allez revenir vite?...

D'ÉPERNON. — Je vous en réponds !...

LA PETITE DE KERSÉVER. — Très vite?...

D'ÉPERNON. — Extraordinairement vite... *(A part.)* Je vais faire un tour pour ne pas aller aux Kleberig directement... Tiens !... madame de la Balue !... c'est insensé !... elle est vraiment jolie ce soir !... je commence à croire à la légende de Ninon de Lenclos,

moi !... *(Il va à la douairière de la Balue.)*

LA DOUAIRIÈRE DE LA BALUE. — Bonsoir !... joli, ce bal, n'est-ce pas ?...

D'ÉPERNON. — Charmant !... et votre toilette aussi est charmante !.... c'est pas étonnant, du reste... vous êtes la femme de Paris qui s'habille le mieux...

LA DOUAIRIÈRE. — Vous savez, il faut ça !... quand le bibelot est abîmé on le met dans un joli écrin... et il fait encore son petit effet...

D'ÉPERNON. — Mais ici *(Riant.)* le bibelot n'est pas abîmé et n'a pas besoin d'écrin...

LA DOUAIRIÈRE, *nettement.* — Pourquoi dites-vous ça... puisque vous savez le contraire ?...

D'ÉPERNON, *interloqué.* — ... *(Un temps.)* Êtes-vous allée à l'Opéra ce soir ?...

LA DOUAIRIÈRE. — Oui...

D'ÉPERNON. — Avec qui ?...

LA DOUAIRIÈRE. — Seule...

D'ÉPERNON. — Ah!... *(Un temps.)* est-ce que vous me ferez encore la grâce de m'y emmener?...

LA DOUAIRIÈRE. — Quand vous voudrez?...

D'ÉPERNON. — Lundi?...

LA DOUAIRIÈRE. — A lundi... *(Elle tend sa main à d'Épernon qui la baise.)*

D'ÉPERNON, *s'éloignant.* — Une femme d'esprit, celle-là!... à la bonne heure!... et plus jolie que bien des jeunes!... et surtout plus amusante et meilleure enfant... pas la moindre allusion à ce qui s'est passé... elle est idéale!... voyons, où sont les Kleberig à cette heure?... ça m'embête singulièrement de... décourager cette petite qui est si gentille pour moi... enfin, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... *(Un temps.)* c'est égal, c'est tout de même rageant!... *(Il se dirige vers madame et mademoiselle Kleberig.)*

LA BARONNE KLEBERIG. — Ah!... mon mari nous avait dit que vous étiez ici...

D'ÉPERNON. — Je voulais venir vous saluer plus tôt, madame, mais j'ai été arrêté en route...

MADEMOISELLE RACHEL. — Naturellement !...

D'ÉPERNON. — . . . .

MADEMOISELLE RACHEL. — Est-ce que vous me demandez une valse?...

D'ÉPERNON. — D'abord... et ensuite, le cotillon, si vous voulez bien me l'accorder?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Je vous l'accorde...

LA BARONNE. — Mais... Rachel... je croyais que tu avais promis le cotillon...

D'ÉPERNON. — Ah!... le baron m'avait fait espérer que mademoiselle Rachel n'en avait pas encore disposé...

MADEMOISELLE RACHEL, *étonnée*. — Comment?... papa...

LA BARONNE. — Ah!... si c'est mon mari qui vous a dit... *(On joue une valse.)*

D'ÉPERNON, *à mademoiselle Rachel.* — Est-ce ça, ma valse?...

MADEMOISELLE RACHEL, *se levant.* — Si vous voulez?... *(Ils partent en valsant.)*

LA BARONNE, *les suivant de l'œil, à son mari qui revient.* — C'est dommage que ça ne puisse pas s'arranger!... ça ferait un joli couple...

LE BARON. — Un choli gouble... un choli gouble... ça m'est écal, les cholis goubles!...

MADEMOISELLE RACHEL, *s'arrêtant au fond d'un salon où il y a peu de monde.* — Alors... c'est papa qui vous a dit que je n'étais pas encore invitée pour le cotillon?... ça m'étonne tellement, ça!...

D'ÉPERNON. — Et pourquoi donc, mademoiselle?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Mais parce que... je peux bien vous dire ça... vous avez bien dû vous en apercevoir tout seul?... il ne vous aime pas beaucoup, papa!...

D'ÉPERNON, *faisant l'étonné.* — Ah! pap... le baron Kleberig ne m'aime pas!... pourquoi ne m'aime-t-il pas?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Parce que... parce que... *(Cherchant.)* ça... c'est plus difficile à dire...

D'ÉPERNON. — Dites tout de même?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Eh bien, je crois que papa ne vous aime pas... parce qu'il a peur que... *(Elle s'arrête.)*

D'ÉPERNON. — Que?...

MADEMOISELLE RACHEL, *résolument.* — Que moi je ne vous aime trop!...

D'ÉPERNON. — Oh! mademoiselle!... *(A part.)* Pauvre petite!... elle a dit ça gentiment... et elle est jolie à croquer, ce soir!... *(Haut.)* mais le baron Kleberig n'a pas à s'inquiéter à ce sujet, je pense?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Vous pensez mal... si, — ce que je ne crois d'ailleurs pas, — vous dites ce que vous pensez?...

D'ÉPERNON. — Comment, mademoiselle, vous!... entourée, gâtée, recherchée comme vous l'êtes... vous auriez daigné remarquer un pauvre diable tel que moi?...

MADEMOISELLE RACHEL. — D'abord, un pauvre diable qui est né comme vous n'a rien à envier à personne... le nom d'Épernon vaut les millions Kleberig... n'est-ce pas votre avis, au fond?...

D'ÉPERNON. — Oh! mademoiselle... vous savez... quand on est soi-même en jeu, on n'est jamais bon juge... mais moi, je changerais bien mon... ma situation, pour celle de monsieur votre père... *(A part.)* et avec joie!... si j'étais Épernon pour tout de bon, je penserais peut-être autrement... mais dans le cas présent...

MADEMOISELLE RACHEL. — Enfin, oui ou non... épouseriez-vous une jeune fille de mon monde?...

D'ÉPERNON. — Mais sans doute...

MADEMOISELLE RACHEL. — M'épouseriez-vous, moi?...

D'ÉPERNON. — Ce serait un rêve délicieux, mais irréalisable... comme tous les rêves...

MADEMOISELLE RACHEL. — Pourquoi irréalisable?...

D'ÉPERNON. — Parce que, mademoiselle... *(Hésitant.)* je ne peux pas me marier...

MADEMOISELLE RACHEL, *surprise*. — Vous ne pouvez pas?...

D'ÉPERNON, *secouant la tête d'un air mystérieux*. — Non!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Ah!... pourquoi?...

D'ÉPERNON. — Je ne suis pas libre...

MADEMOISELLE RACHEL. — *(Un temps.)* Vous n'êtes pas libre?... mais... comment l'entendez-vous?... est-ce que vous vous considérez comme lié à... à la duchesse

d'Aiguillon, par exemple?... (*Mouvement d'Epernon.*) je prends la duchesse, parce que c'est... de toutes ces dames... celle qui vous a le plus affiché... ou à mademoiselle Suzanne de Grâce, avec qui je vous ai aperçu, il y a quinze jours, dans une allée déserte du Bois?...

D'ÉPERNON. — Ah!... vous m'avez vu avec...

MADEMOISELLE RACHEL. — Oh!... soyez tranquille!... (*Riant.*) je ne l'ai pas dit à papa!... (*Un temps.*) je croyais que quand un homme avait une... aventure avec des femmes de ce genre, — qu'elles fussent du monde ou pas, — ça ne liait en rien sa vie à la leur?...

D'ÉPERNON. — En effet, mademoiselle... je ne considère pas que...

MADEMOISELLE RACHEL. — Eh bien, alors?...

D'ÉPERNON, *embarrassé.* — Mais qui vous

a dit que ce soit à une femme... de ce genre, — comme vous dites, — qu'appartient ma vie?...

MADEMOISELLE RACHEL, *étonnée*. — Vous aimez quelqu'un?...

D'ÉPERNON, *solennel*. — Oui, mademoiselle... j'aime quelqu'un...

MADEMOISELLE RACHEL, *un peu émue*. — Ah!... alors, je n'ai rien à espérer!... je m'attendais si peu à ça... vous avez si peu une tête à aimer quelqu'un...

D'ÉPERNON. — . . . .

MADEMOISELLE RACHEL. — Est-ce que c'est une jeune fille que vous aimez?...

D'ÉPERNON, *à part*. — Je ne sais pas trop ce qu'il vaut le mieux lui dire pour la dégoûter!... *(Haut, après un instant d'hésitation.)* oui... c'est une jeune fille...

MADEMOISELLE RACHEL. — Alors... pourquoi ne l'épousez-vous pas?...

D'ÉPERNON. — Je vous l'ai dit déjà, mademoiselle... je n'ai pas de fortune et...

MADEMOISELLE RACHEL. — Mais vous avez votre nom ?...

D'ÉPERNON, *à part.* — Encore !... ce qu'on m'aura bassiné avec mon nom !... *(Haut.)* ça ne suffit pas, mademoiselle...

MADEMOISELLE RACHEL. — Elle est riche ?

D'ÉPERNON. — Qui ça ?...

MADEMOISELLE RACHEL. — La jeune fille ?...

D'ÉPERNON. — Oui... oui... très riche... *(A part.)* j'aime autant qu'elle soit riche... c'est plus flatteur !...

MADEMOISELLE RACHEL. — Et elle vous aime ?...

D'ÉPERNON. — Et elle m'aime... du moins, je le crois... *(A part.)* c'est plus flatteur, aussi !...

MADEMOISELLE RACHEL, *pensive.* — Je ne vois pas du tout qui ça peut être ?...

D'ÉPERNON. — Ne cherchez pas, mademoiselle... je vous en prie, ne cherchez pas... (*Un temps.*) vous ne trouveriez pas?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Croyez-vous?... (*Regardant d'Épernon bien en face.*) Eh bien, je crois au contraire que j'ai trouvé...

D'ÉPERNON. — Ah! par exemple!... ça, c'est fort!... (*A part.*) à qui diable peut-elle penser... je ne connais pas de jeunes filles...

MADEMOISELLE RACHEL. — Voulez-vous me conduire auprès de papa?... j'ai quelque chose à lui dire...

D'ÉPERNON. — Voilà justement le baron...

MADEMOISELLE RACHEL. — Où donc?...

D'ÉPERNON. — Là... près de madame Saty...

MADEMOISELLE RACHEL, *s'approchant du baron Kleberig.* — Papa!... veux-tu m'accorder un instant d'audience?... (*Saluant d'Épernon.*) merci... n'oubliez pas que nous dan-

sons le cotillon ensemble?... *(Elle prend le bras de son père.)*

LE BARON, *ennuyé d'être dérangé, à part.* — Ça allait si pien afec matame Saty!... Fallatolid est ruiné à blat... ça né pat blus gué t'une aile!... *(Haut.)* Allons!... gu'est-ce gué tu feux engore?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Toujours la même chose!... je veux épouser le vicomte d'Épernon...

LE BARON, *à part.* — Il n'a tonc engore rien tit?... il addent lé gotillon propaplément?... *(Haut.)* et moi, ché né feux bas gué tu l'ébouses!... *(Un temps.)* sais-tu seulement s'il foudrait té toi, don t'Ebernon?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Oui... à présent, je suis sûre que oui... sûre!...

LE BARON, *inquiet.* — Tépuis guand?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Depuis que j'ai causé avec lui... depuis tout à l'heure...

LE BARON, *suffoqué.* — Gomment?... *(A part.)* Ah! le couchat!... cé qu'il fa mé bayer ça!... *(Haut.)* gu'est-ce gu'il t'a tit?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Il m'a dit, — en réponse à différentes questions que je lui faisais...

LE BARON. — Je téfine lesguelles...

MADEMOISELLE RACHEL, *continuant.* — ...qu'il ne pouvait pas se marier... qu'il aimait une jeune fille...

LE BARON *à part.* — Pen... mais c'est ce gui était confenu endre nous, ça?...

MADEMOISELLE RACHEL. — ... et que cette jeune fille l'aimait aussi...

LE BARON. — Eh pien?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Eh bien, c'est moi, la jeune fille!... c'est clair!...

LE BARON, *stupéfait.* — Glair?... ché né fois bas ça tu dout, moi!... *(A part.)* Soyez tonc malins afec une bédite moule gomme ça!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Écoute, papa... réfléchis?... j'épouserai le vicomte...

LE BARON, *haussant les épaules*. — Tu me vais rire afec don figomte!... t'ailleurs, ça n'est bas ici la blace bour barler té ces choses-là...

MADEMOISELLE RACHEL. — Si!... il faut que tu me dises oui ou non ce soir?...

LE BARON. — Eh pien, ché té tis non!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Tu as tort, papa!...

LE BARON. — C'est pien bossiple... mais chamais tu n'ébouseras un monsieur gui n'a bas lé sou!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Mais je l'aime!... il est charmant... dans une situation excellente... très considéré...

LE BARON. — Ce n'est bas té peauté ni té gonsitération gu'on fit... *(A lui-même.)* et t'apord, bour cé qui est té la gonsitération...

MADEMOISELLE RACHEL. — Comment, pour ce qui est de la considération... mais il est du Jockey!...

LE BARON. — Ça né broufe rien!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Tu dis toujours qu'on y est si difficile... et toi-même?... rappelle-toi la peine que tu as eue à y entrer?...

LE BARON. — Engore une léchente bour les bédits envants, la séférité tu Chockey!... on y réfuse tes drès prafes chens, drès gonnus, barcé gu'ils ne blaisent bas aux mempres invluents... et buis, on y reçoit tes vribouilles, gui sordent on ne sait bas t'où, sans brentre auguns renseignements sérieux!... *(Un temps.)* as-tu vini té mé raser, à brésent?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Oui!... c'est ton dernier mot?...

LE BARON. — C'est mon ternier mot!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Alors, tant

pis !... *(Elle pirouette sur elle-même et va rejoindre sa mère.)*

LE BARON, *restant un instant planté à la même place, un peu inquiet.* — Gomment, dant bis?... gu'est-ce gu'elle feut tire?... ché grois gu'elle sé toute bour matame te Crâce!... et ch'ai beur gu'elle aille lé ragonder à la paronne bour sé fenger... Pah!... elle n'osera bas vaire ça!...

MADEMOISELLE RACHEL, *à d'Épernon, qui vient la chercher pour le cotillon.* — C'est le cotillon?... *(Elle se lève.)*

LA BARONNE. — Est-ce que tu veux rester jusqu'à la fin?...

MADEMOISELLE RACHEL. — Mais oui, maman!...

LA BARONNE. — Alors, je vais tâcher de m'asseoir à une place d'où je puisse voir danser... je m'ennuierais trop ici!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Attends un instant, va, maman!... dans ce moment-ci,

c'est une bousculade... dans un quart d'heure, tu t'installeras bien plus facilement...

LA BARONNE. — Oui!... tu as peut-être raison!...

D'ÉPERNON, *s'éloignant avec mademoiselle Rachel.* — Il s'agit de trouver des chaises...

MADEMOISELLE RACHEL. — Inutile!... nous n'allons pas danser le cotillon...

D'ÉPERNON. — ???. . . . .

MADEMOISELLE RACHEL. — Non... j'ai bien pensé à ce que vous m'avez dit tout à l'heure... la jeune fille que vous ne pouvez pas épouser... c'est moi?...

D'ÉPERNON. — Vous!!!... *(A part.)* Ah!... bien!... le père Kleberig n'a pas prévu celle-là!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Papa me refuse son consentement...

D'ÉPERNON, *à part.* — Au fond... je comprends ça!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Alors, vous m'enlevez?...

D'ÉPERNON. — . . . .

MADEMOISELLE RACHEL. — Ou je vous enlève... comme vous voudrez?... ne dites pas non... j'y suis décidée!...

D'ÉPERNON, *interloqué.* —Mais, mademoiselle... songez donc...

MADEMOISELLE RACHEL. — J'ai songé!... il importe, pour bien forcer la main à papa, que l'enlèvement soit très connu... qu'il fasse un scandale énorme... alors, aujourd'hui, c'est parfait... nous ne trouverions pas mieux... on va nous chercher au cotillon... cris de maman... trépignements de papa... enfin, vous voyez ça d'ici?...

D'ÉPERNON. — . . . .

MADEMOISELLE RACHEL. — Vous allez vite descendre... et m'attendre dans un fiacre au coin de l'avenue Hoche.. dans dix minutes je vous rejoindrai...

D'ÉPERNON, *ahuri.* — Et puis après?

MADEMOISELLE RACHEL. — Après... vous rentrerez chez vous... et moi je passerai la nuit dans mon fiacre... et même la matinée... et à midi, je rentrerai à la maison... en disant que j'ai passé la nuit chez vous...

D'ÉPERNON. — C'est impossible!... *(A part.)* elle est ravissante!...

MADEMOISELLE RACHEL, *inquiète.* — Alors, vous ne m'aimez pas?...

D'ÉPERNON, *avec conviction.* — Ma foi si!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Et vous hésitez?...

D'ÉPERNON. — J'hésite... j'hésite... parbleu oui, j'hésite!...

MADEMOISELLE RACHEL. — Je serai si malheureuse, si vous ne voulez pas de moi!... j'ai tellement la haine et la peur de tous les horribles petits banquiers de la famille, pour lesquels on m'a élevée à la brochette!. . j'aimerais mieux me jeter à

l'eau que d'être la femme d'un de ces êtres-là!... vous... je ne sais pas au juste ce que vous êtes...

D'ÉPERNON, *à part.* — Justement!... je voudrais le lui dire... ça serait plus propre...

MADEMOISELLE RACHEL, *continuant.* — ... ni ce que vous valez?... mais vous me plaisez... et je vais à vous avec confiance... allons!... un bon mouvement?... vous ferez une bonne action... *(Un temps.)* et une bonne affaire...

D'ÉPERNON. — C'est justement ce qui... *(Embarrassé.)* et il faut que je vous dise...

MADEMOISELLE RACHEL, *vivement.* — Rien du tout!... *(Le poussant dans une galerie.)* filons vite!... v'là papa!... *(Ils disparaissent tous les deux.)*

LE BARON, *regardant les couples qui s'installent pour le cotillon.* — Ché né fois bas engore Rachel et t'Ébernon... elle chouit

té son resde, la bédite!... témain, ché les exbédie sa mère et elle à Gannes ou à Mendon!...

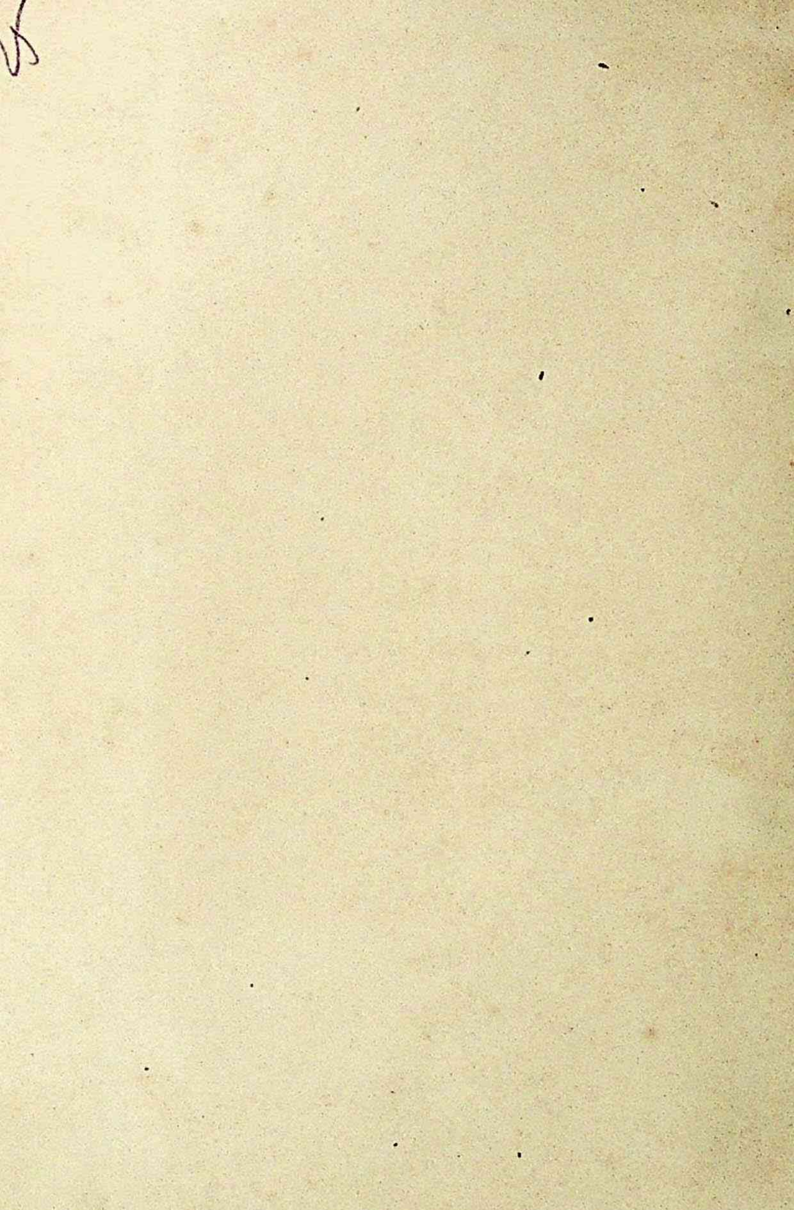
Au coin de l'avenue Hoche.

D'ÉPERNON, *attendant dans un fiacre, et apercevant une petite forme blanche qui s'avance en trottinant.* — La voilà!... allons, ça y est!... fichu, le Professional-Lover!!!...

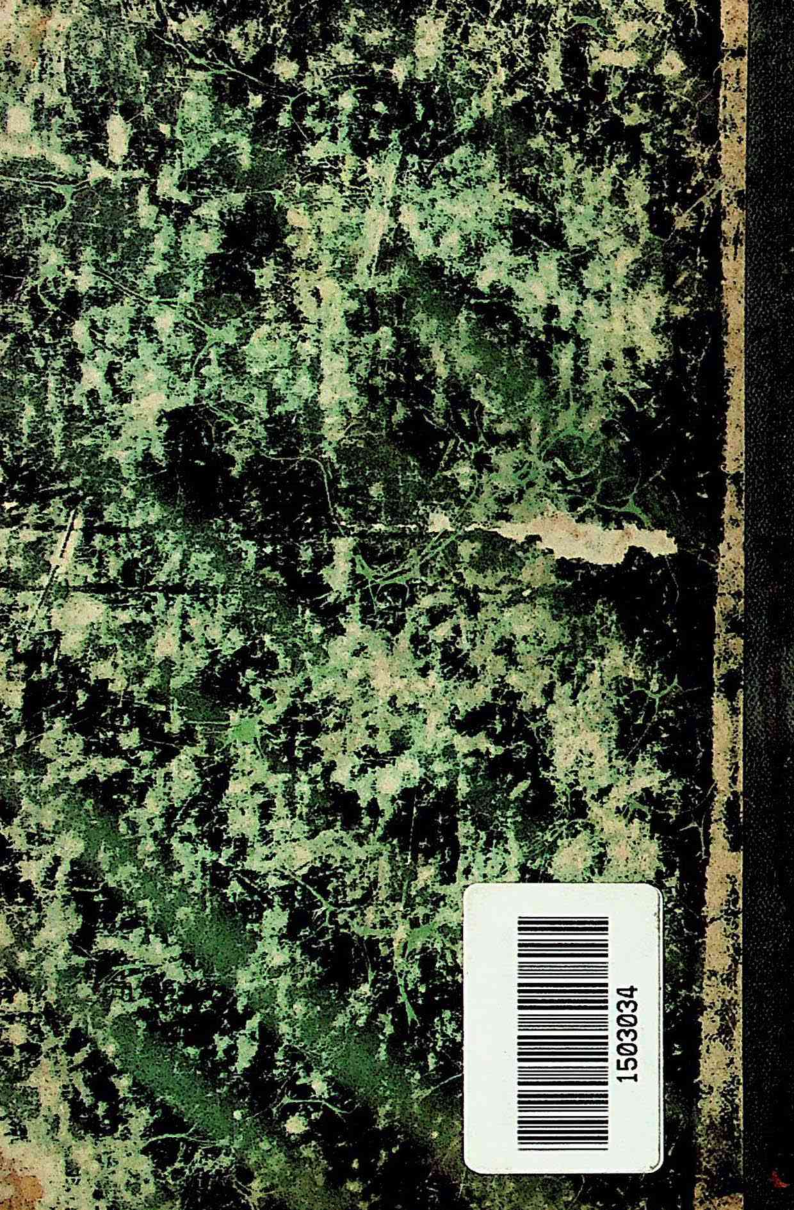
FIN

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 6220-3-93. — (Encre Lorilleux)



30 грн.


15030034